Des Devoirs , ouvrage traduit de M. T. Cicéron, avec le texte latin à côté, la Vie de Cicéron, des notes et une table

[...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Cicéron (0106-0043 av. J.-C.). Des Devoirs , ouvrage traduit de M. T. Cicéron, avec le texte latin à côté, la Vie de Cicéron, des notes et une table des matières par Emmanuel Brosselard. 1798.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



*E. 96.
A. 2.

De 1e

Double 1e

1502

2012-9585

DES DEVOIRS,

OUVRAGE TRADUIT

DE M. T. CICÉRON,

Avec le texte Latin à côté, la Vie de Cicéron ; des Notes et une Table des Matières.

Par EMMANUEL BROSSELARD.

TOME II.

BIBLIOTHEQUE ROYALE
I

A PARIS,

De l'Imprimerie D'EMM. BROSSELARD,

AN VI. (1798.)

M. TULLIUS CICÉRON

A

MARCUS SON FILS,

SUR LES DEVOIRS.

DE OFFICIIS.

LIBER SECUNDUS.

I. QUEMADMODUM officia ducerentur ab honestate, Marce fili, atque ab omni genere virtutis, satis explicatum arbitror libro superiore. Sequitur, ut hæc officiorum genera persequar, quæ pertinent ad vitæ cultum, et ad earum rerum, quibus utuntur homines, facultatem, ad opes, ad copias: in quo tùm quæri dixi, quid utile, quid inutile, tùm ex utilibus quid utilius, aut quid maximè utile. De quibus dicere aggrediar, si pauca priùs de instituto, ac de judicio meo dixero.

Quamquam enim libri nostri complures non modò ad legendi, sed etiam ad scribendi studium excitaverunt: tamen interdùm vereor, ne quibusdam bonis viris philosophiæ nomen sit invisum, mirenturque, in eâ tantum me operæ et temporis ponere. Ego autem

DES DEVOIRS.

LIVRE SECOND.

1. JE crois, mon cher Cicéron, vous avoir suffisamment expliqué dans le livre précédent, quels devoirs appartiennent à l'*honnêteté*, et à chaque classe de vertus dont elle se compose. Je dois vous parler maintenant d'une autre sorte de devoirs, relatifs aux besoins de la vie, et à tout ce qui jouit parmi les hommes de quelque valeur, comme la puissance, les richesses, le crédit. Sur les choses de cette nature, on peut examiner, ainsi que je l'ai annoncé, ce qui est utile, ce qui ne l'est pas, ce qui l'est davantage, ce qui l'est au suprême dégré. Mais auparavant je veux dire un mot des raisons qui m'ont engagé à entreprendre ce traité.

Quoique mes écrits aient inspiré à plusieurs personnes, le goût, non-seulement de la lecture, mais encore de la composition, je crains que des hommes respectables, et cependant prévenus contre la philosophie, ne me reprochent de lui donner trop d'application. Tant que la

quamdiù Respublica per eos gerebatur, quibus se ipsa commiserat, omnes meas curas cogitationesque in eam conferebam : cùm autem dominatu unius omnia tenerentur, neque esset usquam consilio, aut auctoritati locus, socios denique tuendæ reipublicæ, summos viros, amississem: nec me angoribus dedidi, quibus essem confectus, nisi iis restitissem, nec rursùm indignis homine docto voluptatibus.

Atque utinam Respublica stetisset quo cœperat statu, nec in homines non tam commutandarum rerum, quàm evertendarum cupidos incidisset ! Primùm enim, ut stante republicâ facere solebamus, in agendo plus, quàm in scribendo, operæ ponere remus : deinde ipsis scriptis non ea, quæ nunc, sed actiones nostras mandaremus, ut sæpè fecimus.

Cùm autem Respublica, in quâ omnis mea cura, cogitatio, opera poni solebat, nulla esset omninò, illæ scilicet litteræ conticuerunt forenses, et senatoriæ. Nihil agere autem cùm animus non posset, in his studiis ab initio versatus ætatis existimavi honestissimè molestias posse deponi, si me ad philosophiam retulissem. Cui cùm multum

république a été gouvernée par ceux qu'elle avait choisis, mes soins lui ont été consacrés; mais depuis qu'elle est au pouvoir d'un seul, et qu'il n'y a plus d'avis à émettre, ou de pouvoir à exercer, depuis que j'ai vu périr les nobles compagnons de mes travaux, qui soutenaient avec moi les intérêts de l'état, je n'ai point voulu m'abandonner à la tristesse qui eût consumé mes jours, ni me distraire par des plaisirs indignes d'un homme qui pense.

Plût au ciel que la république, encore en son premier état, ne fût pas tombée dans des mains qui, sous prétexte de la réformer, étaient avides de la détruire. Je ferais aujourd'hui comme en d'autres tems, où j'agissais beaucoup plus que je ne composais, et j'écrirais seulement pour tracer mes mémoires.

Mais cette république, l'objet de toutes mes pensées, de tous mes soins, de tous mes travaux, est entièrement annéantie; le barreau et le sénat sont sans voix. Cependant, parce que mon esprit a besoin d'exercer son activité, j'ai pensé que la philosophie dont j'avais fait l'étude de mes premières années, me présentait une occupation noble et consolante. Je lui avais donné beaucoup de tems dans ma

adolescens, discendi causâ, temporis tribuissem: postea quàm honoribus inservire cœpi, meque totum reipublicæ tradidi, tantùm erat philosophiæ loci, quantùm superfuerat amicorum et reipublicæ temporibus. Id autem omne consumebatur in legendo: scribendi otium non erat.

II. Maximis igitur in malis hoc tamen boni assecuti videmur, ut ea litteris mandaremus, quæ nec satis erant nota nostris, et erant cognitione dignissima. Quid est enim, per deos! optabiliùs sapientiâ? quid præstantius? quid homini melius? quid homine dignius? Hanc igitur qui expetunt, philosophi nominantur: nec quidquam aliud est philosophia, si interpretari velis, quàm studium sapientiæ.

Sapientia autem est, (ut à veteribus philosophis definitum est) rerum divinarum et humanarum, causarumque, quibus hæ res continentur, scientia: cujus studium qui vituperat, haud sanè intelligo, quidnam sit, quod laudandum putet.

Nam sive oblectatio quæritur animi, requiesque curarum, quæ conferri cum eorum studiis potest, qui semper aliquid anquirunt, quod spec-

jeunesse pour mon instruction; mais depuis que j'eus commencé à me dévouer aux magistratures, je lui accordais seulement le peu de loisir que me laissaient les affaires de l'état et de mes amis; encore me bornais-je à lire, n'ayant pas assez de tems pour composer.

2. J'ai du moins cet avantage dans nos maux extrêmes, de pouvoir écrire des choses peu connues, et bien digne de l'être. Qu'y a-t-il en effet de plus désirable, de plus beau, de plus excellent, de plus noble que la sagesse? Or, elle est l'objet des recherches des philosophes, comme leur nom l'indique assez; car, à consulter l'analogie du mot, la philosophie n'est autre chose que l'étude de la sagesse.

La sagesse, suivant la définition des anciens philosophes, est la connaissance des choses divines et humaines, et des principes qui les produisent. Je ne conçois pas, ce que peut louer celui qui blâme une telle étude?

En effet, désirons-nous une occupation dont les douceurs charment les ennuis de la vie: quelle est celle qu'on puisse comparer à la science qui ap-

tet et valeat ad benè beatèque vivendum? Sive ratio constantiæ virtutisque quæritur, aut hæc ars est, aut nulla omninò, per quam eas assequamur. Nullam dicere maximarum rerum artem esse, cùm minimarum sine arte nulla sit, hominum est parùm consideratè loquentium, atque in maximis rebus errantium. Si autem est aliqua disciplina virtutis, ubi ea quæretur, cùm ab hoc dicendi genere discesseris? Sed hæc, cùm ad philosophiam cohortantur, accuratiùs disputari solent: quod alio quodam libro fecimus. Hoc autem tempore tantùm nobis declarandum fuit, cur orbati reipublicæ muneribus, ad hoc nos studium potissimùm contulissemus.

Occurritur autem nobis, et quidem à doctis et eruditis, quærentibus, satísne constanter facere videamur, qui, cùm percipi nihil posse dicamus, tamen et aliis de rebus disserere soleamus, et hoc ipso tempore præcepta officii persequamur. Quibus vellem satis cognita esset nostra sententia: non enim sumus ii, quorum vagetur animus errore, nec habeat unquam, quid sequatur. Quæ enim esset ista mens, vel quæ vita potiùs, non solùm disputandi, sed etiam vivendi ratione

prend à vivre heureux et bon? Cherchons-nous à établir la vertu sur une base constante, la philosophie en fournit les moyens, ou ils n'existent nulle part? Mais prétendre qu'il n'y a point de règles pour un objet de cette importance, quand on en admet pour des bagatelles, c'est une inconséquence grossière. Or, s'il existe véritablement des règles pour la vertu, où les trouverez vous hors de la philosophie? J'ai prouvé dans un autre ouvrage combien elle mérite notre application; il me suffit en ce moment de vous avoir exposé les motifs qui m'ont engagé à m'y livrer dans l'état actuel de la république.

On me fait une autre objection : des personnes dont j'honore les lumières, demandent si, je puis sans inconséquence, lorsque je ne reconnais rien de certain, raisonner sur diverses matières, et donner ici même des règles sur le devoir. Je voudrais que ces personnes connussent mieux les véritables sentimens des académiciens. En effet, nous ne sommes pas de ces philosophes dont l'esprit flotte dans une incertitude continuelle. Quelle folie qu'un système qui rend la raison nulle! comment peut-on, je ne dis pas philosopher, mais vivre sans elle? Nous ne différons

sublatâ ? Nos autem, ut cæteri alia certa, alia incerta esse dicunt, sic ab his dissentientes, alia probabilia, alia non probabilia esse dicimus. Quid est igitur, quod me impediat, ea, quæ mihi probabilia videantur sequi : quæ contrà, improbare : atque affirmandi arrogantiam vitantem, fugere temeritatem, quæ à sapientiâ dissidet plurimùm?

Contrà autem omnia disputantur à nostris, quod hoc ipsum probabile elucere non posset, nisi ex utrâque parte causarum esset facta contentio. Sed hæc explanata sunt in Academicis nostris satis, ut arbitror, diligenter.

Tibi autem, mi Cicero, quamquam in antiquissimâ, nobilissimâque philosophiâ, Cratippo auctore, versaris, iis simillimo, qui ista præclara pepererunt, tamen hæc nostra, finitima vestris, ignota esse nolui. Sed jam ad instituta pergamus.

III. Quinque igitur rationibus propositis officii persequendi, quarum duæ ad decus honestatemque pertinent; duæ ad commoda vitæ, copias, opes, facultates : quinta ad eligendi judicium, si quando ea, quæ dixi, pugnare inter se viderentur : honestatis pars con-

des autres philosophes, qu'en ce que les choses qui, dans leur langage, sont certaines ou non-certaines, se distinguent suivant le nôtre, en probables et non-probables. Or, qui m'empêche de suivre ce qui me paraît probable, de rejetter ce qui ne me semble pas tel, et d'éviter, en n'affirmant rien d'un ton décisif, la présomption, si contraire à la sagesse?

Que si les académiciens disputent sur toutes les propositions, c'est qu'on ne parvient à faire jaillir la probabilité que par le choc des raisonnemens. Mais j'ai traité à fonds cet objet dans mes questions académiques.

Pour vous, mon cher Cicéron, quoique sur les pas de Cratippe, vous suiviez une philosophie aussi excellente qu'ancienne, et dont il est le digne interprête; j'ai voulu vous faire connaître une doctrine peu éloignée de celle qu'il professe; je reviens à mon sujet.

3. Il est, comme j'ai dit, cinq considérations pour parvenir à la connaissance du devoir; deux concernent l'honnêteté et la bienséance; deux, les richesses, le crédit, la puissance, les commodités de la vie; la cinquième, le choix à faire, si plusieurs des choses que je viens de

fecta est, quam quidem tibi cupio esse notissimam.

Hoc autem, de quo nunc agimus, id ipsum est quod utile appellatur.

In quo lapsa consuetudo deflexit de viâ, sensìmque eò deducta est, ut honestatem ab utilitate secernens, et constitueret honestum esse aliquid, quod utile non esset, et utile, quod non honestum: quâ nulla pernicies major hominum vitæ potuit afferri.

Summâ quidem auctoritate philosophi severè sanè, atque honestè, hæc tria genera confusa, cogitatione distingunt. Quidquid enim justum sit, id etiam utile esse censent: itèmque quod honestum, idem justum. Ex quo efficitur, ut, quidquid honestum sit, idem sit utile.

Quod qui parùm perspiciunt, hi sæpè, versutos homines et callidos admirantes, malitiam, sapientiam judicant. Quorum error eripiendus est, opinioque omnis ad eam spem traducenda, ut honestis consiliis, justisque factis, non fraude et malitiâ, se intelligant ea, quæ velint, consequi posse.

IV. Quæ ergo ad vitam hominum

nommer, paraissent opposées les unes aux autres. J'ai énoncé ce qui a rapport à l'honnêteté, que je désire vous être parfaitement connue.

Nous allons traiter présentement de ce qu'on appelle l'utile.

C'est par abus qu'il s'est établi insensiblement une distinction entre l'honnête et l'utile, comme s'ils pouvaient être séparés, comme s'il existait quelque chose d'utile qui ne fût pas honnête, ou d'honnête qui ne fût pas utile. Ce système a les conséquences les plus funestes.

Si des philosophes d'un grand poids ont divisé par la pensée, l'honnête et l'utile, ce n'était que pour mieux prouver à quel point ils se confondent. En effet, disaient-ils, *tout ce qui est juste est utile; or tout ce qui est honnête est juste : donc tout ce qui est honnête est utile.*

C'est faute de comprendre cette vérité, que certaines personnes admirent des intrigans, et exaltent comme sagesse ce qui n'est qu'un manège honteux. Je veux les détromper, et les bien convaincre que des intentions pures et une conduite intègre les mèneront plus sûrement à leurs fins, que la fourberie et la ruse.

4. Parmi les choses qui contribuent au

tuendam pertinent, partìm sunt inanima, ut aurum, argentum, ut ea quæ gignuntur è terrâ, ut alia ejusdem generis : partìm animalia, quæ habent suos impetus, et rerum appetitus. Eorum autem alia rationis expertia sunt, alia ratione utentia. Expertes rationis, equi, boves, reliquæ pecudes, apes, quarum opere efficitur aliquid ad hominum usum atque vitam. Ratione autem utentium duo genera ponuntur : unum, Deorum : alterum, hominum. Deos placatos pietas efficiet, et sanctitas : proximè autem, et secundùm Deos, homines hominibus maximè utiles esse possunt.

Earumque item rerum, quæ noceant et obsint, eadem divisio est. Sed quia Deos nocere non putant, his exceptis, homines hominibus obesse plurimùm, vel prodesse arbitrantur.

Ea enim ipsa, quæ inanima diximus, pleraque sunt hominum operis effecta, quæ nec haberemus, nisi manus et ars accessissent : nec his sine hominum administratione uteremur. Neque enim valetudinis curatio, neque navigatio, neque agricultura, neque frugum fructuumque reliquorum percep-

maintien ou aux agrémens de notre existence, il en est d'inanimées, comme l'or, l'argent, les productions de la terre; d'autres susceptibles de mouvement et de passions. Les êtres de cette dernière classe sont raisonnables, ou privés de raison; les chevaux, les bœufs, tous les animaux qui paissent, les abeilles dont les travaux payent un tribut à nos besoins, et nous fournissent même un aliment, n'ont pas de raison. La raison n'appartient qu'aux Dieux et aux hommes; nous pouvons rendre les Dieux propices, par nos hommages et une vie pure. Après les Dieux, rien de plus utile aux hommes que les hommes mêmes.

Cette même division s'applique à ce qui peut nous nuire, à l'exception des Dieux, dont nous ne recevons aucun mal. Mais il est vrai, des hommes, que si les plus grands secours leur viennent de leurs semblables, leurs plus grands maux ont la même origine.

En effet, la plupart des choses inanimées qui servent à notre usage, sont l'ouvrage des hommes, et nous n'en jouirions pas si leur travail et leur habileté ne nous les appropriait. La médecine, la navigation, l'agriculture, la récolte des grains et des fruits, l'art de les conserver, n'existeraient pas sans l'industrie humaine. Il est évident qu'on doit aux

tio et conservatio sine hominum operâ ulla esse potuisset. Jam verò et earum rerum, quibus abundaremus, exportatio, et earum, quibus egeremus, invectio, certè nulla esset, nisi his muneribus homines fungerentur. Eâdemque ratione, nec lapides è terrâ excìderentur ad usum nostrum necessarii : nec ferrum, æs, aurum, argentum effoderentur penitùs abdita, sine hominum labore et manu.

Tecta verò, quibus et frigorum vis pelleretur, et calorum molestiæ sedarentur, unde aut initio generi humano dari potuissent, aut posteà subveniri, si aut vi tempestatis, aut terræ motu, aut vetustate cecidissent, nisi communis vita ab homininibus harum rerum auxilia petere didicisset? Adde ductus aquarum, derivationes fluminum, agrorum irrigationes, moles oppositas fluctibus, portus manu factos : quæ unde, sine hominum operâ, habere possemus? ex quibus, multísque aliis perspicuum est, qui fructus, quæque utilitates ex rebus iis, quæ sunt inanimæ, percipiantur, eas nos nullo modo sine hominum manu atque operâ capere potuisse.

Qui denique ex bestiis fructus, aut quæ commoditas, nisi homines adju-

hommes l'importation du nécessaire et l'exportation du superflu, qui n'auraient pas lieu s'ils ne se livraient aux soins nécessaires pour remplir cette tâche. Sans leurs efforts, l'or, l'argent, le cuivre, le fer resteraient enfouis dans les entrailles de la terre, et les pierres n'en seraient point arrachées pour nos édifices.

Quelle autre puissance eût donné au genre humain des asyles contre la rigueur du froid et l'importunité des chaleurs? Qui eût réparé les ruines de nos demeures à mesure qu'elles seraient tombées, soit de vélusté, soit par des tremblemens de terre ou par la violence des ouragans, si l'existence sociale n'en avait fourni les moyens dans les ressources d'une assistance réciproque? J'en dis autant des aqueducs, des canaux, des rivières, de la direction des eaux pour l'arrosement des campagnes, des digues opposées aux flots, des ports construits par l'art. On sait quels avantages nous retirons de ces choses et de beaucoup d'autres. Elles sont entièrement dues aux travaux savans de l'homme, sur la nature inanimée.

Nous leur avons également obligation des services que nous rendent les bêtes.

varent, percipi posset? nam et qui principes inveniendi fuerunt, quem ex quâque belluâ usum habere possemus, homines certè fuerunt; nec hoc tempore sine hominum operâ aut pascere eas, aut tueri, aut tempestivos fructus ex his capere possemus: ab iisdemque et eæ, quæ nocent, interficiuntur, et quæ usui possunt esse, capiuntur.

Quid enumerem artium multitudinem, sine quibus vita omninò nulla esse potuisset? Quis enim ægris subveniret? quæ esset oblectatio valentium, qui victus, aut cultus, nisi tam multæ nobis artes ministrarent? Quibus rebus exculta hominum vita tantùm distat à victu et cultu bestiarum. Urbes verò sine hominum cœtu non potuissent nec ædificari, nec frequentari, ex quo leges, moresque constituti, tùm juris æqua descriptio, certaque vivendi disciplina. Quas res et mansuetudo animorum consecuta, et verecundia est: effectumque est, ut esset vita munitior, atque ut dando et accipiendo, mutandísque facultatibus et commodis, nullâ re egeremus.

Longiores hoc loco sumus, quàm necesse est. Quis est enim, cui non perspicua sint illa, quæ pluribus ver-

Ce sont des hommes, sans doute, qui découvrirent à quels usages elles étaient propres, et elles ne seraient encore d'aucune utilité, si des hommes ne les domptaient, ne les gardaient, ne les nourrissaient, ne détruisaient celles qui sont malfaisantes, et ne prenaient celles dont on peut se servir avec avantage.

Que dirai-je de cette multitude d'arts, sans lesquels notre existence serait presque nulle, qui nous offrent des ressources dans les maladies, et des agrémens dans la santé, qui satisfont aux besoins et aux douceurs de la vie? Ce sont eux qui mettent une différence prodigieuse entre notre manière d'être, et celle des autres animaux. C'est par la réunion des hommes que les villes ont pu être bâties et peuplées. De-là, les lois, les coutumes, le droit, le savoir vivre, par lesquels les esprits sont devenus plus doux, et ont acquis les idées de la pudeur. Enfin, c'est l'association de tous qui a mis les jours de chacun dans une plus grande sûreté, et établi l'abondance, par cet échange réciproque, de biens et de secours, qui ne laisse manquer personne du nécessaire.

C'est trop m'étendre sur cette matière: qui ne voit ce que Panœtius prouve par des raisonnemens d'une longueur

bis à Panætio commemorantur, neminem neque ducem belli, nec principem domi, magnas res et salutares sine hominum studiis gerere potuisse? Commemoratur ab eo Themistocles, Pericles, Cyrus, Agesilaus, Alexander, quos negat sine adjumentis hominum tantas res efficere potuisse. Utitur in re non dubiâ testibus non necessariis.

V. Atque ut magnas utilitates adipiscimur conspiratione hominum atque consensu, sic nulla tam detestabilis pestis est, quæ non homini ab homine nascatur. Est Dicæarchi liber de interitu hominum, Peripatetici magni et copiosi: qui, collectis cæteris causis, eluvionis, pestilentiæ, vastitatis, belluarum etiam repentinæ multitudinis, quarum impetu docet quædam hominum genera esse consumpta, deinde comparat, quantò plures deleti sint homines hominum impetu, id est, bellis, aut seditionibus, quàm omni reliquâ calamitate.

Cúm igitur hic locus nihil habeat dubitationis, quin homines plurimúm hominibus et prosint, et obsint: porprium hoc statuo esse virtutis, conciliare animos hominum, et ad usus suos adjungere. Itaque, quæ in rebus ina-

inutile, que jamais général d'armée, ni chef au dedans, n'a pu rien faire de grand et de salutaire sans le secours de plusieurs hommes. Il cite, à ce propos, Thémistocle, Péricles, Agésilas, Alexandre, Cyrus, témoins peu nécessaires d'une vérité qui n'est pas douteuse.

5. Mais comme il n'est point d'avantages comparables à ceux que les hommes recueillent de leur union, leur mésintelligence enfante les plus redoutables fléaux. Dicœarque, un des plus fameux disciples de l'école péripatéticienne, auteur d'un livre sur les diverses calamités qui font périr les hommes, après avoir parlé des inondations, de la peste, des ravages causés par les bêtes, dont les irruptions, dit-il, ont quelquefois dépeuplé des races entières, ajoute que les propres fureurs des hommes, comme les guerres et les séditions, en ont détruit plus que tout le reste ensemble.

Puisqu'il est hors de doute que rien ne saurait faire tant de bien, ni tant de mal, aux hommes que les hommes mêmes, il est de la sagesse de se les rendre favorables. Disposer de la matière insensible et des animaux divers, pour l'utilité gé-

nimis, quæque in usu et tractatione belluarum fiunt utiliter ad hominum vitam, artibus ea tribuuntur operosis: hominum autem studia ad amplificationem nostrarum rerum prompta ac parata, virorum præstantium sapientiâ et virtute excitantur.

Etenim virtus omnis tribus in rebus ferè vertitur, quarum una est in perspiciendo, quid in quâque re verum sincerúmque sit, quid consentaneum cuique, quid consequens, quo quæque gignantur, quæ cujusque rei fit causa: alterum, cohibere motus animi turbatos, quos Græci πάθη nominant, appetitionesque quas illi ὀρμὰς, obedientes efficere rationi: tertium, iis, quibuscum congregamur, uti moderate, et scienter, quorum studiis ea, quæ natura desiderat, expleta, cumulataque habeamus: per eos denique, si quid importetur nobis incommodi, propulsemus, ulciscamurque eos, qui nocere nobis conati sunt, tantâque pœnâ afficiamus, quantam æquitas, humanitasque patitur.

Quibus autem rationibus hanc facultatem assequi possimus, ut hominum studia complectamur, eaque teneamus, dicemus, neque ita multò post: sed pauca antè dicenda sunt.

nérale, c'est le partage du vulgaire et des arts grossiers : maîtriser l'homme, et diriger sa penseé et ses affections à notre avantage, c'est le privilège des lumières et de la vertu.

En effet, la sagesse se réduit à-peu-près à trois points ; d'abord, démêler en chaque chose ce qu'il y a de vrai et de naturel, ce qui s'y rapporte, ce qui en résulte, les principes qni l'engendrent et la cause de chaque effet ; ensuite réprimer les aveugles mouvemens de l'ame, qu'on nomme passions, et soumettre ses désirs à la raison ; et enfin, faire usage, toutefois avec l'art et la discrétion convenables, de ceux avec qui nous vivons en société, de manière à satisfaire abondamment, par l'intérêt que nous leur inspirons, aux besoins de la nature, comme aussi à repousser les torts qu'on voudrait nous causer, à nous venger de ceux qui nous nuisent, et à les punir autant que la justice et l'humanité le permettent.

Nous parlerons bientôt des moyens d'acquérir et de conserver la bienveillance des autres hommes. Nous avons quelques mots à dire auparavant.

VI. Magnam vim esse in fortunâ in utramque partem, vel secundas ad res, vel adversas, quis ignorat? nam et cùm prospero flatu ejus utimur, ad exitus pervehimur optatos : et cùm reflavit, affligimur. Hæc igitur ipsa fortuna cæteros casus rariores habet, primùm ab inanimis procellas, tempestates, naufragia, ruinas, incendia : deinde, à bestiis ictus, morsus, impetus. Hæc ergo, ut dixi, rariora. At verò interitus exercituum, ut proximè trium, sæpè multorum : clades Imperatorum, ut nuper summi ac singularis viri : invidiæ prætereà multitudinis, atque ob eas, benè meritorum sæpè civium expulsiones, calamitates, fugæ: rursùsque secundæ res, honores, imperia, victoriæ, quamquam fortuita sunt, tamen sine hominum opibus et studiis neutram in partem effici possunt.

Hoc igitur cognito, dicendum est, quonam modo hominum studia ad utilitates nostras allicere atque excitare possimus. Quæ si longior fuerit oratio, cum magnitudine utilitatis comparetur, ita fortassè etiam brevior videbitur.

VII. Quæcumque igitur homines

6. Qui ignore l'influence de la fortune, dans les événemens, soit en bien, soit en mal? Si son souffle est favorable, nous sommes portés au but de nos désirs; nous échouons quand il est contraire. Parmi les accidens de la fortune, il en est de rares, comme les tempêtes, les naufrages, les destructions, les incendies, qui procèdent d'agents inanimés, et les coups, les morsures, les attaques des bêtes; ces accidens, dis-je, sont fort rares. Mais la défaite des armées, revers cruel éprouvé récemment par trois des nôtres, et souvent par plusieurs; la perte des généraux, ainsi que naguères celle d'un grand homme; les haines populaires, et à cause d'elles, les bannissemens, les disgraces, l'exil volontaire, dont les meilleurs citoyens sont fréquemment victimes, et dans un sens contraire, les prospérités, les honneurs, les dignités, les victoires, toutes ces choses quoique dépendantes du hasard, ne peuvent s'effectuer pour ou contre nous sans le concours et la participation des hommes.

Cela posé, expliquons par quels moyens il est possible d'intéresser et d'échauffer le zèle des autres hommes en notre faveur. Si j'entre dans quelques détails sur cet objet, qu'on songe à son importance, et je paraîtrai peut-être y avoir mis de la brièveté.

7. Tout ce que les hommes font pour

homini tribuunt, ad eum augendum atque honestandum, aut benevolentiæ gratiâ faciunt, cùm aliquâ de causâ quempiam diligunt : aut honoris, si cujus virtutem suspiciunt, quemque dignum fortunâ quàm amplissimâ putant : aut cui fidem habent, et benè rebus suis consulere arbitrantur : aut cujus opes metuunt : aut contrà, à quibus aliquid exspectant, ut cùm reges popularesve homines largitiones aliquas proponunt : aut postremò, pretio aut mercede ducuntur : quæ sordidissima est illa quidem ratio, et inquinatissima, et iis, qui eâ tenentur, et illis, qui ad eam confugere conantur. Malè enim se res habet, cùm, quod virtute effici debet, id tentatur pecuniâ. Sed quoniam nonnunquam hoc subsidium necessarium est, quemadmodùm sit utendum eo, dicemus, si priùs iis de rebus, quæ virtuti propriores sunt, dixerimus.

Atque etiam subjiciunt se homines imperio alterius et potestati pluribus de causis. Ducuntur enim aut benevolentiâ, aut beneficiorum magnitudine, aut dignitatis præstantiâ, aut spe, sibi id utile futurum, aut metu, ne vi parere cogentur, aut spe largitionis, promissionibusque capti; aut

accroître la fortune et les honneurs d'un autre, a pour motif, ou l'affection, parce qu'ils ont des raisons particulières de l'aimer, ou l'estime, lorsqu'ils jugent ses vertus dignes de quelque récompense, ou la confiance, quand ils sont persuadés qu'il administrera avec succès, ou la crainte et l'espérance, comme lorsque des souverains et des citoyens ambitieux employent promesses et menaces pour subjuguer le peuple, ou enfin la séduction de l'or, mobile honteux et non moins déshonorant pour ceux qui l'employent que pour ceux qui y cèdent. En effet, c'est n'estimer, ni soi, ni les autres que de chercher à obtenir, à prix d'argent, ce qui n'est dû qu'au mérite. Néanmoins comme il est quelquefois nécessaire d'avoir recours à ce moyen, nous dirons comment il faut en faire usage, quand nous aurons parlé de ceux qui tiennent de plus près à la vertu.

Plusieurs causes font aussi que les hommes se mettent dans la dépendance d'un autre. Ils y sont déterminés par un sentiment de bienveillance, par de grands bienfaits reçus, par le rang, par le mérite, par l'espoir des avantages qu'ils en peuvent obtenir, par la crainte d'y être forcés, par l'attrait des largesses, par des promesses séduisantes, ou enfin à prix

postremò, ut sæpè in nostrâ republicâ videmus, mercede conducti.

Omnium autem rerum nec aptius est qnidquam ad opes tuendas ac tenendas, quàm diligi : nec alienius, quàm timeri. Præclarè enim Ennius.

Quem metuunt, oderunt,
Quem quisque odit, periisse expetit.

Multorum autem odiis nullas opes posse obsistere, si anteà fuit ignotum, nuper est cognitum. Nec verò hujus tyranni solùm, quem armis oppressa pertulit civitas, paret quæ cum maximè mortuo, interitus declarat, quantùm odium hominum valeat ad pestem ; sed reliquorum similes exitus tyrannorum : quorum haud ferè quisquam interitum similem effugit. Malus enim custos diuturnitatis metus, contràque benevolentia, fidelis est, vel ad perpetuitatem.

Sed iis, qui vi oppressos imperio coërcent, sit sanè adhibenda sævitia, ut heris in famulos, si aliter teneri non possunt. Qui verò in liberâ civitate ita se instruunt, ut metuantur, his nihil esse potest dementius. Quamvis enim demersæ sint leges alicujus opibus, quamvis timefacta libertas, emergunt tamen hæc aliquando aut

d'argent, comme nous en voyons souvent des exemples dans notre république.

Mais de ces moyens, le plus sûr pour maintenir et fonder sa fortune, est de se faire aimer, le moins propre à yréussir, est de se faire craindre. Ennius dit fort bien :

On hait celui qu'on craint ;
Et de celui qu'on hait, on désire la perte.

Un événement récent a bien prouvé qu'il n'est point de puissance assez forte pour résister à la haine publique. La mort tragique de César, dont les armes courbèrent sa patrie, et qui la tient encore en servitude après sa mort, n'est point le seul exemple des effets de l'indignation d'un peuple opprimé. Peu de tyrans ont évité le même sort. La crainte est un mauvais garant de la durée de ce qu'on lui confie. L'amour est un gardien fidèle non pour un temps mais même à toujours.

Que ceux dont la force fait les seuls droits, usent de cruauté pour se maintenir, comme des maîtres envers leurs esclaves. Mais quoi de plus insensé que de vouloir gouverner, par la crainte, un peuple libre? La puissance fait taire quelquefois les lois et intimide la liberté, mais il circule alors quelques murmures sourds ; on se désigne en secret un vengeur, et la liberté, pour avoir été quel-

judiciis tacitis, aut occultis de honore suffragiis. Acriores autem morsus sunt intermissæ libertatis, quàm retentæ.

Quod igitur latissimè patet, neque ad incolumitatem solùm, sed etiam ad opes et potentiam valet plurimùm, id amplectamur, ut metus absit, caritas retineatur; ita facillimè, quæ volumus, et privatis in rebus et in Republicâ consequemur. Etenim, qui se metui volent, à quibus metuentur, eosdem metuant ipsi, necesse est.

Quid enim censemus superiorem illum Dionysium, quo cruciatu timoris angi solitum? qui cultros metuens tonsorios, candente carbone sibi adurebat capillum? Quid? Alexandrum Pheræum, quo animo vixisse arbitramur? qui (ut scriptum legimus) cùm uxorem Theben admodùm diligeret, tamen ad eam ex epulis in cubiculum veniens, barbarum, et eum quidem, ut scriptum est, compunctum notis Threïciis, districto gladio jubebat anteire, præmittebatque de stipatoribus suis, qui scrutarentur arculas muliebres, et, ne quod in vestimentis occultaretur telum, exquirerent. O miserum, qui fideliorem, et barbarum, et stigmatiam putaret quàm conjugem!

que tems abbatue, n'en devient que plus fière et plus intraitable quand elle se relève.

Attachons-nous donc à ce qui promet, non-seulement plus de sûreté, mais plus de succès, et laissons la crainte pour ne prétendre qu'à l'amour. C'est le vrai moyen de réussir dans nos affaires personnelles, comme dans celles de la république. On craint nécessairement ceux dont on se fait craindre.

Que penser de Denis l'ancien? A quels affreux tourmens n'était-il pas en proie, lui qui, portant ses alarmes jusques sur son barbier, se brûlait le poil avec des charbons ardens? Que dirai-je d'Alexandre de Phérée? Quelle misérable existence? Les historiens rapportent que le soir, quand il sortait de table, pour passer dans l'appartement de sa femme Thébé, qu'il aimait passionément, un Thrace, le front couvert d'horribles stigmates, selon la coutume de ces barbares, marchait devant lui un glaive nu à la main, et qu'un détachement de ses gardes le précédait, pour visiter les coffres et les habits de sa femme, et s'assurer qu'il n'y avait point d'armes cachées. L'infortuné, d'accorder moins de confiance à la compagne de son lit, qu'à un esclave dont le front cicatrisé annonçait l'ame féroce! Ses craintes furent

Nec eum fefellit opinio : ab eâ enim est ipse, propter pellicatûs suspicionem, interfectus.

Nec verò ulla vis imperii tanta est, quæ, premente metu, possit esse diuturna. Testis est Phalaris, cujus est præter cæteros nobilitata crudelitas : qui non ex insidiis interiit, ut is, quem modò dixi, Alexander : non à paucis, ut hic noster ; sed in quem universa Agrigentinorum multitudo impetum fecit. Quid ? Macedones nonnè Demetrium reliquerunt, universíque se ad Pyrrhum contulerunt? Quid ? Lacedæmonios injustè imperantes, nonnè repentè omnes ferè socii deseruerunt, spectatoresque se otiosos præbuerunt Leuctricæ calamitatis?

VIII. Externa libentiùs in tali re, quàm domestica, recordor. Verumtamen quamdiù Imperium populi Romani beneficiis tenebatur, non injuriis, bella aut pro sociis, aut de imperio gerebantur : exitus erant bellorum aut mites, aut necessarii. Regum, populorum, nationum portus erat et refugium Senatus. Nostri autem magistratus, imperatoresque ex hâc unâ re maximam laudem capere studebant,

pourtant justifiées, et ce fut elle qui le fit périr sur un soupçon d'infidélité.

Quelqu'extrême que soit une domination établie sur la terreur, elle ne peut être de longue durée. Voyez Phalaris, ce monstre dont les cruautés fameuses ont une horrible supériorité sur celles des autres tyrans, il périt, non par des embûches secrètes comme l'Alexandre dont je viens de parler, non sous les coups de quelques conjurés comme notre César, mais accablé par les Agrigentins qui se jettèrent en masse sur sa personne. Les Macédoniens n'abandonnèrent-ils pas Démétrius pour se livrer à Pyrrus? et n'a-t-on pas vu Lacédémone implorer envain le secours de ses alliés, qui, fatigués de son joug tyrannique, demeurèrent spectateurs immobiles de son désastre à Leuctres?

8. J'aime mieux chercher de tels exemples chez les autres que parmi nous. Mais, tant que le peuple Romain s'appliqua à établir sa domination par des bienfaits et non par la violence, il prenait les armes pour défendre ses alliés ou sa gloire; les guerres étaient humaines, ou les rigueurs nécessaires : le sénat était l'asyle et le port des rois et des nations : nos magistrats et nos généraux mettaient leur gloire à couvrir de la justice et de la bonne-foi publique, les provinces et les alliés qu'ils

si provincias, si socios æquitate et fide defendissent. Itaque illud patrocinium orbis terræ veriùs, quàm imperium poterat nominari. Sensìm hanc consuetudinem et diciplinam jam anteà minuebamus : post verò Syllæ victoriam penitùs amisimus. Desitum est enim videri quidquam in socios iniquum, cùm extitisset in cives tanta crudelitas. Ergo in illo secuta est honestam causam non honesta victoria. Est enim ausus dicere, hastâ positâ, cùm bona in foro venderet et bonorum virorum, et locupletum, et certè civium, prædam suam vendere.

Secutus est qui in causâ impiâ, victoriâ etiam fœdiore, non solùm singulorum civium bona publicaret, sed universas provincias regionesque uno calamitatis jure comprehenderet. Itaque vexatis et perditis exteris nationibus, ad exemplum amissi imperii portari in triumpho Massiliam vidimus, et in eâ urbe triumphari, sine quâ nunquam nostri imperatores ex Transalpinis bellis triumphârunt. Multa prætereà commemorarem nefaria in socios, si hoc uno sol quidquam vidisset indignius. Jure igitur plectimur. Nisi enim multorum impunita scelera tulissemus, nunquam ad unum tanta

avaient soumis. Nous étions les protecteurs, bien plus que les maîtres du monde. Ces généreuses maximes dégénérèrent de jour en jour, et disparurent entièrement sous Sylla. Depuis lors, rien ne parut injuste envers les alliés, quand les citoyens éprouvaient les cruautés les plus inouies. C'est ainsi qu'il souilla, par une victoire infâme, une cause honorable; osant dire lorsqu'il arbora, dans la place publique, le signal de la vente des biens de plusieurs citoyens riches, estimables, et au moins incontestablement citoyens, que c'était son butin qu'il allait vendre.

Vint ensuite celui qui dans une cause impie, et par une victoire encore plus exécrable, non content de mettre en vente les biens des citoyens, rendit commun à toutes les provinces et à toutes les contrées cet affreux code de proscriptions. On le vit, après avoir désolé et détruit les nations étrangères, traîner en triomphe l'image de Marseille, comme pour annoncer l'anéantissement de la république, par cette insulte faite à une ville qui eût toujours la plus grande part à nos succès au-delà des Alpes. Je citerais beaucoup d'autres outrages envers nos alliés, si le soleil en avait jamais éclairé de plus atroces. Mais n'accusons que nous de nos malheurs. Si les forfaits

pervenisset licentia : à quo quidem rei familiaris ad paucos, cupiditatum ad multos improbos venit hereditas.

Nec verò unquam bellorum civilium semen et causa deerit, dùm homines perditi hastam illam cruentam et meminerint, et sperabunt; quam P. Sylla cùm vibrâsset, dictatore propinquo suo, idem sexto et tricesimo anno pòst à sceleratiore hastâ non recessit. Alter autem, qui in illâ dictaturâ scriba fuerat, in hâc fuit quæstor urbanus. Ex quo debet intelligi, talibus præmiis propositis, nunquam defutura bella civilia.

Itaque parietes urbis modò stant et manent, iique ipsi jam extrema scelera metuentes : rem verò publicam penitùs amisimus. Atque in has clades incidimus, (redeundum est enim ad propositum) dum metui, quam cari esse et diligi, maluimus. Quæ si populo Romano injustè imperanti accidere potuerunt, quid debent putare singuli ?

Quod cùm perspicuum sit, benevolentiæ vim esse magnam, metûs imbecillam, sequitur, ut disseramus,

de plusieurs citoyens pervers n'eussent été impunis, un homme se serait-il porté à cet excès d'audace? cet homme a laissé peu d'héritiers de ses biens, mais beaucoup de sa rage ambitieuse.

Non, jamais le feu des guerres civiles ne doit s'éteindre, tant que des scélérats se rappelleront cette pique sanglante, étèrnel aliment de leur cupidité, arborée d'abord par Sylla, sous César, et qui reparut trente-trois ans après. Pub. Sylla, greffier dans la première de ces ventes, sous le dictateur son parent, fut nommé trésorier de la seconde qui la surpassait encore en infamie. Je le répète, si le crime peut prétendre à de telles récompenses, les guerres civiles ne manqueront jamais.

Aussi les murs de Rome sont encore debout, chancelans, il est vrai, et n'attendant qu'un dernier crime pour crouler, mais la république est totalement anéantie. Nous ne sommes tombés dans cet abyme de maux (pour revenir à mon sujet) qu'en préférant l'empire de la crainte à celui de l'amour; si une domination injuste et violente a étée pour Rome la source de tant de désastres, qu'en doivent attendre des individus?

Puisqu'il est constant que la bienveillance a les plus heureux effets, et qu'il est dangereux de se faire craindre, trai-

quibus rebus possimus facillimè eam, quam volumus, adipisci cum honore et fide, caritatem.

Sed eâ non pariter omnes egemus. Nam ad cujusque vitam instituendam accommodandum est, à multisne opus sit, an satis à paucis diligi. Certum igitur hoc sit, idque et primum et maximè necessarium, familiaritates habere fidas amantium nos amicorum, et nostra mirantium. Hæc enim est una res prorsùs, ut non multùm differat inter summos et mediocres viros; eaque utrisque propemodùm comparanda. Honore, et gloriâ, et benevolentiâ civium fortassè non æquè omnes egent, sed tamen si cui hæc suppetunt, adjuvant aliquantùm, cùm ad cætera, tùm ad amicitias comparandas. Sed de amicitiâ alio libro dictum est, qui inscribitur Lælius.

IX. Nunc dicamus de gloriâ, quamquàm eâ quoque de re duo sunt nostri libri: sed attingamus, quandoquidem ea in rebus majoribus administrandis adjuvat plurimùm.

Summa igitur et perfecta gloria constat ex tribus his: si diligit multitudo: si fidem habet: si cum admiratione

tons des moyens les plus sûrs et les plus honorables pour obtenir avec la confiance et l'estime, cette affection qui fait l'objet de nos vœux.

Elle n'est pas nécessaire à tout le monde dans la même étendue; il faut beaucoup d'amis ou il suffit d'en avoir un petit nombre, suivant le genre de vie auquel on est destiné. Il est certain que c'est un premier besoin d'en posséder au moins quelques-uns qui nous chérissent par inclination et nous considèrent. Sur ce point essentiel les rangs ne mettent gueres de différence, et l'intérêt est à-peu-près le même dans toutes les conditions. Mais la réputation, la gloire, la bienveillance générale, ne sont pas également indispensables pour tous les citoyens. Cependant chacun peut en tirer de grands secours, sur-tout pour se faire des liaisons désirables. Mais j'ai traité de l'amitié dans mon ouvrage intitulé Lœlius.

9. Parlons présentement de la gloire; quoique ayant écrit aussi deux livres sur cette matière, je ne laisserai pas d'en toucher un mot, parce qu'elle a une grande influence dans les affaires d'un ordre supérieur.

Le comble de la gloire consiste dans la réunion de trois points: être cher au public, avoir sa confiance, et lui donner

quâdam honore nos dignos putat. Hæc autem (si est simpliciter breviterque dicendum) quibus rebus pariuntur à singulis, eisdem ferè à multitudine. Sed est alius quoque quidam aditus ad multitudinem, ut in universorum animos tamquam influere possimus.

Ac primùm de illis tribus, quæ ante dixi benevolentiæ præcepta, videamus : quæ quidem beneficiis capitur maximè. Secundo autem loco beneficâ voluntate benevolentia movetur, etiam si res fortè non suppetit. Vehementer autem amor multitudinis commovetur ipsâ famâ et opinione liberalitatis, beneficentiæ, justitiæ, fidei, omniumque earum virtutum, quæ pertinent ad mansuetudinem morum ac facilitatem. Etenim illud ipsum, quod honestum decorumque dicimus, quia per se nobis placet, animosque omnium naturâ et specie suâ commovet, maximèque quasi perlucet ex eis, quas commemoravi, virtutibus : idcircò illos, in quibus eas virtutes esse remur, à naturâ ipsâ diligere cogimur.

Atque hæ quidem sunt causæ diligendi gravissimæ : possunt enim præterea nonnullæ esse leviores.

une telle admiration pour notre mérite, qu'il nous juge digne des plus hautes places. Au reste, l'affection du peuple se gagne, (pour le dire d'une manière simple et précise), par les mêmes voies que celles des particuliers. Il est néanmoins d'autres routes par lesquelles on peut, en quelque sorte, s'insinuer dans l'esprit de la multitude.

Je parlerai d'abord des moyens de gagner la bienviellance, un des trois articles exigés pour la perfection de la gloire. Le premier moyen de l'acquérir, ce sont les bienfaits. Le second, la volonté d'obliger; on nous en sait gré, même lorsqu'elle est impuissante; mais la réputation des vertus qui tiennent à la douceur et à la bonté de caractère, comme la libéralité, l'humanité, la justice, la fidélité, ont surtout un grand charme à captiver les cœurs. En effet, cette même manière d'être que nous avons appellé honnêteté et bienséance, parce qu'elle plaît par soi-même et touche les esprits par l'attrait de ses beautés naturelles, tire sur-tout son éclat des vertus que je viens de nommer, et l'intérêt quelles inspirent, s'étend et se communique à ceux en qui on les voit briller.

Tels sont les principaux moyens de plaire, car il en est d'autres moins importans.

Fides autem ut habeatur, duabus rebus effici potest : si existimabimur adepti conjunctam cum justitiâ prudentiam. Nam et iis fidem habemus, quos plus intelligere, quàm nos, arbitramur, quosque et futura prospicere credimus, et cùm res agatur, in discrimenque ventum sit, expedire rem, et consilium ex tempore capere posse. Hanc enim utilem omnes existimant, veramque prudentiam. Justis autem, et fidis hominibus, id est, bonis, ita fides habetur, ut nulla sit in his fraudis injuriæque suspicio. Itaque his salutem nostram, his fortunas, his liberos rectissimè committi arbitramur. Harum igitur duarum ad fidem faciendam justitia plus pollet : quippe cùm ea sine prudentiâ satis habeat auctoritatis, prudentia sine justitiâ nihil valeat ad faciendam fidem. Quò enim quis versutior et callidior est, hòc invisior et suspectior, detractâ opinione probitatis. Quamobrem intelligentiæ justitia conjuncta, quantùm volet, habebit ad faciendam fidem virium : justitia sine prudentiâ multùm poterit : sine justitiâ nihil valebit prudentia.

Sed ne quis sit admiratus, cur, cùm inter omnes philosophos constet, à

La confiance repose sur deux bases, les lumières et la probité. En effet, on remet avec assurance le soin de ses affaires entre les mains de quelqu'un, par bonne opinion de son intelligence, de sa sagacité à prévoir l'avenir, et de son habileté à sortir des pas les plus difficiles. Les hommes attachent un grand prix à des talens d'une utilité si réelle. D'un autre côté on ne veut se confier qu'à des personnes d'une intégrité exacte ; elles doivent être exemptes même du plus léger soupçon. Nous remettons volontiers nos intérêts les plus chers, notre vie, notre fortune, nos enfans, à la disposition de ceux en qui nous reconnaissons ce double mérite. De ces deux qualités qui fondent la confiance, la probité est la plus nécessaire. Elle suffit souvent sans de grandes lumières, mais de grandes lumières sans elle n'inspirent que plus d'alarmes. Car dès qu'un homme a une réputation équivoque, on le redoute en proportion de son habileté et de son esprit. Ainsi, la probité et les lumières réunies doivent inspirer la confiance la plus étendue ; on en peut accorder beaucoup à la probité sans de grandes lumières ; mais, les lumières sans la probité, n'en méritent aucune.

Peut-être on s'étonnera que pensant avec beaucoup de philosophes qu'il existe

meque ipso sæpè disputatum sit, qui unam haberet, omnes habere virtutes, nunc ita sejungam, quasi possit quisquam, qui non idem prudens sit, justus esse : alia est illa, cùm veritas ipsa limatur in disputatione, subtilitas; alia, cùm ad opinionem communem omnis accommodatur oratio. Quamobrem, ut vulgus, ita nos hoc loco loquimur, ut alios fortes, alios bonos viros, alios prudentes dicamus. Popularibus enim verbis est agendum, et usitatis, cùm loquamur de opinione populari : ídque eodem modo fecit Panætius. Sed ad propositum revertamur.

Erat igitur ex tribus, quæ ad gloriam pertinerent, hoc tertium; ut cum admiratione hominum, honore ab his digni judicaremur. Admirantur igitur communiter illi quidem omnia, quæ magna, et præter opinionem suam animadverterunt : separatìm autem in singulis, si perspiciunt nec opinata quædam bona. Itaque eos viros suspiciunt, maximísque efferunt laudibus, in quibus existimant se excellentes quasdam et singulares virtutes perspicere : despiciunt autem eos, et contemnunt, in quibus nihil virtutis, nihil animi, nihil nervorum putant.

entre les vertus une alliance qui les rend inséparables, et qu'on ne peut en posséder une sans les posséder toutes, je les divise cependant en distinguant l'homme éclairé de l'homme de bien. Autre chose est la précision dont on use dans les discussions philosophiques, où la vérité même est mise au creuset, autre chose est d'accommoder son langage aux idées reçues. Je parle donc ici comme le vulgaire, quand je classe à part les hommes éclairés, justes, magnanimes et modérés. Il faut bien s'expliquer en termes populaires, puisque nous exposons les sentimens qui appartiennent à la multitude. Panœtius en a usé de même. Revenons au sujet qui nous occupe.

Des trois points dont la réunion met le sceau de la perfection à la gloire, le dernier est, d'inspirer une admiration dont le sentiment nous fasse juger dignes des plus hautes places. Or, les hommes admirent en général ce qui est grand et dépasse leurs idées, et dans chacun en particulier, un mérite qu'ils ne s'attendaient pas d'y rencontrer. Nous comblons d'éloges ceux en qui nous apercevons des qualités peu communes, et nous méprisons au contraire, ceux qui nous paraissent sans caractère, sans ame, sans énergie. Il convient de faire une distinction entre, penser mal de quelqu'un, ou le mépriser. On éprouve le

Non enim omnes eos contemnunt, de quibus malè existimant. Nam quos improbos, maledicos, fraudulentos putent, et ad faciendam injuriam instructos, eos contemnunt quidem neutiquam, sed de his malè existimant. Quamobrem (ut antè dixi) contemnuntur ii, qui nec sibi, nec alteri, ut dicitur; in quibus nullus labor, nulla industria, nulla cura est.

X. Admiratione autem afficiuntur ii, qui anteire cæteros virtute putantur: et cùm omni carere dedecore, tùm verò iis vitiis, quibus alii non facilè possunt obsistere. Nam et voluptates, blandissimæ dominæ, majores partes animi à virtute detorquent; et dolorum cùm admoventur faces, præter modum plerique exterrentur: vita, mors, divitiæ, paupertas, omnes homines vehementissimè permovent. Quæ qui in utramque partem excelso animo magnoque despiciunt, cùmque aliqua his ampla et honesta res objecta est, totos ad se convertit et rapit, tùm quis non admiretur splendorem pulchritudinemque virtutis?

Ergo et hæc animi despicientia admirabilitatem magnam facit: et ma-

premier sentiment pour les méchans, les médisans, les fourbes, et généralement toutes personnes capables d'injustices; on a très-mauvaise opinion de ces sortes de gens, mais on ne les méprise nullement; le mépris s'attache à ces êtres indifférens ou lâches qui, incapables de rien faire pour eux ou pour les autres, végètent dans une nullité absolue.

10. On admire donc ceux qui paraissent au-dessus des autres par leurs vertus. Non-seulement leur vie doit être sans tache, mais exempte particulièrement de ces faiblesses qui ont un grand empire sur le vulgaire. En effet, d'une part, les voluptés, tyrans dont le joug séduit, font effort pour détourner de la vertu la meilleure partie de notre ame; de l'autre, il n'est pas rare qu'on s'effraye outre mesure, aux approches de la douleur. Les richesses, la pauvreté, l'amour de la vie, et la crainte de la mort, sont ce qui agite plus puissamment les hommes. Peut-on n'admirer pas celui qui regarde tout cela du même œil, et dont l'ame entraînée, lorsqu'il se présente à elle quelque chose de beau, de grand, de noble, n'a de passion que pour la vertu?

Le mépris des biens et des maux est, parconséquent, un des objets de l'admi-

ximè justitia (ex quâ unâ virtute viri boni appellantur) mirifica quædam res multitudini videtur : nec injuriâ. Nemo enim justus esse potest, qui mortem, qui dolorem, qui exilium, qui egestatem timet, aut qui ea, quæ sunt his contraria, æquitati anteponit.

Maximèque admirantur eum, qui pecuniâ non movetur : quod in quo viro perspectum sit, hunc igni spectatum arbitrantur. Itaque illa tria, quæ proposita sunt ad gloriam, omnia justitia conficit : et benevolentiam, quòd prodesse vult plurimis : et ob eamdem causam, fidem : et admirationem, quòd eas res spernit et negligit, ad quas plerique inflammati aviditate rapiuntur.

XI. Ac meâ quidem sententiâ omnis ratio et institutio vitæ adjumenta hominum desiderat : inprimìsque, ut habeas, quibuscum possis familiares conferre sermones : quod est difficilè, nisi speciem præ te boni viri feras. Ergo etiam solitario homini atque in agro vitam agenti, opinio justitiæ necessaria est, eòque etiam magis, quòd si eam non habebunt, injusti habe-

ration publique. Mais la justice, cette vertu par excellence, qui donne son nom aux gens de bien, a sur-tout des droits à ce sentiment, et avec raison. Car, celui qui craint la mort, la douleur, l'exil, la pauvreté, ou qui préfère leurs contraires à la vertu, ne peut pas être juste. On admire aussi beaucoup l'homme sur qui l'or a paru sans empire. On pense que c'est avoir subi l'épreuve du creuset.

On voit par-là que la justice remplit les trois points en quoi j'ai fait consister la gloire; elle attire l'affection, parce qu'elle est accompagnée du désir d'être utile; la confiance, parce qu'elle répond d'une fidélité inviolable; et l'admiration, parce que l'homme juste méprise ou voit d'un œil indifférent, ce que beaucoup d'autres poursuivent avec les emportemens d'une convoitise ardente.

11. Je ne pense pas qu'il soit une manière d'exister où l'on puisse se passer des autres hommes, et sur-tout de pouvoir ouvrir librement son cœur avec quelques-uns d'entre eux; avantage difficile à obtenir, si l'on n'a la réputation d'homme de bien. L'homme solitaire, retiré à la campagne a besoin lui-même de ce caractère de probité dans l'opinion du petit cercle qui l'environne, d'autant plus que dans ces lieux isolés, où rien

buntur : nullis præsidiis septi , multis afficientur injuriis.

Atque iis etiam , qui vendunt, emunt, conducunt , locant , contrahendisque negotiis implicantur , justitia ad rem gerendam necessaria est. Cujus tanta vis est , ut ne illi quidem , qui maleficio et scelere pascuntur , possint sine ullâ particulâ justitiæ vivere. Nam qui eorum cuipiam, qui unà latrocinantur, furatur aliquid , aut eripit , is sibi ne in latrocinio quidem relinquit locum. Ille autem , qui archipirata dicitur , nisi æquabiliter prædam dispertiat , aut occîditur à sociis , aut relinquitur. Quin etiam leges latronum esse dicuntur , quibus pareant , quas observent. Itaque propter æquabilem prædæ partitionem , et Bardylis Illyrius latro , de quo est apud Theopompum, magnas opes habuit ; et multò majores Viriatus Lusitanus : cui quidem etiam exercitus nostri imperatoresque cesserunt : quem C. Lælius , is, qui sapiens usurpatur, prætor fregit et comminuit, ferocitatemque ejus ita repressit , ut facilè bellum reliquis traderet. Cùm igitur tanta vis justitiæ sit, ut ea etiam latronum opes firmet, atque augeat,

ne distrait, le méchant ne peut se perdre dans la foule, et il est continuellement en bute aux traits de la haine et du mépris.

Cette renommée de justice est également nécessaire à ceux qui vendent, achètent, donnent ou prennent à loyer, et font en un mot des affaires de quelque nature que ce soit. Elle est d'un usage si indispensable, que les brigands même ne peuvent exister sans en conserver des traces. En effet, que, dans une société de voleurs, l'un d'eux dérobe quelque chose à ses complices, il est jugé indigne de leur infâme métier, et rejetté de leur sein. Un chef de pirates qui ne partagerait pas le butin avec égalité, serait infailliblement tué ou abandonné. On assure même que les voleurs ont des lois qu'ils observent scrupuleusement. Ce fut par une grande fidélité, dans la distribution des prises, que Bardylis, fameux brigand d'Illyrie, dont il est parlé dans Théopompe, acquit de si grandes richesses, et Viriatus de Lusitanie, de plus grandes encore; long-tems nos généraux et nos armées furent forcés de céder à ce dernier : Lœlius, qui mérita le surnom de Sage, commença, étant prêteur, à réprimer son audace, et laissa peu à faire à ses successeurs pour l'exterminer entièrement. Si la justice donne cette consistance à une société de voleurs, quelle influence n'a-t-elle pas à

quantam ejus vim inter leges et judicia, in constitutâ Republicâ fore putamus?

XII. Mihi quidem non apud Medos solùm, ut ait Herodotus, sed etiam apud majores nostros fruendæ justitiæ causâ videntur olim benè morati reges constituti. Nam cùm premeretur inops multitudo ab iis, qui majores opes habebant, ad unum aliquem confugiebant virtute præstantem, qui cùm prohiberet injuriâ tenuiores, æquitate constituendâ summos cum infimis pari jure retinebat. Eademque constituendarum legum fuit causa, quæ regum. Jus enim semper quæsitum est æquabile, neque enim aliter esset jus. Id si ab uno justo, et bono viro consequebantur, eo erant contenti. Cum id minùs contingeret, leges sunt inventœ, quœ cum omnibus semper unâ atque eâdem voce loquerentur. Ergo hoc quidem perspicuum est, eos ad imperandum deligi solitos, quorum de justitiâ magna esset opinio multitudinis. Adjuncto verò, ut iidem etiam prudentes haberentur; nihil erat, quod homines his auctoribus non posse consequi se arbitrarentur.

l'ombre des lois et des tribunaux sur une république bien ordonnée?

12. Les Mèdes, dit Hérodote, proclamèrent rois des hommes sages, pour maintenir la justice. Ce fut aussi, je pense, le but de nos ancêtres. La multitude faible et pauvre, exposée à la tyrannie des riches et des puissans, dût songer à s'y soustraire, en se mettant sous l'appui de quelque homme d'une vertu éminente qui contint, par le même frein, sous les auspices de l'égalité, les grands et les petits. Les lois eurent la même origine que la royauté; savoir d'assurer à tous les hommes des droits égaux; car sans cette égalité il n'est point de droit. Le but des lois fut donc de suppléer à l'insuffisance de la royauté. En effet, si la justice eût pu se maintenir par l'autorité d'un homme de bien, on n'aurait pas eu recours à d'autres moyens. Mais parce que cet homme ne se trouvait que rarement, on créa des lois, dont le langage impérieux commande à tous sans distinction. Ainsi, il est clair que ce qui décida dans le choix des chefs, ce fut leur réputation de justice. Si à cette vertu ils joignaient les lumières, il n'est point d'avantage qu'on ne se promît de leur gouvernement.

Omni igitur ratione colenda et retinenda justitia est, tùm ipsa propter sese (nam aliter justitia non esset): tùm propter amplificationem honoris et gloriæ.

Sed ut pecuniæ non quærendæ solùm ratio est, sed etiam collocandæ, quæ perpetuos sumptus suppeditet, nec solùm necessarios, sed etiam liberales: sic gloria et quærenda, et collocanda ratione est.

Quamquam præclarè Socrates, hanc viam ad gloriam proximam et quasi compendiariam dicebat esse: Si quis id ageret, ut, qualis haberi vellet, talis esset. Quòd si qui simulatione, et inani ostentatione, ficto non modò sermone, sed etiam vultu, stabilem se gloriam consequi posse rentur, vehementer errant. Vera gloria radices agit atque etiam propagatur: ficta omnia celeriter, tamquam flosculi, decidunt, nec simulatum potest quidquam esse diuturnum. Testes sunt permulti in utramque partem: sed brevitatis causâ, familiâ erimus contenti unâ. Tib. enim Gracchus Publii filius, tamdiù laudabitur, dùm memoria rerum Romanarum manebit. At ejus filii nec vivi probabantur bonis, et mortui numerum obtinent jure cæsorum.

Il faut honorer et cultiver la justice pour elle seule; (car, sans cela, elle ne serait plus justice), et, il le faudrait encore, à ne consulter que notre avancement et notre gloire.

Mais comme il ne suffit pas de grossir ses fonds, et que le talent de les bien placer n'est pas moins essentiel pour en tirer un revenu propre à fournir aux dépenses nécessaires ou honorables ; il en est ainsi de la gloire, qu'il convient d'obtenir, et de placer à propos.

Socrate disait avec raison, que la voie la plus sûre et la plus courte pour arriver à la gloire, serait d'être en effet ce qu'on voudrait paraître. C'est s'abuser que de croire qu'il soit possible d'y parvenir par de faux dehors, une vaine montre, et des paroles étudiées. La gloire véritable jette de profondes racines, et va toujours croissant. Mais tout éclat emprunté est passager comme celui des fleurs, et les faux brillans ont peu de durée. Nous avons une foule de preuves de cette double vérité. Nous nous contenterons pour éviter les longueurs de l'exemple des Gracques. La gloire de Tiberius, fils de Publius, durera autant que le souvenir de Rome; mais ses fils, en affectant le même zèle, n'acquirent point l'estime des gens de bien pendant leur vie, et la postérité les regarde comme des séditieux, dont le trépas fut juste.

Qui igitur adipisci veram gloriam volet, justitiæ fungatur officiis. Ea quæ essent, dictum est libro superiore.

Sed, ut facillimè, quales simus, tales esse videamur, etsi in eo ipso vis maxima est ut simus ii, qui haberi velimus, tamen quædam præcepta danda sunt.

XIII. Nam si quis ab ineunte ætate habet causam celebritatis et nominis, aut à patre acceptam, (quod tibi, mi Cicero, arbitror contigisse) aut aliquo casu, atque fortunâ: in hunc oculi omnium conjiciuntur, atque in eum, quid agat, quemadmodùm vivat, anquiritur: et tamquam in clarissimâ luce versetur, ita nullum obscurum potest nec dictum ejus esse, nec factum.

Quorum autem prima ætas propter humilitatem et obscuritatem in hominum ignoratione versatur, hi simul ac juvenes esse cœperunt, magna spectare, et ad ea rectis studiis debent contendere: quod eò firmiore animo facient, quia non invidetur illi ætati, verùm etiam favetur.

Prima igitur est adolescenti commendatio ad gloriam, si qua ex bellicis rebus comparari potest; in quâ

Que celui donc qui prétend à la vraie gloire, remplisse les devoirs de la justice. Ils sont expliqués dans le livre précédent.

Au reste, quoique l'essentiel pour paraître ce que nous sommes, soit d'être en effet ce que nous voulons paraître, toutefois il est une manière de se présenter sous un jour favorable, dont nous allons nous occuper.

13. Lorsqu'un jeune homme qui semble destiné aux grandes choses par sa naissance, sa fortune, ou le nom de son père, (je crois, mon cher Cicéron, que ceci peut vous être appliqué) lors, dis-je, que ce jeune homme fait son entrée dans le monde, tous les regards sont fixés sur lui, on observe avec intérêt ses moindres mouvemens, il est comme environné d'une vaste lumière, qui ne laisse dans l'obscurité aucune de ses actions et de ses paroles.

Quant à ceux dont le premier âge privé de cette illustration anticipée, doit s'écouler obscur, que dès leur jeunesse ils se proposent de grandes choses, et s'y rendent propres par une application constante. Ils doivent d'autant plus mettre à profit cet âge heureux, que non-seulement l'envie le respecte, mais qu'il trouve par-tout de l'indulgence et de l'intérêt.

La guerre offre d'abord aux jeunes gens de nombreux moyens de se distinguer; c'est par elle que beaucoup de nos an-

multi apud majores nostros exstiterunt : semper enim ferè bella gerebantur. Tua autem ætas incidit in id bellum, cujus altera pars sceleris nimiùm habuit : altera felicitatis parùm. Quo tamen in bello, cùm te Pompeius alæ alteri præfecisset, magnam laudem à summo viro, et ab exercitu consequebare equitando, jaculando, omni militari labore tolerando. Atque ea quidem tua laus pariter cum republicâ cecidit. Mihi autem hæc oratio suscepta non de te est, sed de genere toto. Quamobrem ad ea quæ restant pergamus.

Ut igitur in reliquis rebus multò majora sunt opera animi, quàm corporis : sic hæ res, quas persequimur ingenio ac ratione, graviores sunt, quam illæ, quas viribus. Prima igitur commendatio proficiscitur à modestiâ, tùm pietate in parentes, tùm in suos benevolentiâ. Facillimè autem, et in optimam partem cognoscuntur adolescentes, qui se ad claros et sapientes viros benè consulentes reipublicæ, contulerunt : quibuscum si frequentes sunt, opinionem afferunt populo, eorum fore se similes, quos sibi ipsi delegerunt ad imitandum. P. Rutilii adolescentiam ad opinio-

êtres se sont rendus célèbres ; alors on avait presque toujours les armes à la main ; pour vous, mon fils, vos premières années se sont rencontrées dans les tems de cette guerre, où l'un des partis fut trop criminel, et l'autre trop malheureux. Cependant Pompée vous ayant donné le commandement d'une aîle, vous méritâtes les éloges de ce grand homme et ceux de l'armée entière par votre adresse, soit à manier un cheval, soit à lancer des traits, et par votre courage à supporter les fatigues militaires. Hélas! cette gloire que vous acquittes alors a été ensevelie avec la république.... Mais je n'écris point pour vous seul, et je dois revenir à mon sujet.

Comme les facultés de l'esprit sont plus nobles que celles du corps, les opérations qui émanent de la raison et de l'intelligence, l'emportent sur celles qu'on exécute par des moyens physiques. C'est pourquoi la modération, la tendresse filiale, la bienveillance envers tous les hommes, ont des droits particuliers à l'estime. Les jeunes gens donnent aussi bonne opinion d'eux-mêmes, en s'attachant à des hommes célèbres et sages, qui ont mérité de la république. Cette conduite semble assurer qu'ils marcheront sur les traces de ceux dont ils recherchent la société. La jeunesse de P. Rutilius, passée dans la maison de P. Mutius, fut pour le public un garant de sa probité et de

nem et innocentiæ, et juris scientiæ, P. Mucii commendávit domus. Nam L. quidem Crassus, cùm esset admodùm adolescens non aliunde mutuatus est, sed sibi ipse peperit maximam laudem ex illâ accusatione nobili et gloriosâ: et, quâ ætate qui exercentur, laude affici solent, (ut de Demosthene accepimus) eâ ætate L. Crassus ostendit, id se in foro optimè jam præmeditatum facere, quod etiam tùm poterat domi cum laude meditari.

XIV. Sed cùm duplex ratio sit orationis, quarum in alterâ sermo sit, in alterâ contentio, non ad id quidem dubium, quin contentio orationis majorem vim habeat ad gloriam. Ea est enim quam eloquentiam dicimus. Sed tamen difficile dictu est, quantopere conciliet animos hominum comitas affabilitasque sermonis. Exstant Epistolæ, et Philippi ad Alexandrum, et Antipatri ad Cassandrum, et Antigoni ad Philippum filium, trium prudentissimorum, (sic enim accepimus) quibus præcipiunt, ut oratione benignâ multitudinis animos ad benevolentiam alliciant, militesque blandè appellando deliniant.

Quæ autem in multitudine cum con-

ses connaissances dans le droit civil. Cependant L. Crassus suivit une autre route: il ne dut sa gloire qu'à lui-même, et s'annonça fort jeune encore par cette fameuse accusation de Carbon, dont le succès lui fut si glorieux. Ainsi, dans un âge où c'est un mérite d'étudier, il brilla en public, (comme nous apprenons qu'il était arrivé à Démosthène), par une éloquence dont il eût été louable de ne cultiver même encore que le germe, dans le silence du cabinet.

14. Il y a deux sortes de langages, l'un qui s'emploie dans les conversations familières, et l'autre réservé pour les discours étudiés. Le dernier, sans doute, acquiert plus de réputation, puisqu'on l'honore du nom d'éloquence; mais on ne saurait imaginer combien l'autre est propre à gagner les cœurs, quand il est empreint de douceur et d'affabilité. Il nous reste des lettres de Philippe à Alexandre, d'Antipater à Cassandre, et d'Antigone à Philippe. Ces trois hommes, que l'histoire nous peint d'une prudence consommée, y recommandent à leurs enfans de se rendre agréables à la multitude, par des paroles gracieuses, et de s'adresser toujours aux soldats d'un ton de voix flatteur.

Quant au discours oratoire, qui se pro-

tentione habetur oratio, ea sæpè universam excitat. Magna est enim admiratio copiosè sapienterque dicentis, quem qui audiunt, intelligere etiam, et sapere plus, quàm cæteros, arbitrantur. Si verò inest in oratione mista modestiæ gravitas, nil admirabilius fieri potest, eòque magis, si ea sunt in adolescente.

Sed, cùm plurima causarum genera, quæ eloquentiam desiderant, multìque in nostrâ Republicâ adolescentes et apud judices, et apud fenatum dicendo laudem assecuti sint, maxima est admiratio in judiciis, quorum ratio duplex est: nam ex accusatione et defensione constat: quarum etsi laudabilior est defensio, tamen etiam accusatio probata persæpè est. Dixi paulò antè de Crasso. Idem fecit adolescens M. Antonius. Etiam P. Sulpicii eloquentiam accusatio illustravit, cùm seditiosum et inutilem civem, C. Norbanum, in judicium vocavit. Sed hoc quidem non est sæpè faciendum, nec unquam nisi aut reipublicæ causâ, ut ii, quos antè dixi: aut ulciscendi, ut duo Luculli: aut patrocinio, ut nos pro Siculis: pro

duit avec appareil dans les assemblées, il attire souvent la faveur publique. Un langage orné et plein de raison a quelque chose de merveilleux. On est porté à croire que celui qui le possède est supérieur en intelligence et en sagesse au reste des hommes. Si la dignité et la modestie s'y mêlangent rien n'est plus admirable, sur-tout quand ce mérite se rencontre dans un jeune homme.

Il y a plusieurs genres de causes où l'éloquence est nécessaire, et beaucoup de jeunes gens se sont distingués parmi nous, en parlant soit au sénat, soit devant les juges. Cette dernière fonction brille davantage ; elle a deux parties : l'accusation et la défense ; et quoique la défense soit plus estimable, l'accusation a quelquefois été très-applaudie. J'ai cité Crassus à ce sujet. M. Antoine débuta de même. Ce fut aussi par une accusation, que P. Sulpicius fit connaître son éloquence lorsqu'il traîna dans les tribunaux C. Norbanus, citoyen intrigant et dangéreux : mais il ne faut pas accuser souvent ; on ne doit même jamais le faire, si ce n'est pour l'intérêt de l'état comme ceux dont j'ai parlé plus haut, ou pour réparation d'injures, comme les deux Lucullus, ou pour la défense des opprimés, ainsi que je le fis dans la cause des Siciliens, et Julius, dans celles des habitans de Sardaigne, contre Albutius. Ce fut

Sardis, Julius. In accusando etiam M. Aquilio L. Fusii cognita industria est.

Semel igitur, aut non sæpè certè; sin erit, cui faciendum sit sæpiùs, reipublicæ tribuat hoc muneris, cujus inimicos ulcisci sæpè, non est reprehendendum: modus tamen adsit. Duri enim homiuis, vel potiùs vix hominis videtur, periculum capitis inferre multis. Id cùm periculosum ipsi est, tùm etiam sordidum ad famam, committere, ut accusator nominetur: quod contigit M. Bruto, summo genere nato, illius filio, qui juris civilis in primis peritus fuit.

Atque etiam hoc præceptum officii diligenter tenendum est, ne quem unquam innocentem judicio capitis arcessas, id enim sine scelere fieri nullo pacto potest. Nam quid est tam inhumanum, quàm eloquentiam, à naturâ ad salutem hominum, et ad conservationem datam, ad bonorum pestem perniciemque convertere? Nec tamen, ut hoc fugiendum est, ita habendum est religioni, nocentem aliquando, modo ne nefarium, impiumque, defendere. Vult hoc multitudo, patitur consuetudo, fert etiam huma-

aussi l'accusation d'Aquilius, qui mit en lumière les talens de L. Fusius.

Mais n'accusons qu'une fois, ou du moins rarement; si on le fait plus fréquemment, que ce ne soit que pour la république, dont on ne peut être blâmable de poursuivre les ennemis. Au reste, une démarche si délicate exige beaucoup de retenue. Il est d'un homme dur, ou même il n'est pas d'un homme de mettre la vie d'un grand nombre de citoyens en danger. Non-seulement on court de grands risques à le faire, mais on compromet sa réputation, comme il arriva à Marcus Brutus, fils du fameux jurisconsulte de ce nom, malgré l'éclat de sa naissance.

C'est un devoir essentiel de ne point intenter une action capitale contre un innocent. Rien ne saurait excuser une action si criminelle. Quoi de plus affreux que d'employer à la perte des gens de bien le don céleste de l'éloquence, qui nous a été donné pour protéger l'innocence et sauver la vie des hommes? Il n'est pas nécessaire d'avoir autant de scrupule, quand il s'agit de défendre, et on peut se charger de la cause d'un coupable, pourvu que ce ne soit pas un scélérat et un impie. Le vœu du public y convie, l'usage l'autorise, et l'humanité même y entraîne. Le juge ne doit céder qu'à la vérité; l'avocat peut prendre le

nitas. Judicis est, semper in causis verum sequi : patroni, nonnunquam verisimile, etiam si minùs sit verum, defendere : quod scribere (præsertìm cùm de philosophiâ scriberem) non auderem, nisi idem placeret gravissimo Stoïcorum Panætio.

Maximè autem et gloria paritur et gratia defensionibus : eòque major, si quando accidit, ut ei subveniatur, qui potentis alicujus opibus circumveniri urgeríque videatur. Ut nos et sæpè aliàs, et adolescentes, contra L. Syllæ dominantis opes pro S. Roccio Amerino fecimus : quæ, ut scis, exstat oratio.

XV. Sed expositis adolescentium officiis, quæ valeant ad gloriam adipiscendam, deinceps de beneficentiâ ac liberalitate dicendum est. Cujus est ratio duplex. Nam aut operâ benignè fit indigentibus, aut pecuniâ. Facilior est hæc posterior, locupleti præsertìm : sed illa lautior ac splendidior, et viro forti claroque dignior. Quamquam enim in utroque inest gratificandi liberalis voluntas, tamen altera ex arcâ, altera ex virtute depromitur : largitioque, quæ fit ex re familiari fontem ipsum benignitatis

parti de la vraisemblance. J'avoue néanmoins que je n'aurais pas osé avancer cette maxime dans un livre de morale, si elle n'était de l'avis de Panœtius, le plus sévère des Stoïciens.

Ainsi, la gloire et la bienveillance sont particulièrement acquises à celui qui défend les accusés, sur-tout quand ils sont investis et foulés par des hommes puissans. C'est ce que j'ai fait beaucoup d'autres fois, et dès ma jeunesse, dans l'affaire de Roscius Amérinus, dont l'adversaire était armé de tout le crédit de Sylla. Vous connaissez ce plaidoyer qui existe encore.

15. Après avoir tracé les devoirs qui peuvent conduire les jeunes gens à la gloire, parlons de la bienfaisance et de la générosité. Nous pouvons obliger de deux manières, ou par nos soins, ou pécuniairement. Ce dernier moyen est plus aisé, sur-tout pour le riche; mais l'autre a plus d'éclat, plus de mérite, et convient mieux à une ame grande et noble. En effet, quoique dans les deux moyens, on ait également pour but d'être utile, on tire l'un de son coffre-fort, et l'autre de son propre fonds. D'ailleurs, les libéralités pécuniaires tarissent la source où on les puise; la bienfaisance en ce genre devient un

exhaurit. Ita benignitate benignitas tollitur : quâ quò in plures usus sis, eò minùs in multos uti possis. At qui operâ, id est, virtute et industriâ benefici et liberales erunt, primùm quò pluribus profuerint, eò plures ad benignè faciendum adjutores habebunt : deinde consuetudine beneficentiæ paratiores erunt, et tamquam exercitatiores ad benè de multis promerendum. Præclarè epistolâ quâdam Alexandrum filium Philippus accusat, quòd largitione benevolentiam Macedonum consectetur. *Quæ te (malum!)* inquit, *ratio in istam spem induxit, ut eos tibi fideles putares fore, quos pecuniâ corrupisses? An tu id agis, ut Macedones non te regem suum, sed ministrum et præbitorem putent fore?* Benè ministrum et præbitorem, quia sordidum regi : meliùs etiam, quòd largitionem, corruptelam esse dixit. Fit enim deterior, qui accipit, atque ad idem semper exspectandum paratior. Hoc ille filio : sed præceptum putemus omnibus. Quamobrem id quidem non dubium est, quin illa benignitas, quæ constat ex operâ et industriâ, et honestior sit, et latiùs pateat, et possit prodesse pluribus.

Nonnunquam tamen est largiendum,

obstacle à la bienfaisance, et plus on a donné, moins on est en état de le faire. Il n'en est pas ainsi des services qu'on rend par ses soins et par ses talens; plus on en a rendu, plus on s'est acquis de personnes qui aident à en rendre de nouveaux. En outre, l'habitude de faire le bien en fait contracter le besoin, et donne plus d'expérience pour y réussir. Philippe est admirable, quand il reproche à Alexandre, son fils, dans ses lettres de chercher à captiver les Macédoniens par des largesses. « Quels insensés raisonnemens, lui dit-il, peuvent vous faire » espérer quelque fidélité de ceux que » votre argent aura corrompus. Voulez-» vous que les Macédoniens vous regrdent comme leur intendant et leur » pourvoyeur, et non comme leur roi »? Il dit bien: ce rôle est indigne d'un prince; et il ajoute encore mieux que de telles largesses sont une source de corruption. Car, celui qui reçoit s'avilit, et devient d'autant plus exigeant, qu'on lui donne davantage. Voilà ce qu'écrivait Philippe à son fils; mais tout le monde peut s'en faire l'application. Il est donc hors de doute que la bienfaisance qui s'exerce par l'emploi des soins et des talens du bienfaiteur, a plus de mérite et d'étendue que toute autre.

Cependant, il faut quelquefois obliger

nec hoc benignitatis genus omninò repudiandum est : et sæpè idoneis hominibus indigentibus de re familiari impertiendum, sed diligenter, atque moderatè. Multi enim patrimonia effuderunt, inconsultè largiendo. Quid autem est stultiùs, quàm quod libenter facias, curare, ut id diutiùs facere non possis ? Atque etiam sequuntur largitionem rapinæ. Cùm enim dando egere cœperint, alienis bonis manus afferre coguntur. Ita, cùm benevolentiæ comparandæ causâ benefici esse velint, non tanta studia assequuntur eorum quibus dederunt, quanta odia eorum, quibus ademerunt. Quamobrem nec ita claudenda est res familiaris, ut eam benignitas aperire non possit : nec ita reseranda, ut pateat omnibus. Modus adhibeatur, ísque referatur ad facultates. Omninò meminisse debemus id, quod à nostris hominibus sæpissimè usurpatum, jam in proverbii consuetudinem venit, largitionem fundum non habere. Etenim quis potest modus esse, cùm et idem qui consueverunt, et idem illud alii desiderent?

XVI. Omninò duo sunt genera largorum : quorum alteri prodigi ; alteri

de sa bourse, et ne pas renoncer absolument aux bienfaits de cette nature, comme lorsqu'on rencontre un honnête homme dans l'indigence. Néanmoins, on doit en user avec modération. Beaucoup de personnes ont dissipé leur patrimoine par des largesses indiscrètes. Quoi de moins raisonnable que de ne pas se ménager les moyens de faire toujours ce qu'on trouve tant de douceur à faire? D'ailleurs, les déprédations suivent les excessives libéralités. Quand on s'est appauvri par ses largesses, on porte ses mains sur la propriété d'autrui. C'est ainsi qu'ayant pour but de se faire des amis par ses bienfaits, on s'attire pourtant moins l'affection de ceux à qui on donne, que le ressentiment de ceux qu'on dépouille. Il ne faut ni fermer sa bourse sans réserve, ni l'ouvrir à tout le monde, mais se tenir dans un juste milieu, proportionné à ses facultés. Souvenons-nous de ce mot passé en proverbe : *la libéralité est un gouffre sans fonds.* En effet, où s'arrêter, quand ceux qu'on oblige n'en deviennent que plus actifs à demander, et que les autres sollicitent, dans l'espérance de réussir à leur tour.

16. Ne confondons pas le libéral et le prodigue : le prodigue consume sa for-

liberales. Prodigi, qui epulis, et viscerationibus, et gladiatorum muneribus, ludorum venationumque apparatu, pecunias profundunt in eas res, quarum memoriam aut brevem, aut nullam omninò sint relicturi. Liberales autem, qui suis facultatibus aut captos à prædonibus redimunt, aut æs alienum suscipiunt amicorum, aut in filiarum collocatione adjuvant, aut opitulantur in re vel quærendâ, vel augendâ.

Itaque miror, quid in mentem venerit Theophrasto, in eo libro, quem de divitiis scripsit: in quo multa præclarè; illud absurdè. Est enim multus in laudandâ magnificentiâ, et apparatione popularium munerum: taliumque sumptuum facultatem, fructum divitiarum putat. Mihi autem ille fructus liberalitatis, cujus exempla pauca posui, multò etiam major videtur et certior.

Quantò Aristoteles gravius et verius nos reprehendit, qui has pecuniarum effusiones non admiremur, quæ fiunt ad multitudinem deliniendam. At ii, qui ab hoste obsidentur, si emere aquæ sextarium minâ cogerentur, hoc primò incredibile nobis videri, om-

tune en dépenses qui n'ont qu'un vain appareil, et ne doivent laisser aucunes traces, comme repas donnés au peuple, jeux, combats de gladiateurs ou de bêtes. Le libéral emploie ses richesses à racheter les prisonniers, à payer les dettes de ses amis, à doter leurs filles, à grossir leur fortune, ou à leur procurer des secours pour l'améliorer.

Je m'étonne que Théophraste, dans un ouvrage sur les richesses, plein d'ailleurs d'excellentes choses, ait fait un éloge pompeux des fêtes publiques, et vanté comme le plus excellent fruit des richesses la faculté de ces dépenses populaires. Pour moi, je trouve plus de saveur à l'espèce de libéralité dont j'ai donné quelques exemples.

Quelle sagesse et quelle vérité dans Aristote, quand il nous reproche de voir sans étonnement les profusions qui ont lieu pour des divertissemens frivoles ! « lorsque nous apprenons, dit-il, que » dans une ville assiégée, un vase d'eau » s'est payé cent dragmes, nous demeu- » rons surpris, la chose ne se conçoit

nesque mirari ; sed, cùm attenderint, veniam necessitati dare : in his immanibus jacturis, infinitisque sumptibus nihil nos magnoperè mirarí; cùm præsertim nec necessitati subveniatur, nec dignitas augeatur ; ipsaque illa delectatio multitudinis sit ad breve exiguumque tempus ; eaque à levissimo quoque : in quo tamen ipso unà cum satietate, memoria quoque moriatur voluptatis. Benè etiam colligit, hæc pueris, et mulierculis, et servis, et servorum simillimis liberis, esse grata: gravi verò homini, et ea quæ fiunt judicio certo ponderanti, probari posse nullo modo.

Quamquam intelligo, in nostrâ civitate inveterasse jam à bonis temporibus, ut splendor ædilitatum ab optimis viris postuletur. Itaque et P. Crassus cùm cognomine Dives, tùm copiis, functus est ædilitio maximo munere : et paulò pòst L. Crassus cum omnium hominum moderatissimo, Q. Mucio, magnificentissimâ ædilitate functus est : deinde C. Claudius, Appii filius : multi pòst, Luculli, Hortensius, Silanus. Omnes autem P. Lentulus, me consule, vicit superiores. Hunc est Scaurus imitatus. Magnificentissima verò nostri Pompeii munera secundo

» pas, et quand on vient à y réfléchir, ce n'est que l'extrême besoin qui la justifie; mais par quelle inconséquence ne trouvons-nous rien d'étrange dans ces prodigalités folles, sans mérite comme sans nécessité, qui ne procurent qu'un léger plaisir de quelques instans à la multitude, plaisir dont le dégoût qui lui succède efface bientôt la mémoire »? Il observe encore très-bien que ces spectacles ne plaisent qu'aux enfans, aux femmelettes, aux esclaves, et à ceux dont le caractère leur ressemble, mais qu'ils n'ont jamais flatté un être raisonnable, juste appréciateur des choses.

Je sais qu'un usage antique fait une loi aux nouveaux édiles de donner des fêtes publiques, et les meilleurs citoyens s'y sont conformés. Publius Crassus, dont le surnom désignait son opulence, signala son avènement à l'édilité avec beaucoup d'éclat. Il fut imité peu de tems après par Lucius Crassus, et par Quintus Mutius, son collègue, d'ailleurs le plus modéré des hommes. Depuis, Claudius, fils d'Appius, et plusieurs autres, tels que les Lucullus, Hortensius, Silanus en firent de même. Ils furent surpassés par Lentulus, édile, sous mon consulat. Scaurus marcha sur ses traces; et la magnificence de notre grand Pompée, pendant

consulatu : in quibus omnibus quid mihi placeat, vides.

XVII. Vitanda tamen est suspicio avaritiæ. Mamerco, homini divitissimo, prætermissio ædilitatis consulatûs repulsam attulit : quare et, si postulatur à populo, bonis viris si non desiderantibus, attamen approbantibus, faciendum est, modò pro facultatibus, nos ipsi ut fecimus ; et, si quando aliqua res major atque utilior populari largitione acquiritur ; ut Oresti nuper prandia in semitis decumæ nomine, magno honori fuerunt. Ne Marco quidem Seio vitio datum est, quòd in caritate asse modium populo dedit. Magnâ enim se et inveteratâ invidiâ, nec turpi jacturâ, quando erat ædilis, nec maximâ liberavit. Sed honori summo nuper nostro Miloni fuit, quòd gladiatoribus emptis reipublicæ causâ, quæ salute nostrâ continebatur, omnes P. Clodii conatus furoresque compressit. Causa igitur largitionis est, si aut necesse est, aut utile. In his autem ipsis mediocritatis regula optima est.

L. quidem Philippus, Q. filius,

son second consulat, fut au-delà de ce qu'on peut dire. En voilà suffisamment pour vous faire connaître ce que je pense sur cet article.

17. Néanmoins, il faut éviter le soupçon d'avarice. Le consulat fut refusé au riche Mamercus, pour n'avoir pas recherché l'édilité, effrayé des dépenses qu'elle occasionne. On doit, pour complaire au peuple, ne pas se refuser à ces dépenses, que les gens de bien n'exigent pas, mais qu'ils approuvent en les proportionnant à ses facultés, comme je fis moi-même. On doit encore les faire sans y être obligé, lorsqu'on peut en retirer des avantages considérables. Les festins qu'Oreste donna dernièrement au peuple, à titre de décimes, lui ont fait beaucoup d'honneur. Pareillement, Marcus Sejus ne fut point blâmé d'avoir livré le bled à un très-bas prix. Ce sacrifice honorable pour un édile, ne fit pas un tort considérable à sa fortune, et désarma l'envie qui le poursuivait depuis long-tems: mais Annius Milon, mon ami, s'est couvert de gloire, lorsque, par des gladiateurs achetés pour le service de la république, dont le salut dépendait alors du mien, il réprima les tentatives et les fureurs de Clodius. La nécessité ou l'utilité autorisent donc de telles dépenses; j'y recommande seulement une sage réserve.

Lucius Philippus, fils de Quintus, per-

magno vir ingenio, inprimisque clarus, gloriari solebat, se sine ullo munerere adeptum esse omnia, quæ haberentur amplissima. Dicebat idem C. Curio. Nobis quoque licet in hoc quodammodò gloriari. Nam pro amplitudine honorum, quos cunctis suffragiis adepti sumus nostro quidem anno, quod contigit eorum nemini, quos modò nominavi, sanè exiguus sumptus ædilitatis fuit.

Atque etiam illæ impensæ meliores sunt, muri, navalia, portus, aquarum ductus, omniaque, quæ ad usum reipublicæ pertinent. Quamquam quod præsens tamquam in manum datur, jucundius est : tamen hæc in posterum gratiora sunt. Theatra, porticus, nova templa verecundiùs reprehendo propter Pompeium : sed doctissimi non probant, ut et hic ipse Panætius, quem multùm in his libris secutus sum, non interpretatus; et Phalereus Demetrius, qui Periclem, principem Græciæ, vituperat, quòd tantam pecuniam in præclara illa propylæa conjecerit. Sed de hoc genere toto, in iis libris, quos de Republicâ scripsi, diligenter est disputatum.

sonnage d'un mérite distingué, se glorifiait d'être parvenu aux plus grandes charges, sans avoir jamais fait de libéralités de ce genre ; Curion en disait autant, et je pourrais aussi m'en applaudir, car la dépense que je fis à mon édilité fut trop médiocre, pour lui attribuer l'avantage que j'ai eu, et dont ne jouirent pas ceux que je viens de nommer, d'être élevé successivement aux plus hautes magistratures, aussitôt que mon âge me permettait d'y prétendre.

Les plus louables dépenses sont celles relatives à des établissemens publics, comme les ports, les aqueducs, les remparts, les fortifications ; elles ont des droits sur la reconnaissance des siècles; les autres qui sont pour ainsi-dire des présens de la main à la main, ne flattent qu'un instant. Je ne veux pas trop blâmer les théâtres, les portiques, les nouveaux temples, par considération pour Pompée: mais il est certain que les plus éclairés des philosophes ne les approuvent point. Tel est Panœtius, dont j'emprunte beaucoup dans cet ouvrage, sans m'astreindre à le suivre littéralement; tel est Démétrius de Phalère, qui fait un reproche à Péricles, le plus grand homme de la Grèce, d'avoir employé des sommes immenses pour le parvis du temple de Pallas. Mais cette matière est traitée à fond dans mes livres de la république.

Tota igitur ratio talium largitionum, genere vitiosa est; temporibus necessaria: et tùm ipsa et ad facultates accommodanda, et mediocritate moderanda est.

XVIII. In illo autem altero genere largiendi, quod à liberalitate proficiscitur, non uno modo in disparibus causis affecti esse debemus.

Alia causa est ejus, qui calamitate premitur, et ejus, qui res meliores quærit, nullis suis rebus adversis. Propensior benignitas esse debebit in calamitosos, nisi fortè erunt digni calamitate. In iis tamen, qui se adjuvari volent, non ut ne affligantur, sed ut altiorem gradum ascendant, restricti omninò esse nullo modo debemus: sed in deligendis idoneis judicium et diligentiam adhibere. Nam præclarè Ennius:

Benefacta malè locata, malefacta arbitror.

Quod autem tributum est bono viro et grato, in eo tùm ex ipso fructus est, tùm etiam ex cæteris. Temeritate enim remotâ, gratissima est liberalitas: eòque etiam studiosiùs plerique laudant, quòd summi cujusque bonitas commune perfugium est om-

Je conclus que toutes les sortes de profusions dont j'ai parlé sont vicieuses par nature, nécessaires par circonstance, et qu'on doit alors les mesurer à ses facultés, et s'y porter avec retenue.

18. Quant aux largesses dont la générosité est le seul principe, nous ne devons pas leur donner la même étendue en toutes occasions.

Il ne faut pas voir du même œil l'homme accablé par l'adversité, et celui qui n'ayant éprouvé aucun malheur sollicite pour améliorer sa situation. La préférence est due au premier, du moins s'il n'a pas mérité ses revers; ce n'est pas qu'il faille refuser son aide à ceux qui la reclament non pour se relever, mais pour monter plus haut; seulement il faut mettre ses soins et son jugement à n'appliquer les bienfaits de cette nature qu'à des personnes dignes de les obtenir. Ennius dit très-bien :

Un bienfait mal placé mérite un nom contraire.

Mais lorsqu'on oblige un homme de bien, on en recueille doublement les fruits par sa reconnaissance et celle du public. Quand on s'y livre sans indiscrétion, la générosité est, des vertus, celle dont on sait le plus de gré à un homme puissant, parce que chacun y voit une ressource pour soi-même. C'est une raison

nium. Danda igitur opera est, ut hos beneficiis quàm plurimis afficiamus, quorum memoria liberis posterisque prodatur, ut iis ingratis esse non liceat. Omnes enim immemorem beneficii oderunt : eamque injuriam in deterrendâ liberalitate sibi etiam fieri, eumque, qui faciat, communem hostem tenuiorum putant.

Atque hæc benignitas etiam reipublicæ utilis est, redimi è servitute captos, locupletari tenuiores : quod quidem vulgò solitum fieri ab Ordine nostro in oratione Crassi scriptum copiosè videmus. Hanc ergo consuetudinem benignitatis largitioni munerum longè antepono. Hæc est gravium hominum, atque magnorum : illa quasi assentatorum populi multitudinis levitatem voluptate quasi titillantium.

Conveniet autem cùm in dando munificum esse, tùm in exigendo non acerbum, in omnique re contrahendâ, vendendo, emendo, conducendo, locando, in vicinitatibus et confiniis, æquum et facilem ; multa multis de jure suo cedentem : à litibus verò, quantùm liceat, et nescio an paulò

de donner à nos bienfaits un appareil et une publicité qui en rende le souvenir et la reconnaissance héréditaires dans les familles, et prévienne l'ingratitude; car l'ingratitude est odieuse à tout le monde. Chacun pense qu'elle lui fait tort, en inspirant à l'homme généreux le dégoût de l'être. Un ingrat est l'ennemi de tous ceux qui ont besoin de secours.

On doit compter parmi les libéralités utiles le rachat des prisonniers, et les sommes distribuées aux citoyens pauvres. Cette sorte de bienfaisance a distingué de tout tems l'ordre des sénateurs, comme le prouve en détail Crassus, dans une de ses harangues. Combien je la préfère aux profusions des fêtes! elle est vraiment digne d'un homme; les autres semblent n'appartenir qu'à des adulateurs, qui provoquent en quelque sorte la légèreté de la multitude, par les chatouillemens du plaisir.

Ne nous bornons pas à nous montrer généreux dans nos dons, ayons encore soin d'exiger sans dureté ce qui nous est dû; dans les ventes, les achats, les locations, dans les conventions quelconques, soyons non-seulement justes, mais faciles, et sans aigreur envers nos voisins, sur les limites respectives de nos possessions; pour éviter les procès, faisons ce qui

plus etiam, quàm liceat abhorrentem. Est enim non modò liberale, paulùm nonnunquam de suo jure decedere, sed interdùm etiam fructuosum. Habenda autem est ratio rei familiaris, quam quidem dilabi sinere flagitiosum est : sed ita, ut illiberalitatis avaritiæque absit suspicio. Posse enim liberalitate uti, non spoliantem se patrimonio, nimirùm is est pecuniæ fructus maximus.

Rectè etiam à Theophrasto est laudata hospitalitas; est enim (ut mihi videtur) valdè decorum patere domos hominum illustrium, illustribus hospitibus : idque etiam reipublicæ est ornamento, homines externos hoc liberalitatis genere in urbe nostrâ non egere. Est autem etiam vehementer utile iis, qui honestè posse multùm volunt, per hospites apud externos populos valere opibus et gratiâ. Theophrastus quidem scribit, Cimonem Athenis etiam in suos curiales Laciades hospitalem fuisse. Ita enim instituisse, et villicis imperavisse, ut omnia præberentur, quicumque Laciades in villam suam divertisset.

XIX. Quæ autem operâ, non lar-

est en notre pouvoir, et même un peu par-de-là. Il est toujours noble, et quelquefois utile de savoir se relâcher de ses droits. Je ne prétends pas qu'on abandonne le soin de sa fortune; il y aurait de la honte à la laisser écouler de ses mains; mais il faut se garder, dans le soin qu'on en prend, de paraître avare ou peu généreux. Faire du bien, sans dissiper son patrimoine, c'est tirer le plus grand parti possible de sa fortune.

Théophraste a loué aussi l'hospitalité avec raison. Rien, ce me semble, n'a plus de dignité, que de voir la maison des personnes illustres ouverte à d'illustres hôtes, et il est honorable pour la république qu'on use de cette sorte de libéralité envers les étrangers. Elle est aussi d'une grande utilité aux particuliers qui cherchent à obtenir du crédit par de bonnes voies, en ce qu'elle leur acquiert la bienveillance des peuples, dont ils ont accueilli les compatriotes. Théophraste rapporte de Cimon, que ce général Athénien exerçait l'hospitalité à l'égard des habitans du bourg Lacia où il était né; il avait donné ordre à ses fermiers de bien recevoir et de fournir aux besoins de ceux d'entre eux qui se présentaient.

19. Les services personnels et non-

gitione, beneficia dantur, hæc tùm in universam rempublicam, tùm in singulos cives conferuntur.

Nam in jure cavere, consilio juvare, atque hoc scientiæ genere prodesse quàm plurimis, vehementer et ad opes augendas pertinet, et ad gratiam. Itaque cùm multa præclara majorum, tùm quod optimè constituti juris civilis summo semper in honore fuit cognitio, atque interpretatio : quam quidem ante hanc confusionem temporum in possessione suâ principes retinuerunt : nunc ut honores, ut omnes dignitatis gradus, sic hujus scientiæ splendor deletus est : idque eò indigniùs, quòd eo tempore hoc contigit, cùm is esset, qui omnes superiores, quibus honore par esset, scientiâ facilè vicisset. Hæc igitur opera, grata multis, et ad beneficiis obstringendos homines accommodata.

Atque huic arti finitima est dicendi gravior facultas, et gratior, et ornatior. Quid enim eloquentiâ præstabilius, vel admiratione audientium, vel spe indigentium, vel eorum qui defensi sunt, gratiâ ? Huic quoque ergo à ma-

pécuniaires se rendent, soit à la république, soit aux particuliers.

La connaissance des lois, en mettant à portée de rendre service à beaucoup de monde, est très-propre à élever la fortune de ceux qui y sont versés, et à leur obtenir la faveur publique. Parmi beaucoup de choses qui honorent la manière de penser de nos ancêtres, je distingue l'estime particulière qu'ils accordaient à la science du droit, et à ses interprètes. Aussi, avant les bouleversemens du tems où nous sommes, cette science était le partage des premiers hommes de la république. Aujourd'hui, son éclat a disparu, comme celui des plus hautes magistratures, et l'état où on l'a réduite, doit indigner d'autant plus, qu'à cette époque vivait ce personnage illustre, ce Servius Sulpicius, égal par son rang et supérieur par ses lumières à tous les jurisconsultes qui l'avaient précédé. La science du droit fournit donc les moyens de s'attacher beaucoup de personnes en les obligeant.

L'art de parler avoisine la connaissance des lois; mais il obtient plus d'empire, plus de faveur et plus d'éclat. En effet, qu'y a-t-il au dessus de l'éloquence, soit qu'on considère, ou l'admiration qu'elle imprime à une grande assemblée, ou l'espoir que les malheureux en conçoivent,

joribus nostris est in togâ dignitatis principatus datus. Diserti igitur hominis, et facilè laborantis, quòdque in patriis est moribus, multorum causas et non gravatè, et gratuitò defendentis, beneficia et patrocinia latè patent.

Admonebat me res, ut hoc quoque loco intermissionem eloquentiæ, ne dicam interitum, deplorarem, ni vererer, ne de me ipso aliquid viderer queri. Sed tamen videmus, quibus extinctis oratoribus, quàm in paucis spes, quantò in paucioribus facultas, quàm in multis sit audacia.

Cùm autem omnes non possint, ne multi quidem aut jurisperiti esse, aut diserti; licet tamen operâ prodesse multis, beneficia petentem, commendantem judicibus et magistratibus, vígilantem pro re alterius, eos ipsos, qui aut consuluntur, aut defendunt, rogantem: quod qui faciunt, plurimum gratiæ consequuntur, latissimèque eorum manat industria.

Jam illud non sunt admonendi (est enim in promptu) ut animam adver-

ou la reconnaissance de ceux qu'elle a protégés? Nos ancêtres regardaient les fonctions de l'orateur comme les premières de la robe : un homme éloquent et laborieux, qui se charge gratuitement et avec plaisir, selon l'usage de nos pères, de la défense d'un grand nombre de causes, devient donc le bienfaiteur et le patron d'une foule de ses concitoyens?

Ce serait ici le lieu de déplorer l'éclipse de l'éloquence, pour ne pas dire son anéantissement, si je ne craignais de paraître me regretter moi-même. Cependant, que d'orateurs célèbres nous avons perdu? Combien peu donnent des espérances? Que le talent est rare et la présomption commune parmi ceux qui se mettent sur les rangs.

Tout le monde, il est vrai, ne peut pas être jurisconsulte ou orateur; mais il est d'autres moyens de se rendre utile : on peut demander des grâces pour ceux qu'on veut obliger, solliciter leurs juges, visiter leurs conseils et leurs défenseurs. Ces bons offices acquièrent beaucoup de crédit à ceux qui s'y livrent, et leur étendue n'a de bornes que notre zèle.

Il est une attention dont il serait inutile de parler, tant le bon sens l'indi-

tant, cùm juvare alios velint, ne quos offendant. Sæpè enim aut eos lædunt, quos non debent : aut eos, quos non expedit. Si imprudentes, negligentiæ est : si scientes, temeritatis. Utendum etiam est excusatione adversùs eos, quos invitus offendas, quâcumque possis ; quare id, quod feceris, necesse fuerit, nec aliter facere potueris : cæterisque operis et officiis erit, quod violatum est, compensandum.

XX. Sed cùm in hominibus juvandis aut mores spectari aut fortuna soleat : dictu quidem est proclive, itàque vulgò loquuntur, se in beneficiis collocandis mores hominum, non fortunam sequi. Honesta oratio est. Sed quis est tandem, qui inopis et optimi viri causæ non anteponat, in operâ dandâ, gratiam fortunati et potentis? à quo enim expeditior et celerior remuneratio fore videtur in eum ferè est voluntas nostra propensior. Sed animadvertendum est diligentiùs, quæ natura rerum sit. Nimirùm enim inops ille, si bonus est vir, etiam si referre gratiam non potest, habere certè potest. Commodè autem, quicumque dixit : pecuniam qui habeat, non red-

que, c'est de ne pas nuire aux uns pour servir les autres. Néanmoins il arrive souvent, par un zèle indiscret pour ses amis, qu'on offense ceux qui ne le méritent point, ou qu'on eût dû ménager: si cela arrive faute de réflexion, on est coupable de négligence; si on le fait à dessein, on l'est de témérité. Lorsqu'on est dans la nécessité de désobliger quelqu'un, il faut en témoigner son déplaisir, représenter qu'on n'a pu faire autrement, et chercher les occasions de dédommager par quelques services.

20. En général, pour placer ses bienfaits, on consulte ou la fortune, ou le caractère de ceux qu'on veut obliger. On affecte même ordinairement de n'avoir égard qu'à ce dernier point. Ce langage est beau; mais au fond, quel est celui qui ne donne la préférence à l'homme riche et puissant sur l'homme de bien dans l'indigence? Nos intentions penchent toujours vers ceux dont nous attendons une récompense et plus forte et plus prompte. Mais, dans ce sens même, et sans dépouiller cet intérêt, voyons en faveur de qui il nous parle, à bien interroger la nature des choses. L'homme de bien dans l'indigence ne pourra pas peut-être nous témoigner sa reconnaissance par des effets, mais il en aura du moins. Quelqu'un a dit ingénieusement: « Si vous avez prêté » une somme d'argent, ou celui qui l'a

didisse; et qui reddiderit, non habere: gratiam autem et qui retulerit, habere; et qui habeat, retulisse. At, qui se locupletes, honoratos, beatos putant, hi ne obligari quidem beneficio volunt. Quin etiam beneficium se dedisse arbitrantur, cùm ipsi quamvis aliquod magnum acceperint: atque etiam à se aut postulari, aut exspectari aliquid suspicantur: patrocinio verò tuo se usos, et clientes appellari, mortis instar putant.

At verò ille tenuis, cùm, quidquid factum sit, se spectatum, non fortunam putet, non modò illi, qui est meritus, sed etiam illis, à quibus exspectat (eget enim multis) gratum se videri studet. Neque verò verbis auget suum munus, si quo fortè fungitur, sed etiam extenuat. Videndumque illud est, quòd, si opulentum, fortunatumque defenderis, in illo uno, aut fortè in liberis ejus, manet gratia. Sin autem inopem, probum tamen et modestum: omnes non improbi humiles (quæ magna in populo multitudo est) præsidium sibi paratum vident. Quamobrem meliùs apud bonos, quàm apud fortunatos, beneficium collocari puto.

» reçue la possède encore et vous en » prive, ou, s'il l'a rendue, il ne doit » plus rien ; mais la reconnaissance paie » toujours sans jamais s'acquitter ». Or, peut-on espérer ce sentiment des grands, des puissans, des favoris de la fortune, eux qui s'imaginent vous faire trop d'honneur en acceptant vos services, et qui, persuadés que ces services sont intéressés de votre part, se croient dispensés d'y répondre ; eux, enfin, dont l'orgueil est tel, que l'idée d'un protecteur leur serait plus affreuse que la mort même.

Il n'en va pas ainsi de l'homme sans fortune ; certain qu'il est l'unique objet du bien qu'on lui fait, il s'étudie à montrer sa reconnaissance, non-seulement à son bienfaiteur, mais aux yeux de tous ceux qu'il veut intéresser à sa situation : s'il peut rendre à son tour quelques services, loin de les faire valoir, il les trouvera toujours bien faibles. Considérez encore que si vous venez à l'appui d'un homme riche et fortuné, lui seul tout au plus vous en sait gré, ou peut-être ses enfans : obligez-vous au contraire un homme malheureux, mais honnête, alors tous ceux qui lui ressemblent, et le nombre en est grand, vous regardent comme le protecteur commun. C'est pourquoi j'estime qu'un bienfait est mieux placé dans le sein de la vertu indigente que parmi les grands.

Danda tamen omninò opera est, ut omni generi satisfacere possimus. Sed si res in contentionem veniet, nimirùm Themistocles est auctor adhibendus; qui cùm consuleretur, utrum bono viro pauperi, an minùs probato diviti filiam collocaret? Ego verò, inquit, malo virum, qui pecuniâ egeat, quàm pecuniam quæ viro.

Sed corrupti mores depravatique sunt admiratione divitiarum: quarum magnitudo quid ad unumquemque nostrûm pertinet? illum fortassè adjuvat, qui habet: ne id quidem semper. Sed fac juvare: utentior sanè sit; honestior verò quomodò? Quòd si etiam bonus erit vir, ne impediant divitiæ, quò minùs juvetur, modò ne adjuvent: sit que omne judicium, non quàm locuples, sed qualis quisque sit.

Extremum autem præceptum in beneficiis, operâque dandâ est, ne quid contra æquitatem contendas, ne quid per injuriam. Fundamentum enim perpetuæ commendationis et famæ, est justitia, sine quâ nihil potest esse laudabile.

XXI. Sed quoniam de eo genere beneficiorum dictum est, quæ ad sin-

Au reste, faisons ensorte d'étendre nos bienfaits sur toutes les classes, mais, en cas de concurrence, adoptons l'avis de Thémistocle. On lui demandait auquel il donnerait la préférence pour sa fille, de deux hommes, dont l'un aurait du mérite, et point de fortune, et l'autre de la fortune et point de mérite : « J'aimerais » mieux, répondit-il, un homme sans » argent, que de l'argent sans homme ».

Mais notre stupide admiration pour les richesses a corrompu nos mœurs. En quoi nous importent donc les richesses d'un autre homme? Peut-être sa fortune est un avantage pour lui, et cela même pas toujours; mais quelle lui soit utile, je le veux: ajoute-t-elle à son mérite, à sa probité? Au reste, s'il est, d'ailleurs, homme de bien, je consens qu'il ait part à nos bienfaits, mais seulement à ce titre.

La dernière règle à observer dans les services que nous rendons, c'est qu'ils n'aient rien de contraire à l'équité; rien qui compromette les droits d'un tiers. Car, sans la justice, on ne fait rien de louable, et qui puisse mériter une réputation solide.

21. Après avoir traité des services qui se rapportent aux particuliers, passons à

gulos spectant : deinceps de iis, quæ ad universos, quæque ad rempublicam pertinent, disputandum est. Eorum autem ipsorum partim ejusmodi sunt, ut ad universos cives pertineant, partìm singulos ut attingant, quæ sunt etiam gratiora. Danda est opera omninò, si possit, utrisque; nec minùs, ut etiam singulis consulatur : sed ita, ut ea res aut prosit, aut certè ne obsit reipublicæ. C. Gracchi frumentaria magna largitio: exhauriebat igitur ærarium : modica M. Octavii, et reipublicæ tolerabilis, et plebi necessaria; ergo et civibus, et reipublicæ salutaris.

In primis autem videndum erit ei, qui rempublicam administrabit, ut suum quisque teneat, neque de bonis privatorum publicè diminutio fiat. Perniciosè enim Philippus in tribunatu, cùm legem Agrariam ferret, quam tamen antiquari facilè passus est, et in eo vehementer se moderatum præbuit : sed cùm in agendo multa popullariter, tùm illud malè, non esse in civitate duo millia hominum, qui rem haberent. Capitalis oratio, et ad æquationem bonorum pertinens : quâ peste quæ potest esse major? Hanc enim ob causam maximè, ut sua te-

ceux qui ont le corps des citoyens, c'est-à-dire, la république entière pour objet. Ces sortes de bienfaits ou se répandent sur la société, sans que chacun paraisse y avoir part directement, ou se composent de la réunion de secours distribués à chaque individu en particulier. Les bienfaits de cette dernière classe sont plus propres à obtenir la faveur publique : il faut faire usage des uns et des autres, et savoir tellement les accorder, qu'ils ne se nuisent point. C. Gracchus, en distribuant le bled sans mesure, appauvrit le trésor public : M. Octavius sut, au contraire, par des largesses modérées, satisfaire aux besoins du peuple, sans surcharger le fisc ; il concilia l'intérêt public et celui du citoyen.

Le premier devoir des chefs du gouvernement est de conserver à chacun sa propriété, et de la garantir des atteintes de l'autorité publique. Ce fut une entreprise dangéreuse que celle de Philippus pendant son tribunat, lorsqu'il proposa la loi agraire, il est vrai qu'il s'en désista avec une modération bien honorable. Mais, parmi les motifs dont il s'appuyait, je le blâme sur-tout d'avoir dit qu'il n'y avait pas dans Rome deux mille citoyens qui eussent du bien. Ce discours était condamnable, en ce que tendant à ramener l'égalité dans les fortunes, il attaquait directement le but des sociétés, qui n'ont été établies que pour maintenir chacun dans

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

nerent, respublicæ civitatesque constitutæ sunt. Nam etsi duce naturâ congregabantur homines, tamen spe custodiæ rerum suarum, urbium præsidia quærebant.

Danda etiam opera est ne, (quod apud majores nostros sæpè fiebat, propter ærarii tenuitatem, assiduitatemque bellorum) tributum sit conferendum: ídque ne eveniat, multò antè erit providendum. Sin quæ necessitas hujus muneris alicui reipublicæ obvenerit: (malo enim quàm nostræ ominari; neque tantúm de nostrâ, sed de omni Republicâ disputo) danda erit opera, ut omnes intelligant, si salvi esse velint, necessitati esse parendum.

Atque etiam omnes, qui rempublicam gubernabunt, consulere debebunt, ut earum rerum copia sit, quæ sunt necessariæ: quarum qualis comparatio fieri soleat et debeat, non est necesse disputare: est enim in promptu: tantùm locus attingendus fuit.

XXII. Caput autem est in omni procuratione negotii et muneris publici, ut avaritiæ pellatur etiam minima suspicio. Utinam, inquit, C.

la possession de ce qui lui appartient. Car c'est l'instinct de la Nature qui invita les hommes à se rassembler ; mais l'espérance de mettre en sûreté le fruit de leurs travaux, les engagea seule à bâtir des villes.

Les chefs de l'état doivent observer, en second lieu, de ne point charger le peuple d'impôts (moyen fréquemment employé dans les premiers tems de la république, par la modicité des revenus du fisc et la continuité des guerres); ce n'est qu'avec de la prévoyance qu'on évite la nécessité d'y avoir recours. S'il arrive qu'on ne puisse s'en dispenser (je parle en général, car j'aime mieux supposer que cette triste situation soit celle de tout autre pays que de ma patrie), alors, il faut faire comprendre à tous que leur salut dépend du sacrifice qu'on demande.

Enfin, les chefs de l'état doivent prendre soin d'y entretenir l'abondance des choses nécessaires à la vie. Je n'ai pas besoin d'expliquer en détail quelles sont ces choses, tout le monde les connaît assez, et il me suffit d'avoir indiqué cette sorte de devoir

22. Dans l'administration des affaires publiques, un point essentiel est d'éloigner de soi jusqu'au moindre soupçon d'avarice. Plût au Ciel, « disait C. Pon-

Pontius Samnis, ad illa tempora fortuna me reservâsset, et tùm essem natus, quando Romani accipere dona cœpissent! non essem passus diutiùs eos imperare. Næ illi multa sæcula exspectanda fuerunt. Modò enim hoc malum in hanc rempublicam invasit. Itaque facilè patior tunc potiùs Pontium fuisse, si quidem in illo tantùm fuit roboris.

Nondum centum et decem anni sunt, cùm de pecuniis repetundis à L. Pisone lata est lex, nulla anteà cùm fuisset. At verò posteà tot leges, et proximæ quæque duriores, tot rei, tot damnati, tantum Italicum bellum propter judiciorum metum excitatum, tanta, sublatis legibus et judiciis, expilatio direptioque sociorum, ut imbecillitate aliorum, non nostrâ virtute valeamus.

Laudat Africanum Panætius, quòd fuerit abstinens. Quidni laudet? sed in illo alia majora. Laus enim abstinentiæ, non hominis est solùm, sed etiam temporum illorum. Omni Macedonum gazâ, quæ fuit maxima,

tius, chef des Sammites, « si les Romains » doivent un jour être accessible aux pré- » sens, que ma naissance eût été reculée » à cette époque, je ne leur aurais pas » long-tems laissé l'empire «. Il eût attendu assez long-tems, car cette corruption ne s'est glissée parmi nous que depuis peu. Mais je me félicite qu'il ait vécu dans un autre siècle, puisqu'il eût ainsi profité de cette disposition.

Il n'y a pas cent dix ans que la première loi contre le péculat fut portée par Pison. Depuis elles se sont succédées en grand nombre, plus sévères chaque jour; et quand je considère la foule des coupables et des condamnés, cette guerre d'Italie qui n'eut d'autre motif que les craintes de ceux qui méritaient de l'être, les déprédations exercées envers les alliés, les lois étouffées, le glaive de la justice immobile, je ne puis m'empêcher de m'écrier que si nous sommes encore maîtres du monde, nous le devons plus à la faiblesse des autres qu'à notre vertu.

Panœtius loue Scipion l'Africain de son désintéressement : cet éloge est mérité, sans doute ; mais il appartient au siècle de ce grand homme autant qu'à sa personne, dans laquelle brillèrent, d'ailleurs, des qualités bien plus éminentes. Paul

potitus est Paulus : tantùm in ærarium pecuniæ invexit, ut unius imperatoris præda finem attulerit tributorum. At hic nihil in domum suam, præter memoriam nominis sempiternam detulit. Imitatus patrem Africanus, nihilo locupletior Carthagine eversâ. Quid? qui ejus collega in censurâ fuit L. Mummius, numquid copiosior, cùm copiosissimam urbem funditùs sustulisset? Italiam ornare, quàm domum suam, maluit. Quamquam Italiâ ornatâ, domus ipsa mihi videtur ornatior.

Nullum igitur vitium est tetrius (ut eò undè digressa est, referat se oratio) quàm avaritia, præsertìm in principibus rempublicam gubernantibus. Habere enim quæstui rempublicam non modo turpe est, sed sceleratum etiam et nefarium. Itaque quòd Apollo Pythius oraculum edidit, Spartam nullâ re aliâ nisi avaritiâ esse perituram, id videtur non solùm Lacedemoniis, sed et omnibus opulentis populis prædixisse. Nulla autem re conciliare facilius benevolentiam multitudinis possunt ii, qui Reip. præsunt, quàm abstinentiâ et continentiâ.

Emile se rendit maître des immenses trésors de la Macédoine, et ce butin d'un seul général suffit pour faire cesser les impôts; car il versa tout dans les coffres publics, et n'enrichit sa famille que de la gloire d'un nom immortel. Son fils, suivit cet exemple, et n'augmenta point sa fortune des dépouilles de Carthage. Je puis citer aussi L. Mummius, son collègue dans la censure. En devint-il plus opulent, pour avoir renversé l'opulente Corinthe? Il aima mieux embellir des chefs-d'œuvres des arts qu'il en rapporta, l'Italie que sa maison; quoique, à mon sens, répandus dans nos villes, ils décorassent plus sa maison que s'ils y eussent été transportés.

Pour revenir à notre sujet, il n'y a pas de vice plus bas que l'avarice, sur-tout dans les chefs de la république. Trafiquer de l'état qu'on administre, c'est une chose non-seulement honteuse, mais infâme et sacrilége. Cet oracle d'Apollon, que Sparte ne périrait que par l'avarice, doit s'appliquer à tous les peuples, et effrayer ceux où la passion des richesses devient dominante. Il n'est pas de moyen plus sûr pour se concilier les esprits dans les premières places de l'état, que la modération et le désintéressement.

Qui verò esse populares volunt, ob eamque causam aut agrariam rem tentant, ut possessores suis sedibus pellantur; aut pecunias creditas debitoribus condonandas putant, ii labefactant fundamenta reipublicæ, concordiam primùm quæ esse non potest, cùm aliis adimuntur, aliis condonantur pecuniæ, deindè æquitatem, quæ tollitur omnis, si habere suum cuique non licet. Id enim est proprium (ut suprâ dixi) civitatis atque urbis, ut sit libera et non sollicita suæ rei cujusque custodia.

Atque in hâc pernicie reipublicæ ne illam quidem consequuntur, quam putant, gratiam. Nam cui res erepta est, est inimicus: cui data, etiam dissimulat se accipere voluisse: et maximè in pecuniis creditis occultat suum gaudium, ne videatur non fuisse solvendo. At verò ille, qui accipit injuriam, et meminit, et præ se fert dolorem suum.

XXIII. Nec, si plures sunt ii, quibus improbè datum est, quàm illi, quibus injustè ademptum est, idcircò plus etiam valent. Non enim numero hæc judicantur, sed pondere. Quam autem habet æquitatem, ut agrum multis

Quant à ceux qui, pour plaire au peuple, proposent des lois agraires, dont le but est de chasser les propriétaires de leurs foyers, ou d'abolir les créances, ils sappent les deux principaux fondemens de la république ; la concorde, qui ne saurait subsister entre des citoyens, lorsqu'on prend aux uns pour donner aux autres, et la justice, qui est absolument anéantie, si chacun ne peut conserver ses propriétés. Je l'ai déjà dit, il n'existe de cité que pour garantir à tous la jouissance libre et paisible de ce qu'ils possèdent.

Les auteurs de ces lois désastreuses n'obtiennent pas même la faveur populaire dont ils sont si jaloux. En effet, ils sont à peine avoués des citoyens qu'ils enrichissent ; et ceux qu'ils dépouillent en conçoivent un vif ressentiment. C'est ce qu'on a remarqué dans l'abolition des dettes, où les débiteurs se gardent de laisser éclater leur joie, dans la crainte de témoigner ainsi qu'ils étaient insolvables. Mais la victime de l'injustice s'en souvient, et ne dissimule pas sa haine.

23. Il ne faut pas se croire excusable, parce que la portion des citoyens qu'on gratifie est plus nombreuse que celle à qui on ôte. On doit peser les droits, et non pas compter les têtes. L'équité

annis, aut etiam sæculis antè possessum, qui nullum habuit, habeat : qui autem habuit amittat? Ac propter hoc injuriæ genus Lacedemonii Lysandrum Ephorum expulerunt : Agin Regem (quod nunquam anteà apud eos acciderat) necaverunt : ex eoque tempore tantæ discordiæ secutæ sunt, ut et tyranni existerent, et optimates exterminarentur, et præclarissimè constituta respublica dilaberetur. Nec verò solùm ipsa cecidit, sed etiam reliquam Græciam evertit cogitationibus malorum, quæ à Lacedemoniis profectæ, manârunt latiùs. Quid? nostros Gracchos, Tib. Gracchi, summi viri, filios, Africani nepotes, nonne agrariæ contentiones perdiderunt?

At verò Aratus Sicyonius jure laudatur, qui, cùm ejus civitas quinquaginta annos à tyrannis teneretur, profectus Argis Sicyonem, clandestino introitu urbe est potitus. Cumque tyrannum Nicoclem improvisò oppressisset, sexcentos exules, qui fuerant ejus civitatis locupletissimi, restituit, remque publicam adventu suo liberavit. Sed cùm magnam animadver-

peut-elle jamais permettre qu'on enlève à une famille le champ qu'elle possède depuis des années, et peut-être des siècles, pour en faire la proie d'un homme nouveau ? Ce fut pour avoir tenté cette injustice, que les Lacédémoniens chassèrent Lysandre, et mirent à mort le roi Agis. (Evènement jusqu'alors inoui parmi eux). Depuis cette époque, Sparte fut le théâtre des plus cruelles dissentions ; les tyrans s'y multiplièrent ; le sang des citoyens les plus distingués coula ; et cette république, malgré son admirable constitution, fut renversée jusques dans ses fondemens : mais elle ne périt pas seule ; le fléau qui la détruisit, étendit ses ravages sur toute la Grèce. Ne sont-ce pas les débats sur le partage des terres qui, parmi nous, ont occasionné la perte des Gracques, fils de l'illustre Tibérius, et petits-fils du grand Africain ?

On loue avec raison la conduite d'Aratus de Sycione. Sa patrie subissait depuis cinquante ans le joug des usurpateurs, quand, parti d'Argos secrètement, il trouva le moyen de s'y introduire, surprit le tyran Nicoclès, le mit à mort, rétablit la chose publique, et fit rentrer dans la ville six cents bannis qui avaient été les plus riches citoyens. Cependant il se trouva fort embarrassé au sujet de leurs biens. D'un côté, il lui paraissait très-injuste

teret in bonis et possessionibus difficultatem, quòd et eos, quos ipse restituerat, quorum bona alii possederant, egere iniquissimum arbitrabatur, et quinquaginta annorum possessiones movere non nimis æquum putabat, propterea quòd tam longo spatio multa hereditatibus, multa emptionibus, multa dotibus tenebantur sine injuriâ: judicavit, neque illis adimi, neque his non satisfieri, quorum illa fuerant, oportere.

Cùm igitur statuisset opus esse ad eam rem constituendam pecuniâ, Alexandriam se proficisci velle dixit, remque integram ad reditum suum jussit esse: isque celeriter ad Ptolemæum, suum hospitem, venit, qui tùm regnabat alter post Alexandriam conditam: cui cùm exposuisset, patriam se liberare velle, causamque docuisset, à rege opulento vir summus facilè impetravit, ut grandi pecuniâ adjuvaretur. Quam cùm Sicyonem attulisset, adhibuit sibi in consilium quindecim principes, cum quibus causas cognovit et eorum, qui aliena tenebant, et eorum, qui sua amiserant: perfecitque æstimandis possessionibus, ut persuaderet aliis, ut

que leur fortune étant passée en des mains étrangères, ils restassent dans le besoin ; et de l'autre, il n'estimait pas trop équitable de troubler la jouissance de ceux qui possédaient depuis cinquante années, d'autant plus qu'après un si long espace de tems ils étaient détempteurs de bonne foi, et avaient reçu ces biens, soit par héritage, soit par acquisition légale, soit comme dot de leurs épouses. Il jugea qu'il ne fallait ni reprendre aux uns, ni refuser de satisfaire aux réclamations des autres.

L'argent étant nécessaire pour concilier ces intérêts comme il se proposait de le faire, il annonça qu'il partait pour Alexandrie, ordonnant que les choses restassent dans le même état jusqu'à son retour. Il se rendit, en effet, chez Ptolomée, son hôte, et second roi d'Alexandrie depuis la fondation de cette ville ; il lui exposa le dessein qu'il avait de rendre la liberté à sa patrie, et son besoin d'argent pour y réussir. Le grand homme obtint facilement de l'opulent monarque les sommes nécessaires ; alors de retour à Sycione, il fit choix de quinze des principaux citoyens, pour prendre, avec leur secours, des informations sur les prétentions respectives des possesseurs actuels et des anciens ; et les biens ayant étés évalués, il engagea les

pecuniam accipere mallent, possessionibus cederent : aliis, ut commodius putarent, numerari sibi quod tanti esset, quàm suum recuperare. Ita perfectum est, ut omnes concordiâ constitutâ, sine querelâ discederent.

O virum magnum, dignumque, qui in nostrâ Republicâ natus esset! Sic par est agere cum civibus, non, ut bis jam vidimus, hastam in foro ponere, et bona civium voci subjicere præconis. At ille Græcus, (id quod fuit sapientis et præstantis viri) omnibus consulendum putavit: Eaque est summa ratio, et sapientia boni civis, commoda civium non divellere, atque omnes æquitate eâdem continere.

XXIV. Habitant gratis in alieno. Quid ita? Ut, cùm ego emerim, ædificârim, tuear, impendam; tu, me invito, fruare meo? Quid est aliud, aliis sua eripere, aliis dare aliena? Tabulæ verò novæ quid habent argumenti, nisi ut emas meâ pecuniâ fundum : eum tu habeas, ego non habeam pecuniam? Quamobrem, ne sit æs alienum, quod reipublicæ noceat, providendum est. Quod multis rationibus caveri potest : non, si fuerit, ut lo-

uns à rendre leurs possessions, en recevant de l'argent, les autres, à renoncer à leurs droits anciens pour une somme équivalente. Chacun fit le choix qui lui convint, et il ne resta aucune traces de division.

O grand homme, et qui eût été digne de recevoir le jour dans notre république! C'est ainsi qu'on doit en agir avec des concitoyens; et non pas faire crier leurs biens comme nous l'avons vu deux fois. Ce Grec était persuadé, (ô pensée d'un véritablement sage et excellent homme), qu'il faut ménager les intérêts de tous. La politique et la science suprême d'un bon citoyen est de ne rien détacher de la propriété de qui que ce soit, et d'avoir une même balance pour tous.

24. Eh! quoi, peut-on s'emparer du bien d'un autre sans lui en payer le prix? Qu'est-ce à dire? J'aurai acheté, bâti, embelli, réparé; et vous jouirez malgré moi. N'est-il pas manifeste que c'est prendre aux uns ce qui leur appartient, et donner aux autres ce qui ne leur appartient pas? Quant aux lois sollicitées à l'avantage des débiteurs, qu'en résulte-t-il, sinon de permettre qu'on m'achette mon bien de mon propre argent. Sans doute, il faut prendre des précautions pour que les dettes ne se multiplient pas

cupletes suum perdant, debitores lucrentur alienum : Nec enim ulla res vehementiùs rempublicam continet, quàm fides : quæ esse nulla potest, nisi erit necessaria solutio rerum creditarum. Numquam vehementiùs actum est, quàm me consule, ne solveretur. Armis et castris tentata res est ab omni genere hominum, et ordine : quibus sic restiti, ut hoc tantum malum de Republicâ tolleretur. Nunquam nec majus æs alienum fuit: nec meliùs, nec faciliùs dissolutum est. Fraudandi enim spe sublatâ, solvendi necessitas consecuta est. At verò hic nunc victor, tùm quidem victus, quæ cogitârat, ea perfecit, cùm ejus jam nihil interesset. Tanta in eo peccandi libido fuit, ut hoc ipsum eum delectaret, peccare, etiam si causa non esset.

Ab hoc igitur genere largitionis, ut aliis detur, aliis auferatur, aberunt ii, qui rempublicam tuebuntur : inprimisque operam dabunt, ut juris et judiciorum æquitate suum quisque teneat: et neque teniores propter humilitatem circumveniantur, neque locupletibus

à un point dangéreux ; et il est plusieurs moyens d'y parvenir ; mais on ne doit pas s'imaginer qu'il puisse être permis, d'enlever aux riches pour libérer les débiteurs. La foi des engagemens est le lien le plus solide d'un état, et ce lien n'existe qu'autant qu'on n'est jamais dispensé de payer ce qu'on doit. En aucun tems on ne fit plus d'efforts pour se soustraire à cette obligation que sous mon consulat. On en vint aux armes ; Des hommes de tous rangs s'intéressaient à la réussite du projet : ma résistance sauva la république d'un si grand malheur. Les dettes ne s'étaient point encore élevées si haut, cependant, dès qu'on eut perdu l'espérance d'éviter les payemens, elles furent acquittées avec une promtitude et une facilité surprenantes. Le tyran alors vaincu et depuis vainqueur prenait secrètement part à ce complot, et il l'a réalisé quand il est devenu le maître, quoiqu'à cette époque il fût sans intérêt ; tant était grande dans cet homme la passion de mal faire, qu'il s'y portait même sans motif.

Que les chefs de l'état s'interdisent donc cette fausse libéralité, qui enlève aux uns pour donner aux autres ; qu'ils mettent les biens de tous les citoyens sans exception sous la sauve-garde de la justice et de la loi, qu'ils garantissent la faiblesse des pauvres de l'oppression, et les riches de la jalousie qui voudrait por-

ad sua vel tenenda, vel recuperenda obsit invidia:

Prætereà quibuscumque rebus vel belli vel domi poterunt, rempublicam augeant imperio, agris, vectigalibus: hæc magnorum hominum sunt: hæc apud majores nostros factitata: hæc genera officiorum qui persequuntur, cum summâ utilitate reipublicæ magnam ipsi adipiscentur et gratiam, et gloriam.

XXV. In his autem utilitatum præceptis Antipater Tyrius, Stoïcus, qui Athenis nuper est mortuus, duo præterita censet esse à Panætio: valetudinis curationem, et pecuniæ. Quas res à summo philosopho præteritas arbitror quòd essent faciles: sunt certè utiles.

Sed valétudo sustentatur notitiâ sui corporis et observatione, quæ res aut prodesse soleant, aut obesse; et continentiâ in victu omni atque cultu, corporis tuendi causâ; et prætermittendis voluptatibus; postremò arte eorum, quorum ad scientiam hæc pertinent.

Res autem familiaris quæri debet iis

er atteinte à leurs possessions ou à leurs réances légitimes.

Qu'ils s'occupent, en outre, de rendre a république plus florissante, d'augmenter ses terres et ses revenus, tant aulehors, par la guerre, qu'au-dedans, par 'industrie. Telle est la tâche d'un grand nomme; telle est celle qu'ont rempli nos ncêtres; et c'est par l'accomplissement de ce genre de devoirs qu'on se rend cher ses concitoyens, et qu'on acquiert une gloire immortelle.

25. A propos de cette partie de la morale qui a l'utilité pour objet, Antipater de Tyr, philosophe Stoïcien, mort depuis peu à Athènes, observe que Panœtius n'y dit rien des soins qu'on doit à sa santé et à sa fortune; sans doute, parce que ces choses s'apprennent assez d'elles-mêmes: il est évident, d'ailleurs, qu'il faut les ranger dans la classe de l'utile.

Connaître son tempérament, observer ce qui lui est favorable ou nuisible, se nourrir et se vêtir pour le besoin, ne point se livrer aux voluptés, voilà les principes généraux qu'on doit suivre pour la santé; sur le reste il faut interroger les gens de l'art.

Quant à la fortune, il faut la chercher

rebus, à quibus abest turpitudo : conservari autem diligentiâ, et parcimoniâ : iisdem etiam rebus augeri. Has res commodissimè Xenophon Socraticus persecutus est in eo libro, qui OEconomicus inscribitur, quem nos istâ ferè ætate cùm essemus, quâ es tu nunc, è Græco in Latinum convertimus.

XXVI. Sed utilitatum comparatio, quoniam hic locus erat quartus à Panætio prætermissus, sæpè est necessaria. Nam et corporis commoda cum externis, et externa cum corporis, et ipsa inter se corporis, et externa cum externis comparari solent.

Cum externis, corporis, hoc modo comparantur : Valere ut malis, quàm dives esse. Cum corporis, externa, hoc modo : Dives esse potiùs, quàm maximis corporis viribus. Ipsa inter se corporis sic : ut bona valetudo voluptati anteponatur, vires celeritati. Externorum autem, ut Gloria divitiis, vectigalia urbana rusticis.

Ex quo genere comparationis illud est Catonis senis : à quo cùm quæ-

ar des voies honnêtes, la conserver, t l'augmenter par sa vigilance et son économie Xenophon, disciple de Socrate, écrit tout ce qu'on peut dire sur cette natière, dans un livre dont j'ai donné traduction en latin à l'âge à-peu-près ue vous avez aujourd'hui. Il a pour titre *Économique.*

26. Mais un autre point essentiel oulié par Panœtius, et qui fait le quarième chef de la division qui j'ai établie, 'est la comparaison de plusieurs choses tiles entr'elles. Ainsi, on peut comparer es avantages du corps avec ceux qui lui ont étrangers, et les uns et les autres ntre eux.

Par exemple, mettez en parallèle les vantages corporels et ceux qui sont hors e nous, vous préférerez la santé aux ichesses. Changez un des objets en bance, vous aimerez mieux être riche ue d'une force prodigieuse. Comparez es biens corporels entre eux, vous donnerez le pas à la santé sur le plaisir, à a force sur la légèreté. Enfin, pesez nsemble des avantages extérieurs, vous léciderez que la gloire l'emporte sur la ortune, des revenus à la ville, sur des evenus à la campagne.

On peut rapporter à ces sortes de comparaisons le dialogue suivant de Caton

reretur, quid maximè in re familiari expediret, respondit, Benè pascere. Quid secundum. Satis benè pascere. Quid tertium? Malè pascere. Quid quartum? Arare. Et, cùm ille, qui quæsierat, dixisset. Quid fænerari? Tùm Cato, Quid hominem, inquit, occîdere?

Ex quo, et multis alliis, intelligi debet, utilitatum comparationes fieri solere, rectèque hoc adjunctum esse quartum exquirendorum officiorum genus.

Sed toto hoc de genere, de quærendâ, de collocandâ pecuniâ, etiam de utendâ, commodiùs à quibusdam optimis viris, ad medium Janum sedentibus, quàm ab ullis philosophis ullâ in scholâ disputatur. Sunt tamen ea cognoscenda: pertinent enim ad utilitatem, de quâ hoc libro disputatum est. Reliqua deinceps persequemur.

Finis secundi Libri.

l'ancien. On lui demandait quel est le meilleur bien ? — De bons paturages, répondit-il. — Ensuite ? — Des paturages moins bons. — Mais après ? — De mauvais paturages. — En quatrième lieu ? — Des terres labourables. — Il me semble pourtant, dit le questionneur, qu'il y aurait plus d'avantage à prêter à usure; qu'en pensez-vous ? — Mais vous-même, d'assassiner un homme pour le voler, qu'en pensez vous ? repartit Caton.

D'où l'on peut juger qu'il y a souvent lieu à comparer des choses utiles entre elles, et que ce n'est pas sans raison que nous avons établi cette considération en quatrième, dans la recherche des devoirs.

Au reste, quant à cet article d'acquérir et de faire valoir son argent, vous en apprendrez beaucoup plus de ces honnêtes citoyens qui tiennent leurs bureaux vers le milieu de la rue Janus, que d'aucuns philosophes. Ce sont cependant des choses qu'il faut connaître, puisqu'elles font partie de l'utile, objet de ce livre. Passons au dernier point de notre traité.

Fin du second Livre.

DE OFFICIIS.

LIBER TERTIUS.

I. PUBLIUM Scipionem, Marce fili, eum qui primus Africanus appellatus est dicere solitum scripsit Cato, qui fuit ferè ejus æqualis, nunquam se minùs otiosum esse, quàm cùm otiosus : nec minùs solum, quàm cùm solus esset. Magnifica verò vox, et magno viro, ac sapiente digna : quæ declarat, illum et in otio de negotiis cogitare, et in solitudine secum loqui solitum; ut neque cessaret unquam, et interdùm colloquio alterius non egeret. Itaque duæ res, quæ languorem afferunt cæteris, illum acuebant, otium et solitudo. Vellem nobis hoc idem verè dicere liceret : sed si minùs imitatione tantam ingenii præstantiam consequi possumus, voluntate certè proximè accedimus : nam et à Republicâ, forensibusque negotiis, armis impiis, vique prohibiti, otium persequimur : et ob eam causam, urbe relictâ, rura peragrantes, sæpè soli

DES DEVOIRS.

LIVRE TROISIÈME.

1. CATON le censeur nous apprend que le premier des Scipions, surnommés Africains, qui vécut de son tems, avait coutume de dire, « qu'il n'était jamais plus » occupé, qu'étant sans affaires, et jamais » moins seul que dans la solitude »; belles paroles, et vraiment dignes d'un grand homme et d'un sage. Elles attestent qu'au sein du repos il méditait incessamment, et qu'il savait, privé de l'entretien des autres, converser avec soi-même; de sorte que deux choses, dont l'effet est d'engourdir les autres esprits, l'inaction et la solitude, aiguisaient le sien. Plût au ciel, mon cher fils, qu'il fût vrai d'en dire autant de moi! mais si je ne puis atteindre à la hauteur de ce grand homme, en l'imitant, le désir au moins m'en rapproche; et quand des armes sacriléges et la violence m'interdisent les affaires de la république et du barreau, je poursuis un loisir utile; c'est pourquoi j'ai quitté Rome, et cherché la retraite dans mes maisons de campagne. Mon loisir cependant ne doit pas être comparé au loisir

sumus. Sed nec otium hoc cum Africani otio : nec hæc solitudo cum illâ comparanda est. Ille enim requiescens à reipublicæ pulcherrimis muneribus otium sibi sumebat aliquando, et à cœtu hominum, frequentiâque interdum tamquam in portum se in solitudinem recipiebat. Nostrum autem otium negotii inopiâ, non requiescendi studio, constitutum est. Extincto enim Senatu, deletisque judiciis, quid est, quod dignum nobis aut in curiâ, aut in foro agere possimus?

Ita qui in maximâ celebritate, atque in oculis civium quondam vixinus, nunc fugientes conspectum sceleratorum, quibus omnia redundant, abdimus nos quantùm licet, et sæpè soli sumus. Sed quia sic ab hominibus doctis accepimus, non solùm ex malis eligere minima oportere; sed etiam excerpere ex his ipsis, si quid inesset boni : propterea et otio fruor non illo quidem, quo debeat is, qui quondam peperisset otium civitati; nec eam solitudinem languere patior, quam mihi affert necessitas, non voluntas.

Quamquam Africanus majorem lau-

de Scipion, ni ma solitude à la sienne. Il voulait se délasser par intervalles des plus importantes fonctions de la république, et se réfugiait dans la solitude, comme dans un port, à l'abri de la foule et du tumulte; mais la retraite est moins pour moi l'effet du besoin de repos, que du défaut d'occupations; car qu'ai-je à faire encore de digne de moi au sénat et au barreau, dans l'état d'anéantissement de l'un et de l'autre.

Ainsi, moi qui vécus long-tems avec le plus grand éclat, sous les yeux de mes concitoyens, fuyant aujourd'hui l'aspect des scélérats dont Rome est inondée, je me cache de tout mon pouvoir, et je suis souvent seul. Mais, j'appris aussi à l'école des philosophes, que ce n'est pas assez, entre plusieurs maux, de choisir le moindre, qu'il faut en exprimer tout le bon qui peut y être. Je mets donc à profit ma retraite. Quelle retraite cependant! Mon repos n'est pas sans doute celui d'un homme à qui la république a dû jadis le sien. Mais puisque la nécessité m'en fait une loi, je saurai le garantir au moins des langueurs de l'oisiveté.

J'observe que Scipion, pendant sa re-

dem vel meo judicio assequebatur: nulla enim ejus ingenii monumenta mandata litteris, nullum opus otii, nullum solitudinis munus exstat. Ex quo intelligi debet, illum mentis agitatione, investigationeque earum rerum, quas cogitando consequebatur, nec otiosum, nec solum unquam fuisse. Nos autem, qui non tantum roboris habemus, ut cogitatione tacitâ à solitudine abstrahamur, ad hanc scribendi operam omne studium curamque convertimus. Itaque plura brevi tempore, eversâ, quàm multis annis stante Republicâ, scripsimus.

II. Sed cùm tota philosophia, mi Cicero, frugifera et fructuosa, nec ulla pars ejus inculta ac deserta sit: tamen nullus feracior in eâ locus est, nec uberior, quàm de officiis, à quibus constanter honestèque vivendi præcepta ducuntur. Quare quamquam à Cratippo nostro, principe hujus memoriæ philosophorum, hoc te assiduè audire atque accipere confido: tamen conducere arbitror, talibus aures tuas vocibus undique circumsonare; nec eas, si fieri possit, quidquam aliud audire. Quod cùm omnibus est faciendum, qui vitam honestam ingredi

traite, n'a produit aucun ouvrage, monument de son génie et de ses loisirs ; et je le remarque, non pour diminuer l'honneur qu'elle fait à ce grand homme, mais plutôt pour admirer la féconde activité d'une ame qui savait si bien se suffire. Quant à moi, incapable de remplir le vuide de ma solitude par le seul exercice de la pensée, je me rejette entièrement sur les compositions littéraires. Aussi, depuis la chûte de la république, en très-peu de tems, j'ai plus écrit que pendant beaucoup d'années, lorsqu'elle existait.

2. La philosophie, mon cher Cicéron, est toute fertile et chargée de fruits ; elle n'a point de partie inculte et abandonnée : mais la plus féconde est celle des devoirs, d'où se tirent les préceptes d'un vie régulière et conforme à l'honnêteté. Je ne doute pas que Cratippe, le plus illustre philosophe de ce siècle, ne vous les rappelle sans cesse, et j'ose me joindre à lui, persuadé qu'on n'en peut trop frapper vos oreilles, et qu'il serait à désirer, s'il était possible, qu'elles n'entendîssent jamais autre chose. Cette étude convient à tous ceux qui se proposent une carrière honorable ; mais je ne sais si vous n'y êtes pas plus obligé

cogitant, tùm haud scio, an nemini potiùs, quàm tibi. Sustines enim non parvam exspectationem imitandæ industriæ nostræ, magnam honorum, nonnullam fortassè nominis. Suscepisti onus præterèa grave et Athenarum, et Cratippi: ad quos cùm tanquam ad mercaturam bonarum artium sis profectus, inanem redire turpissimum est, dedecorantem et urbis auctoritatem, et magistri. Quare, quantùm conniti animo potes, quantùm labore contendere, (si discendi labor est potiùs, quàm voluptas) tantùm fac ut efficias; neve committas, ut cùm omnia suppeditata fiunt à nobis, tu te tibi defuisse videâre. Sed hæc hactenùs. Multa enim sæpè ad te cohortandi gratiâ scripsimus. Nunc ad reliquam partem propositæ divisionis revertamur.

Panætius igitur, qui sine controversiâ de officiis accuratissimè disputavit, quemque nos, correctione quâdam adhibitâ, potissimum secuti sumus, tribus generibus propositis, in quibus deliberare homines, et consultare de officio solerent: uno, cùm dubitarent, honestùmne id esset, de quo ageretur, an turpe: altero, utilene esset, an inutile: tertio, si id,

que tout autre. Les talens d'un père, les dignités dont il fut revêtu, et son nom peut-être, appellent sur vous de grandes espérances. Songez encore à quoi vous engagent Athènes et Cratippe; vous êtes allé vers eux, pour vous approvisioner de connaissances, si je puis m'exprimer ainsi; qu'elle honte de reparaître à vuide! quel affront à la dignité de la ville et au philosophe! Faites donc vos efforts et n'épargnez aucun travail, (si s'instruire n'est pas un plaisir plutôt qu'un travail), afin de ne point paraître vous manquer à vous-même, parmi tant d'avantages dont je vous fais jouir. Mais cela suffit pour le présent; je vous ai parlé souvent sur ce sujet afin d'exciter votre émulation : passons à la dernière partie de notre ouvrage suivant que nous l'avons divisé.

Panœtius, celui des philosophes qui, sans contredit, a donné le traité le plus complet des devoirs, et que je m'attache principalement à suivre en y introduisant toutefois quelques corrections, propose d'abord les trois points que les hommes ont coutume d'examiner, en s'interrogeant sur ce qu'ils doivent faire. Le premier, *ce dont il s'agit est-il honnête ou non?* Le second, *est-il utile ou préjudiciable?* Le troisième, *comment fixer son opinion, quand ce qui*

quod speciem haberet honesti, pugnaret cum eo, quod utile videretur, quomodo ea discerni oporteret : duobus generibus primis, tribus libris explicavit : de tertio autem genere deinceps se scripsit dicturum, nec id exsolvit, quod promiserat. Quod eò magis miror, quia scriptum à discipulo ejus Posidonio est, triginta annis vixisse Panætium, posteaquàm eos libros edidisset. Quem locum miror à Posidonio breviter esse tactum in quibusdam commentariis ; præsertìm cùm scribat, nullum esse locum in totâ philosophiâ tam necessarium.

Minimè verò assentior iis, qui negant, eum locum esse à Panætio prætermissum, sed consultò relictum, nec omninò scribendum fuisse, quia nunquam posset utilitas cum honestate pugnare ; de quo alterum potest habere dubitationem, adhibendùmne fuerit hoc genus, quod in divisione Panætii tertium est, an planè omittendum : alterum dubitari non potest, quin à Panætio susceptum sit, sed relictum. Nam qui è divisione tripartitâ, duas partes absolverit, huic necesse est restare tertiam. Prætereà in extremo libro tertio de hâc parte pollicetur se deinceps esse dicturum.

paraît honnête ne s'accorde pas avec ce qui paraît utile? Il traite en effet les deux premiers articles en trois livres, et annonce qu'il s'occupera du troisième; mais il n'a pas rempli sa promesse. J'en suis d'autant plus étonné, que Possidonius, son disciple, nous apprend qu'il vécut trente ans après la publication des premières parties de son ouvrage. Je ne suis pas moins surpris de voir Possidonius lui-même convenir que la matière omise par son maître est, dans toute la philosophie, la plus importante, et se contenter néanmoins d'en toucher un mot accidentellement.

Je ne suis pas de l'avis de ceux qui pensent que Panœtius a négligé cet article à dessein, et qu'il n'a point dû le traiter, parce que l'utile ne peut être opposé à l'honnête. En effet, de savoir s'il faut réellement agiter cette question, c'est sur quoi il est permis de balancer dans le principe; mais on ne peut nier que Panœtius ayant promis d'en parler, ne l'a pas fait; or, celui qui, de trois questions qu'il a mises en avant, n'en agite que deux, est nécessairement en reste d'une troisième. D'ailleurs, Panœtius, à la fin du dernier livre de son ouvrage, renouvelle l'engagement de s'occuper de cette partie.

Accedit eòdem testis locuples Posidonius, qui etiam scribit in quâdam epistolâ, P. Rutilium Rufum dicere solere, qui Panætium audiverat, ut nemo pictor esset inventus, qui Coæ Veneris eam partem, quam Apelles inchoatam reliquisset, absolveret, (oris enim pulchritudo reliqui corporis imitandi spem auferebat:) sic ea, quæ Panætius prætermisisset, et non perfecisset, propter eorum quæ perfecisset, præstantiam, neminem esse persecutum.

III. Quamobrem de judicio Panætii dubitari non potest: rectène autem hanc tertiam partem ad exquirendum officium adjunxerit, an secùs, de eo fortassè disputari potest. Nam sive honestum solum bonum est, ut Stoïcis placet: sive quod honestum est, id ita summum bonum est, quemadmodùm Peripateticis vestris videtur, ut omnia ex alterâ parte collocata, vix minimi momenti instar habeant: dubitandum non est, quin nunquam possit utilitas cum honestate contendere.

Itaque accepimus, Socratem execrari solitum eos, qui primùm hæc, naturâ cohærentia, opinione distraxis-

Nous avons encore à cet égard le témoignage authentique de Possidonius. Il a écrit dans une de ses lettres que Publius Rutilius Rufus, disciple comme lui de Panœtius, disait souvent que, de même qu'aucun peintre n'osa se charger d'achever la Vénus de Co, commencée par Appelles, par la difficulté de faire un corps qui répondît à la beauté de la tête, personne aussi n'avait entrepris de finir l'ouvrage de Panœtius, à cause de la perfection des parties qu'il en avait données.

3. L'intention de Panœtius n'est pas douteuse, mais on peut demander si elle est fondée en raison. Car, que l'honnête soit le seul et unique bien, comme le veulent les Stoïciens, ou, suivant l'opinion de vos Péripatéticiens, qu'il soit au moins tellement préférable aux autres que, mis en balance avec eux, ces derniers fussent à peine de quelque poids, évidemment l'utile ne peut pas entrer en concurrence avec l'honnête.

C'est pourquoi, comme on nous l'apprend, Socrate prononçait malédiction contre les premiers dont l'opinion avait

sent. Cui quidem ita sunt Stoïci assensi, ut, quidquid honestum esset, id utile esse censerent, nec utile quidquam, quod non honestum.

Quòd si is esset Panætius, qui virtutem propterea colendam diceret, quòd ea efficiens utilitatis esset, ut ii qui res expetendas vel voluptate, vel indolentiâ metiuntur, liceret ei dicere, utilitatem aliquando cum honestate pugnare. Sed, cùm sit is, qui id solum bonum judicet, quod honestum sit, quæ autem huic repugnent specie quâdam utilitatis, eorum neque accessione meliorem vitam fieri, nec decessione pejorem : non videtur hujusmodi debuisse deliberationem introducere, in quâ, quod utile videretur, cum eo, quod honestum est, comparetur.

Etenim, quod summum bonum à Stoïcis dicitur, convenienter naturæ vivere, id habet hanc, ut opinor, sententiam, cum virtute congruere semper : cætera autem, quæ secundùm naturam essent, ita legere, si ea virtuti non repugnarent. Quod cùm ita sit, putant quidam, hanc compa-

séparé deux choses intimément unies par la nature, et les Stoïciens ont si bien adopté son sentiment, qu'à leur avis, l'honnête est toujours utile, et rien n'est utile que ce qui est honnête.

Si Panœtius eût pensé qu'on doit rechercher la vertu pour les avantages qu'elle procure, comme le prétendent ceux qui placent les biens dans la volupté ou dans l'exemption du mal, il aurait pu dire que l'honnête et l'utile ne sont pas toujours d'accord; mais établissant qu'il n'est point de véritable bien hors de l'honnêteté, que ce qui lui répugne n'a qu'une fausse apparence d'utilité, dont la jouissance ou la privation ne rend notre vie ni plus douce ni plus douloureuse, il semble qu'il n'a pas du introduire la comparaison de l'utile avec l'honnête.

En effet, quand les Stoïciens disent que le souverain bien consiste à vivre d'une manière conforme à la nature, le sens de cette maxime est sans doute, d'ordonner toujours nos actions selon la vertu, de telle sorte que les avantages physiques ne nous paraissent tels qu'autant qu'elle les approuve. Sur ce fondement, plusieurs pensent qu'il n'y avait

rationem non rectè introductam, nec omninò de eo genere quidquam præcipiendum fuisse.

IV. Atque illud quidem honestum, quod propriè verèque dicitur, id in sapientibus est solis, neque à virtute divelli unquam potest; in iis autem, in quibus sapientia perfecta non est, ipsum illud quidem perfectum honestum, nullo modo; similitudines honesti esse possunt. Hæc enim omnia officia, de quibus his libris disputamus, media Stoïci appellant.

Ea communia sunt, et latè patent: quæ et ingenii bonitate multi assequuntur, et progressione discendi. Illud autem officium, quod rectum iidem appellant, perfectum atque absolutum est, et, ut iidem dicunt, omnes numeros habet: nec, præter sapientem, cadere in quemquam potest.

Cùm autem aliquid actum est, in quo media officia compareant, cumulatè videtur esse perfectum: propterea quòd vulgus, quid absit à perfecto, ferè non intelligit, quatenùs autem intelligit, nihil putat prætermissum. Quod item in poëmatibus, et in picturis usu evenit, in aliisque compluribus, ut delectentur imperiti, lau-

pas lieu à la comparaison dont il s'agit, ni de règles à donner à cet égard.

4. La vérité est que l'honnête, dans toute l'étendue du mot, ne peut jamais se séparer de la vertu; mais ce terme de perfection, caractère exclusif du vrai sage, ne peut être atteint par le commun des hommes; ils parviennent seulement à en saisir des ressemblances, dont se forment ce que les Stoïcieus appellent demi-devoirs.

Ces demi-devoirs, véritable objet de mon Traité, sont d'un usage très-étendu, et beaucoup de personnes y sont conduites par l'étude et un bon naturel. Quant aux devoirs parfaits, et pourvus de toutes leurs pièces, selon l'expression des mêmes philosophes, ils n'en admettent l'existence que dans leur sage.

Or, il arrive qu'une action revêtue des caractères du demi-devoir paraît le comble du bien au vulgaire, qui n'en saisit pas les vices, d'autant qu'elle remplit l'idée qu'il se forme de la perfection, à-peu-près comme dans la poësie, la peinture et les arts semblables, on voit les ignorans s'extasier avec délices sur des morceaux médiocres, je pense, parce qu'il y existe une lueur de bonté qui les

dentque ea, quæ laudanda non sint, ob eam, credo, causam, quòd insit in his aliquid probi, quod capiat ignaros, qui iidem, quid in unaquâque re vitii sit, nequeant judicare. Itaque cùm sunt docti à peritis, facilè desistunt à sententiâ.

Hæc igitur officia, de quibus his libris disserimus, quasi secunda quædam honesta esse dicunt, non sapientum modò propria, sed cum omni hominum genere communia. Itaque his omnes, in quibus est virtus indoles, commoventur. Nec verò, cùm duo Decii, aut duo Scipiones, fortes viri commemorantur, aut cum Fabricius, Aristidesve justi nominantur; aut ab illis fortitudinis, aut ab his justitiæ, tanquam à sapientibus, petitur exemplum. Nemo enim horum sic sapiens, ut sapientem volumus intelligi. Nec ii, qui sapientes habiti sunt, et nominati, M. Cato, et C. Lælius, sapientes fuerunt: nec illi quidem septem: sed ex mediorum officiorum frequentiâ similitudinem quamdam gerebant, speciemque sapientum.

Quocircà nec id, quod verè honestum est, fas est cum utilitatis repugnantiâ comparari: nec id quidem, quod com-

séduit et leur en cache les défauts ; mais éclairés par les hommes instruits, ils reviennent facilement de leur erreur.

Ainsi, dans le sentiment des Stoïciens, les devoirs dont nous traitons ici sont d'une honnêteté en quelque sorte secondaire, qui n'appartient point au sage exclusivement, mais à tous les hommes, pour peu qu'ils soient nés avec l'instinct de la vertu. Quand nous vantons le courage des deux Scipions, et des deux Décius, ou la justice de Fabricius ou d'Aristide, il ne faut pas croire qu'ils aient possédé ces vertus dans la pureté qui convient au modèle de sagesse tracé par les Stoïciens. Caton et Lælius, qui obtinrent le surnom de sages, ni même ces sept Grecs fameux, avec lesquels ils ont partagé cet honneur ne furent point tels dans la force du terme ; seulement une pratique soutenue des demi-devoirs leur donnait l'attitude et la physionomie du vrai sage.

Au reste, l'utile ne peut jamais rivaliser ni avec l'honnêteté proprement dite, ni avec cette honnêteté du second ordre,

muniter appellamus honestum, quod colitur ab iis, qui bonos se viros haberi volunt, cum emolumentis unquam est comparandum : tamque id honestum, quod in nostram intelligentiam cadit, tuendum conservandumque est nobis, quám id, quod propriè dicitur, verèque est honestum, sapientibus. Aliter enim teneri non potest, si qua est ad virtutem facta progressio. Sed hæc quidem de iis, qui conservatione officiorum existimantur boni. Qui autem omnia metiuntur emolumentis et commodis, neque ea volunt præponderari honestate, hi solent in deliberando, honestum cum eo, quod utile putant, comparare : boni viri non solent.

Itaque existimo, Panætium, cùm dixerit, homines solere in hâc comparatione dubitare, hoc ipsum sensisse, quod dixerit, solere modò, non etiam oportere. Etenim non modò pluris putare qnod utile videatur, quàm quod honestum; sed hæc etiam inter se comparare, et in his addubitare, turpissimum est.

V. Quid est ergo, quod nonnun-

dont ne s'écarte jamais quiconque aspire à la réputation d'homme de bien ; et nous sommes obligés de cultiver cette dernière honnêteté, accommodée à notre faiblesse, avec autant de rigueur et de constance que le sage fait la première : autrement, ce serait abandonner le sentier de la vertu et perdre le fruit de nos premiers pas. Cette constance dans la pratique des devoirs constitue l'honnête homme. Mais il est des gens qui pèsent tout dans la balance de l'intérêt et non de la probité. Ceux-là ont coutume de mettre en parallèle l'honnête, et ce qu'ils estiment utile : calcul étranger à l'homme vertueux.

Je crois donc que Panœtius, en établissant que la troisième considération dont on s'occupe avant que d'agir, est l'opposition de l'utile et de l'honnête, n'a point prétendu donner à ses expressions un sens plus étendu que celui qu'elles présentent strictement : il a dit ce qu'on fait, et non pas qu'on dût le faire. Car il est infiniment honteux, non-seulement de préférer à l'honnête l'utile, qui, sans lui, n'est qu'imaginaire, mais même d'en former la comparaison, et d'hésiter sur le choix.

5. Je ne connais qu'une hypothèse où

quam addubitationem afferre soleat, considerandùmque videatur? Credo, si quando dubitatio accidit, quale sit id, de quo consideretur. Sæpè enim tempore fit, ut, quod plerumque turpe haberi soleat, inveniatur non esse turpe. Exempli causâ, ponatur aliquid, quod pateat latiùs. Quod potest majus esse scelus, quàm non modò hominem, sed etiam familiarem occidere? Num igitur se obstrinxit scelere, si quis tyrannum occîdit, quamvis familiarem? Populo quidem Romano non videtur, qui ex omnibus præclaris factis illud pulcherrimum existimat. Vicit igitur utilitas honestatem; imò verò honestas utilitatem secuta est.

Itaque, ut sine ullo errore dijudicare possimus, si quando cum illo, quod honestum intelligimus, pugnare id videbitur, quod appellamus utile, formula quædam constituenda est: quam si sequemur in comparatione rerum, ab officio nunquam recedemus. Erit autem hæc formula, Stoïcorum rationi disciplinæque maximè consentanea, quam quidem in his libris propterea sequimur, quòd quamquam à veteribus Academicis, et à Peripateticis vestris, qui quondam iidem erant, qui Academici, quæ ho-

il soit permis de balancer sur ce qu'on doit faire ; c'est lorsqu'on doute de quelle nature est l'action qu'on veut entreprendre ; car il arrive souvent qu'une démarche illicite en général, change de caractère par circonstance. Justifions cette assertion par un exemple, dont il sera facile d'étendre l'application. Quel forfait plus odieux que le meurtre d'un homme, et sur-tout d'un ami. Est-on criminel cependant pour donner la mort à un tyran, quelque liaison qu'on ait avec lui ? Ainsi ne le pense pas le peuple Romain, qui met cette action au premier rang des plus généreuses. L'utilité l'emporte donc alors sur l'honnêteté, ou plutôt elle la fait passer de son côté.

Pour juger sainement, dans cette opposition apparente, entre ce qu'on regarde généralement comme honnête et ce qui semble utile, établissons une formule, dont l'application nous retiendra dans les bornes du devoir. Cette formule sera conforme à la doctrine des Stoïciens, à laquelle je me range d'autant plus volontiers dans cet ouvrage, que, quoique la vieille académie et vos péripatéticiens, qui jadis n'en étaient pas séparés, donnent la préférence à l'honnête sur l'utile : cependant cette préférence est établie avec plus de dignité par ceux qui prétendent que tout ce qui est honnête est

nesta sunt, anteponuntur iis, quæ videntur utilia : tamen splendidiùs hæc ab eis disseruntur, quibus quidquid honestum est, idem utile videtur, nec utile quidquam, quod non honestum, quàm ab iis, quibus aut honestum aliquod non utile, aut utile non honestum. Nobis autem nostra Academia magnam licentiam dat, ut quodcumque maximè probabile occurrat, id nostro jure liceat defendere.

Sed redeo ad formulam. Detrahere igitur aliquid alteri, et hominem hominis incommodo suum augere commodum, magis est contra naturam, quàm mors, quàm paupertas, quàm dolor, quàm cætera, quæ possunt aut corpori accidere, aut rebus externis. Nam principio tollit convictum humanum, et societatem. Si enim sic erimus affecti, ut propter suum quisque emolumentum spoliet, aut violet alterum : disrumpi necesse est eam, quæ maximè est secundùm naturam, humani generis societatem.

Ut, si unumquodque membrum sensum hunc haberet, ut posse putaret se valere, si proximi membri valetudinem ad se traduxisset, debilitari et interire totum corpus necesse esset : sic ; si unusquisque nostrûm rapiat ad

ntile, et qu'il n'est rien d'utile s'il n'est onnête, qu'elle ne l'est par ceux qui econnaissent quelque chose d'honnête ui ne soit pas utile, ou d'utile qui ne oit pas honnête. Or, les principes de 'académie me donnent plein pouvoir de n'approprier tous les sentimens auxquels e trouve les caractères de la probabi- ité.

Je reviens à la formule : c'est qu'en- ever à autrui ce qui lui appartient, faire on bien-être aux dépens de son sem- lable, est plus contraire à la nature que a mort, la pauvreté, la douleur, et tous es maux extérieurs ou corporels. En ffet, c'est attaquer la communauté d'ex- stence, qui constitue la société humaine; t cette société, le premier vœu de la ature, serait rompue nécessairement, i chacun était dans la disposition de dé- ouiller et de faire violence aux autres our son avantage.

Comme l'affaiblissement et la destruc- ion du corps humain seraient inévitables, i chaque membre pouvait tirer à soi la ubstance du nombre qui l'avoisine, ainsi, 'existence sociale serait impossible parmi les hommes qui, n'écoutant que l'intérêt ersonnel, se pilleraient mutuellement.

se commoda aliorum, detrahatque quod cuique possit, emolumenti sui gratiâ, societas hominum et communitas evertatur necesse est. Nam, sibi ut quisque malit, quod ad usum vitæ pertineat, quàm alteri, acquirere, concessum est, non repugnante naturâ. Illud natura non patitur, ut aliorum spoliis nostras facultates, copias, opes augeamus.

Neque verò hoc solum naturâ, id est, jure gentium, sed etiam legibus populorum, quibus in singulis civitatibus respublicæ continentur, eodem modo constitutum est, Ut non liceat sui commodi causâ nocere alteri. Hoc enim spectant leges, hoc volunt, incolumem esse civium conjunctionem: quam qui dirimunt, eos morte, exilio, vinculis, damno coërcent.

Atque hoc multò magis exigit ipsa naturæ ratio, quæ est lex divina et humana; cui parere qui velit (omnes autem parebunt, qui secundùm naturam volent vivere) nunquam committet, ut alienum appetat, et id, quod alteri detraxerit, sibi assumat. Etenim multò magis est secundùm naturam excellitas animi, et magnitudo;

Chacun est en droit, au gré de la nature, de travailler à acquérir pour soi, par préférence aux autres, les choses qui servent à l'usage de la vie. Mais la nature ne tolère pas que nous augmentions nos biens, notre fortune, nos richesses, des dépouilles d'autrui.

Ce n'est pas seulement la nature, c'est-à-dire le droit des gens qui nous défend d'en agir ainsi. Les lois positives des peuples s'opposent également à ce qu'il soit libre à un individu de nuire à d'autres pour son avantage. Tel est leur but et leur volonté; de-là, les prisons, le bannissement, les peines de tout genre et la mort même qu'elles prononcent contre les infracteurs du pacte social.

Mais les devoirs dont je parle sont sur-tout impérieusement commandés par la conscience, organe des lois divines et fondement du droit humain. Celui qui veut lui obéir, et vivre d'une manière conforme à l'instinct de son être, ne tentera pas de s'approprier le bien d'un autre. Car certainement la grandeur d'ame, la justice, la douceur, la bienfaisance, sont plus essentielles à notre nature, que les

itemque comitas, justitia, liberalitas, quàm voluptas, quàm vita, quàm divitiæ : quæ quidem contemnere, et pro nihilo ducere, comparantem cum utilitate communi, magni animi et excelsi est. Detrahere autem alteri, sui commodi causâ, magis est contra naturam, quàm mors, quàm dolor, quàm cætera generis ejusdem.

Itemque, magis est secundùm naturam, pro omnibus gentibus, si fieri possit, conservandis, aut juvandis, maximos labores molestiasque suscipere, imitantem Herculem illum, quem hominum fama, beneficiorum memor, in consilio cælestium collocavit, quàm vivere in solitudine, non modò sine ullis molestiis, sed etiam in maximis voluptatibus, abundantem omnibus copiis; ut excellas etiam pulchritudine, et viribus. Quocircà optimo quisque et splendidissimo ingenio longè illam vitam huic anteponit. Ex quo efficitur, hominem, naturæ obedientem, homini nocere non posse.

Deinde, qui alterum violat, ut ipse aliquid commodi consequatur: aut nihil se existimat contra naturam facere : aut magis fugiendam censet mortem, paupertatem, dolorem, amissionem etiam liberorum, propinquorum,

voluptés, que les richesses, que l'existence, qu'il est beau de savoir mépriser et sacrifier à l'intérêt général. Ravir à autrui pour son avantage personnel est plus contraire à la nature que la mort, la douleur, et les autres accidens de cette espèce.

Nest-il pas aussi plus conforme à la nature de se vouer à des travaux difficiles, de braver les fatigues et les peines pour défendre et secourir tous les peuples si on peut le faire, comme cet Hercule placé au rang des dieux par le souvenir reconnaissant des hommes, que de vivre dans la solitude, je ne dis pas seulement tranquille, mais même enivré de délices, comblé de tous les biens, brillant d'attraits et de santé? Avec une ame belle et élevée, balancerait-on entre ces deux genres de vie? Ainsi donc, l'homme fidèle à la nature ne peut nuire à son semblable.

Celui qui fait tort à autrui par intérêt personnel, croit ne point agir contre la nature, ou il pense qu'il vaut mieux fuir la mort, la pauvreté, la douleur, la perte de ce qu'il a de plus cher, que de s'abstenir de lèser son semblable. Dans le pre-

amicorum, quàm facere cuipiam injuriam. Si nihil existimat contra naturam fieri hominibus violandis : quid cum eo disseras, qui omninò hominem ex homine tollat? sin fugiendum id quidem censet, sed et multò illa pejora, mortem, paupertatem, dolorem : errat in eo, quòd ullum aut corporis, aut fortunæ vitium, animi vitiis gravius existimat.

VI. Ergo unum debet esse omnibus propositum, ut eadem sit utilitas uniuscujusque, et universorum, quam si ad se quisque rapit, dissolvetur omnis humana consortio. Atque etiam si hoc natura præscribit, ut homo homini, quicumque sit, ob eam ipsam causam, quòd is homo sit, consultum velit; necesse est secundùm eamdem naturam omnium utilitatem esse communem. Quod si ita est unâ continemur omnes, et eâdem lege naturæ : idque ipsum si ita est, certè violare alterum lege naturæ prohibemur. Verum autem primum. Verum igitur et extremum.

Nam illud quidem absurdum est, quod quidam dicunt, parenti se, aut fratri nihil detracturos, commodi sui causâ : sed aliam rationem esse civium

mier cas, et s'il ne comprend pas qu'il viole la loi naturelle, que lui dirai-je? Quelle prise peut avoir le raisonnement sur celui qui méconnaît dans l'homme ce qui le fait homme? Que s'il pense, au contraire, qu'il faut éviter de faire tort à son semblable, mais qu'il faut encore plus éviter la mort, la pauvreté, la douleur; je déplore son erreur, de moins redouter les plaies de l'ame, que celles du corps ou de la fortune.

6. Personne ne doit donc isoler son intérêt de l'intérêt général, persuadé que celui de tous et de chacun est le même, et que si chacun rapportait tout à soi, la société ne saurait subsister. Si un homme doit à un autre appui et protection, par cela seul qu'il est homme, j'en conclus que la nature nous a réunis d'intérêts; et cela posé, la même loi de nature embrasse donc tous les hommes, et il en résulte qu'il est contre la loi naturelle de porter atteinte au droit d'autrui. Or, la première proposition est de toute vérité; il faut donc admettre aussi la dernière.

D'où il suit encore qu'il est absurde de dire, comme quelques-uns, qu'on se ferait scrupule de nuire à son père ou à son frère; mais qu'on ne doit pas les

reliquorum : hi sibi nihil juris, et nullam societatem communis utilitatis causâ statuunt esse cum civibus : quæ sententia omnem societatem distrahit civitatis.

Qui autem civium rationem dicunt esse habendam, externorum negant; hi dirimunt communem humani generis societatem : quâ sublatâ, beneficentia, liberalitas, bonitas, justitia funditùs tollitur : quæ qui tollunt, etiam adversùs Deos immortales impii judicandi sunt. Ab iis enim constitutam inter homines societatem evertunt : cujus societatis arctissimum vinculum est, magis arbitrari esse contra naturam, hominem homini detrahere, sui commodi causâ, quàm omnia incommoda subire vel externa, vel corporis, vel etiam ipsius animi, quæ non vacent justitiâ. Hæc enim una virtus, omnium est domina et regina virtutum.

Forsitan quispiam dixerit : Nonne igitur sapiens, si fame ipse conficiatur, abstulerit cibum alteri homini, ad nullam rem utili? Minimè verò. Non enim mihi est vita mea utilior, quàm animi talis affectio, neminem ut violem commodi mei gratiâ.

mêmes égards au reste des citoyens : c'est ignorer les premiers principes et le but de la société, qui prétend garantir mutuellement chacun de ses membres par leur réunion, et non les rapprocher pour les livrer aux attaques les uns des autres.

Quant à ceux qui accordent qu'on doit, à cet égard, faire état de ses concitoyens, mais non pas des étrangers, ils oublient qu'il existe entre tous les hommes des rapports sacrés établis par le Ciel même, et que les détruire c'est détruire avec eux de fond en comble la bienfaisance, la générosité, la bonté, la justice. Ce sont les Dieux qui ont fondé cette société du genre humain, dont le lien le plus fort est l'intime persuasion qu'il est plus contre la nature qu'un homme dépouille son semblable, que non pas qu'il s'expose aux maux extérieurs et corporels, et même à ceux de l'ame lorsqu'il ne sont pas accompagnés du sacrifice de la justice. Car cette vertu domine et règne exclusivement sur toutes les autres.

Mais, dira-t-on, l'honnête homme ne se permettra-t-il pas d'enlever une légère nourriture dont il aura besoin ? Non, sans doute, car il n'en a pas le droit, et l'existence lui est moins nécessaire que de pouvoir se dire : je n'ai attenté aux droits de personne.

Quid? si Phalarim crudelem tyrannum, et immanem, vir bonus, ne ipse frigore conficiatur, vestitu spoliare possit, nonne faciat? Hæc ad judicandum sunt facillima. Nam, si quid ab homine ad nullam partem utili, tuæ utilitatis causâ detraxeris, inhumanè feceris contraque naturæ legem. Sin autem is tu sis, qui multam utilitatem reipublicæ atque hominum societati, si in vitâ remaneas, afferre possis: si quid ob eam causam alteri detraxeris, non sit reprehendendum. Sin autem id non sit ejusmodi: suum cuique incommodum ferendum est potiùs, quàm de alterius, commodis detrahendum. Non igitur magis est contra naturam morbus, aut egestas, aut quid ejusmodi, quàm detractio, aut appetitio alieni. Sed communis utilitatis derelictio contra naturam est. Est enim injusta. Itaque lex ipsa naturæ, quæ utilitatem hominum conservat et continet, decernit profectò, ut ab homine inerti atque inutili, ad sapientem, bonum, fortemque virum transferantur res ad vivendum necessariæ: qui si occiderit, multùm de communi utilitate detraxerit, modo hoc ita faciat, ut ne ipse de se benè existimans seseque diligens, hanc cau-

Mais, ajoute-t-on, si l'homme de bien, prêt à périr de froid, peut s'emparer des vêtemens d'un homme inutile, méchant même, du barbare Phalaris, je suppose, doit-il, ne le pas faire? Questions faciles à résoudre. Un homme, fût-il inutile à la patrie, et le dernier des hommes, si vous le dépouillez pour votre propre intérêt, vous manquez aux lois de la nature et de la société : mais, peut-être, votre conservation importe à votre patrie et à l'humanité? alors je ne vous condamne point. Autrement, vous devez plutôt souffrir les plus cruelles privations que d'enlever aux autres le moindre de leur superflu. En effet, l'indigence, la maladie, tous les maux physiques répugnent moins à la nature que d'attaquer la propriété de son semblable; mais il lui serait également contraire d'abandonner la cause commune. Aussi les mêmes lois de la nature, qui, par le motif de l'intérêt général, interdisent la moindre entreprise sur le bien d'autrui, justifient, par le même motif, le citoyen sage, laborieux, bien méritant, dont la perte serait un dommage public, d'enlever, ce qui lui est absolument nécessaire pour ne pas mourir, au citoyen oiseux qui jouit du superflu. Mais qu'on ne s'y trompe pas, ce n'est point l'amour de la vie et la bonne opinion de soi-même, qui autorise à cette conduite, au préjudice d'autrui. Il faut qu'en la tenant on remplisse encore

sam habeat ad injuriam. Ita semper officio fungetur, utilitati consulens hominum, et ei, quam sæpè commemoro, humanæ societati.

Nam, quod ad Phalarim attinet, perfacile judiciùm est. Nulla est enim societas nobis cum tyrannis, sed potiùs summa distractio : neque est contra naturam, spoliare eum, si possis, quem honestum est necare : atque hoc omne genus pestiferum atque impium, ex hominum communitate exterminandum est. Etenim ut membra quædam amputantur, si et ipsa sanguine, et tanquam spiritu carere cœperunt, et nocent reliquis partibus corporis : sic ista in figurâ hominis feritas, et immanitas belluæ, à communi tamquam humanitate corporis segreganda est.

Hujus generis sunt quæstiones omnes eæ, in quibus ex tempore officium exquiritur. Ejusmodi igitur credo res Panætium persecuturum fuisse, nisi aliquis casus, aut occupatio consilium ejus peremisset : ad quas ipsas consultationes ex superioribus libris satis multa præcepta sunt, quibus perspici possit, quid sit propter turpitudinem fugiendum; quid sit id, quod id circò

ce devoir qui lui prescrit de travailler à l'avantage de ses semblables, et de cette source du genre humain que je rappelle société.

Quant à Phalaris, la question est encore moins difficile. Il n'existe point de société avec les tyrans, qui en sont les plus cruels ennemis; et il ne peut pas être contre la nature d'ôter un vêtement à celui auquel il serait glorieux d'ôter la vie. Or, c'est un devoir de purger la terre de ces fléaux du genre humain. On coupe un membre privé de sang et de vie, ou infecté d'un poison qui vicierait les autres; ainsi il faut retrancher du corps de l'humanité commune ces monstres farouches, qui, sous le masque de l'homme, ont la rage et la férocité des bêtes.

Toutes les questions où le tems et les circonstances ont quelqu'influence sur le devoir, sont du même genre. C'est ainsi, je pense, que Panœtius aurait envisagé l'opposition de l'utile et de l'honnête, si quelque événement ne l'eût empêché de s'en occuper. On trouve dans mes deux premiers livres beaucoup de principes, avec le secours desquels il sera aisé de connaître, dans les délibérations de cette nature, quelles sont les choses qu'il faut

fugiendum non sit, quia omninò turpe non est.

VII. Sed quoniam operi inchoato, propè tamen absoluto, tamquam fastigium imponimus : ut geometræ solent non omnia docere, sed postulare ut quædam sibi concedantur, quò faciliùs, quæ volunt, explicent : sic ego à te postulo, mi Cicero, ut mihi concedas, si potes, nihil, præter id, quod honestum sit, propter se esse expetendum. Sin hoc non licet per Cratippum, at illud certè dabis, quod honestum sit, id esse maximè propter se expetendum. Mihi utrumvis satis est : et cùm hoc, tùm illud probabilius videtur, nec prætereà quidquam probabile.

Ac primùm Panætius in hoc defendendus est; quòd non utilia cum honestis pugnare aliquando posse dixerit, (neque enim ei fas erat) sed ea, quæ videntur utilia. Nihil verò utile, quod non idem honestum; nihil honestum, quod non idem utile sit, sæpè testatur : negatque ullam pestem majorem in vitam hominum invasisse, quàm eorum opinionem, qui ista distraxerint. Ita-

fuir comme honteuses, et quelles sont celles qu'on peut se permettre, parce qu'elles n'ont pas décidément ce caractère.

7. Mais puisqu'il s'agit maintenant de poser en quelque sorte le faîte d'un édifice presqu'achevé, à l'exemple des géomètres, qui ont coutume de demander qu'on leur accorde un point d'où ils puissent partir pour éclairer leurs démonstrations, je vous demande, mon fils, de m'accorder que l'honnêteté est le seul bien désirable par sa nature, ou, si Cratippe ne vous permet pas d'aller si loin, de convenir au moins qu'elle est le plus désirable. L'un des deux me suffit, et en même-tems que de ces deux assertions probables la première me semble l'être d'avantage, toute autre manière de penser me paraît ne pouvoir se soutenir

Remarquons, en faveur de Panœtius, qu'il n'a pas dit, (et en effet il ne pouvait pas le dire), que l'utile se rencontrait quelquefois en concurrence avec l'honnête, mais simplement ce qui paraissait utile. Dailleurs il témoigne souvent qu'il ne reconnaît rien d'utile que ce qui est honnête, et rien d'honnête qui ne soit utile, et que l'opinion contraire est le plus gand fléau de la société. Ce n'est donc pas qu'on doive préférer l'utile à

que non ut aliquando anteponeremus utilia honestis, sed ut ea sine errore dijudicaremus, si quando incidissent, induxit eam, quæ videretur esse, non quæ esset, repugnantiam.

Hanc igitur partem relictam explebimus, nullius adminiculis, sed (ut dicitur) Marte nostro: neque enim quidquam de hâc parte post Panætium explicatum est, quod quidem mihi probaretur, de iis, quæ in manus meas venerunt.

VIII. Cùm igitur aliqua spècies utilitatis objecta est, commoveri necesse est. Sed si, cùm animum attenderis, turpitudinem videas adjunctam ei rei, quæ speciem utilitatis attulerit: tunc utilitas non requirenda est, sed intelligendum, ubi turpitudo sit, ibi utilitatem esse non posse. Quòd si nihil est tàm contra naturam, quàm turpitudo, (recta enim, et convenientia, et constantia natura desiderat, aspernaturque contraria,) nihilque tam secundùm naturam, quàm utilitas; certè in eâdem re utilitas et turpitudo esse non potest.

Itemque si ad honestatem nati sumus, eaque aut sola expetenda est, ut Zenoni visum est; aut certè omni pon-

l'honnête, mais pour apprendre à en juger sainement, dans les occasions où ils ne sembleraient pas s'accorder, qu'il annonce cette contrariété, non qui existe, mais qui paraît exister entr'eux.

Mais comme il n'a point traité ce dernier point de la division, j'y supplérai de mon fonds, sans aucun secours; car de tous les ouvrages que je connais sur cette matière, composés depuis Panœtius, aucun ne m'a paru satifaisant.

8 Lorsqu'un objet se présente à nos yeux avec une apparence d'utilité, il est naturel d'éprouver une émotion de désir; mais si la réflexion nous apprend qu'on ne peut l'obtenir sans honte, alors il faut, je ne dis pas renoncer à l'avantage qu'il semblait promettre, mais se persuader qu'il n'en a aucun; et la preuve en est sensible. En effet, rien ne répugne tant à la nature de l'homme qu'une action honteuse, rien ne lui est plus conforme que de rechercher ce qui est utile: il s'ensuit (car la nature ne peut allier les contraires), qu'une chose n'est point utile dès quelle est honteuse.

Au reste, que nous soyons nés pour l'honnêteté et qu'elle soit le seul bien, comme le soutient Zènon, ou qu'elle soit

dere gravior habenda, quàm reliqua omnia, quod Aristoteli placet: necesse est, quod honestum sit, id esse aut solum, aut summum bonum: quod autem bonum, id certè utile: itaque quidquid honestum, id utile.

Quare error hominum non proborum, cùm aliquid, quod utile visum est, arripuit, id continuò secernit ab honesto. Hinc sicæ, hinc venena, hinc falsa testamenta nascuntur: hinc furta, peculatus, expilationes, direptionesque sociorum et civium: hinc opum nimiarum potentiæ non ferendæ: postremò etiam in liberis civitatibus regnandi existunt cupiditates, quibus nihil nec tetrius, nec fœdius excogitari potest. Emolumenta enim rerum fallacibus judiciis vident: pœnam non dico legum, quas sæpè perrumpunt, sed ipsius turpitudinis, quæ acerbissima est, non vident.

IX. Quamobrem hoc quidem deliberantium genus pellatur è medio, (est enim totum sceleratum, et impium) qui deliberant, utrùm id sequantur; quod honestum esse videant, an se scientes scelere contaminent: in ipsâ

seulement le plus désirable, selon le sentiment d'Aristote, il résulte toujours de l'un et l'autre sentiment que l'honnêteté est l'unique bien, ou le plus grand. Or, ce qui est un bien est certainement utile; donc l'honnêteté est utile.

Ainsi, c'est une erreur dans ceux qui ne prennent point la probité pour guide de croire que l'utile qu'ils se proposent en soit séparable. De-là les assassinats, les poisons, les testamens supposés, les vols, les concussions, les déprédations, les vexations exercées sur les alliés et les citoyens; ce pouvoir et ces richesses excessives de quelques particuliers qui appellent la vengeance; et enfin, ce qu'il y a de plus monstrueux et de plus révoltant, la rage d'asservir un peuple libre; c'est que par des jugemens erronés, on suppose à tout cela des avantages, on n'en voit pas le châtiment. Je ne parle point de celui prononcé par la loi, et que les coupables éludent trop souvent; je parle de l'infamie, le plus cruel des supplices.

9. Loin de nous cette race d'hommes toute impie et abominable, qui balancent sciemment entre la vertu et le crime. Le doute rend coupable, lors même qu'il demeure sans effet. N'hésitons donc jamais, dans des circonstances où on ne peut le faire sans rougir. Que l'es-

enim dubitatione facinus inest, etiam si ad id non pervenerint. Ergo ea deliberanda omninò non sunt, in quibus est turpis ipsa deliberatio. Atque etiam ex omni deliberatione celandi et occultandi spes opinioque removenda est. Satis enim nobis (si modò in philosophiâ aliquid profecimus) persuasum esse debet, si omnes Deos hominesque celare possimus, nihil tamen avarè, nihil injustè, nihil libidinosè, nihil incontinenter esse faciendum.

Hinc ille Gyges inducitur à Platone : qui, cùm terra discessisset magnis quibusdam imbribus, in illum hiatum descendit, æneumque equum (ut ferunt fabulæ) animadvertit, cujus in lateribus fores essent : quibus apertis, hominis mortui vidit corpus magnitudine inusitatâ, annulumque aureum in digito : quem ut detraxit, ipse induit : (erat autem regius pastor) tùm in consilium pastorum se recepit. Ibi cùm palam ejus annuli ad palmam converterat, à nullo videbatur, ipse autem omnia videbat : idem rursùs videbatur, cùm in locum annulum inverterat. Itaque hâc opportunitate annulli usus, reginæ stuprum intulit eâque adjutrice regem dominum interemit, sustulit quos obstare arbitra-

poir de tenir nos fautes inconnues n'entre pour rien dans nos déterminations ; car nous devons être fermes dans ce principe, (si du moins nous avons fait quelques progrès dans la philosophie), que pussions-nous en dérober la connaissance aux dieux et aux hommes, il ne faudrait pas cependant nous livrer à aucun acte d'injustice, de débauche, d'avarice et d'intempérance.

A ce propos, Platon raconte l'avanture suivante : « De grosses pluies ayant » formé dans la terre une ouverture pro» fonde, Gyges, berger du roi de Lydie, » descendit dans cet abyme ; il y trouva, » dit-on, un cheval d'airain, dans les » flancs duquel étaient pratiquées des » portes. Les ayant ouvertes ; il apperçut » un cadavre d'une grandeur extraordi» naire, au doigt duquel était un anneau » d'or, dont il s'empara. De retour parmi » les autres bergers, il s'apperçut que » l'anneau, tourné en dedans, le ren» dait invisible pour les autres, sans qu'il » cessât de les voir lui-même, et que, » dès qu'il le replaçait au dehors, on le » revoyait comme auparavant. Par cette » facilité, il s'introduisit dans le lit de » la reine, et de concert avec elle, il » tua le roi son maître, et se défit, sans » donner lieu aux moindres soupçons,

batur : nec in his eum quisquam facinoribus potuit videre. Sic repente annuli beneficio rex ortus est Lydiæ. Hunc igitur ipsum annulum si habeat sapiens, nihil plus sibi licere putet peccare, quàm si non haberet. Honesta enim bonis viris, non occulta quæruntur.

Atque hoc loco philosophi quidam, minimè mali illi quidem, sed non satis acuti, fictam et commentitiam fabulam dicunt prolatam à Platone : quasi verò ille, aut factum id esse, aut fieri potuisse defendat. Hæc est vis hujus annuli et hujus exempli, si nemo sciturus, nemo ne suspicaturus quidem sit, cùm aliquid, divitiarum, potentiæ, dominationis, libidinis causâ feceris; si id Diis hominibusque futurum sit semper ignotum, sisne facturus? Negant id fieri posse : quamquam potest id quidem. Sed quæro, quod negant posse, id si posset, quidnam facerent? Urgent rusticè sanè. Negant enim posse, et in eo perstant : hoc verbum quid valeat, non vident. Cùm enim quærimus, si possint celare, quid facturi sint : non quærimus, possintne celare : sed tanquam tormenta quædam adhibemus, ut, si responderint, se,

» de tous ceux qui pouvaient nuire à » ses desseins. C'est ainsi qu'il parvint, » en peu de tems, au moyen de son » anneau, à la couronne de Lydie ». Or, ajoute Platon, si un tel anneau se trouvait dans la possessicn d'un sage, il ne s'en prévaudrait pas pour faire le mal. Car les honnêtes gens considèrent si une chose est honnête, et non pas si elle demeurera ignorée.

Ici, quelques philosophes objectent avec une bonne-foi où il entre trop de simplicité, que le récit de Platon n'est qu'une fable, comme si ce philosophe eût voulu prétendre que la chose fût vraie, ou même possible. Qui n'y voit une allégorie, dont le sens est; si vous pouviez satisfaire votre avarice, votre ambition, votre amour du plaisir, à l'insçu des dieux et des hommes, le feriez-vous? — Cela est impossible, répondent ces philosophes. — Peut-être : mais supposons que cela soit. — Ils se retranchent constamment dans cette misérable allégation d'une impossibilité prétendue. Ils ne comprennent pas l'état de la question. Quand nous leur demandons ce qu'ils feraient, s'ils pouvaient se cacher, nous ne leur demandons pas si cela leur est possible, mais nous leur faisons une sorte de violence, parce que de deux choses l'une; s'ils répondent, qu'assurés de l'impunité, ils assouviraient leurs passions sans scrupule, ils s'avouent mé-

impunitate propositâ, facturos quod expediat, facinorosos se esse fateantur: si negent, omnia turpia per seipsa fugienda esse concedant. Sed jam ad propositum revertamur.

X. Incidunt sæpè multæ causæ, quæ conturbent animos utilitatis specie, non cùm hoc deliberetur, relinquendane sit honestas propter utilitatis magnitudinem: (nam id quidem improbum est) sed illud, possitne id, quod utile videatur, fieri non turpiter. Cùm Collatino collegæ Brutus imperium abrogabat, poterat videri facere id injustè: fuerat enim in regibus expellendis socius Bruti, consiliorum etiam adjutor. Cùm autem consilium hoc principes cepissent, cognationem Superbi, nomenque Tarquiniorum, et memoriam regni esse tollendam, quod erat utile, patriæ consulere, id erat ita honestum, ut etiam ipsi Collatino placere deberet. Itaque utilitas valuit propter honestatem: sine quâ ne utilitas quidem esse potuisset.

At in eo rege qui urbem condidit, non ita. Species enim utilitatis animum pepulit ejus, cui cùm visum esset utilius, solum, quàm cum altero regnare, fratrem interemit. Omisit

chans ; disent-ils, au contraire, qu'en ce cas, ils ne se permettraient rien contre la conscience, c'est tomber d'accord qu'on doit fuir l'infamie pour elle-meme, et sans autre motif. Revenons à mon sujet.

1o Il arrive souvent que les avantages qui semblent devoir résulter d'une action, nous jettent dans des grandes perplexités. Je ne parle pas de ces circonstances où l'on balance de se départir de l'honnêteté, par l'intérêt qu'on croit trouver à le faire : (j'ai dit combien cette irrésolution est condamnable); je parle de celles où l'on est incertain si il y a quelque chose de criminel dans telle action, qui d'ailleurs paraît utile. Lorsque Brutus dépouillait du consulat Collatinus, son collègue, cette conduite pouvait sembler injuste. Collatinus l'avait aidé dans toutes ses entreprises ; il avait coopéré à l'expulsion des rois ; mais l'avis des principaux citoyens proscrivant tout ce qui tenait à la famille de Tarquin, pour effacer jusqu'au souvenir de la royauté, le bien de l'état justifiait cette sévérité à l'égard de Collatinus, qui dut l'approuver lui-même.

Il n'en fut pas ainsi de Romulus. Un intérêt mal entendu de régner seul l'aveuglait, quand il outragea la nature et l'humanité par le meurtre de son frère. En vain voulut-il colorer cette assas-

hic et pietatem, et humanitatem, u
id, quod utile videbatur, neque erat
assequi posset : et tamen muri cau
sam opposuit speciem honestatis, ne
que probabilem, neque satis idoneam
Peccavit igitur, pace vel Quirini, ve
Romuli dixerim.

Nec tamen nostræ nobis utilitates
omittendæ sunt, aliisque tradendæ
cùm his ipsi egeamus : sed suæ cuique
utilitati, quod sine alterius injuriâ fiat,
serviendum est. Scite Chrysippus, ut
multa, Qui stadium, inquit, currit,
eniti et contendere debet, quàm maxi-
me possit, ut vincat: supplantare
eum, quìcum certet, aut manu depel-
lere, nullo modo debet : sic in vitâ
quemque petere, quod pertineat ad
usum, non iniquum est; alteri deri-
pere, jus non est.

Maximè autem perturbantur officia
in amicitiis : quibus, et non tribuere,
quod recté possis, et tribuere quod
non sit æquum, contra officium est.
Sed hujus generis totius, breve et
non difficile præceptum est. Quæ enim
videntur utilia, honores, divitiæ, vo-
luptates, et cætera generis ejusdem,
hæc amicitiæ nunquam anteponenda
sunt.

sinat d'un motif de justice ; ce motif prétendu était peu probable et trop frivole. Il est certain qu'il fut alors criminel : soit dit sans manquer au respect dû au fondateur de Rome et à ses autels.

Ce n'est pas qu'il faille négliger nos propres intérêts ou en faire le sacrifice ; nous devons seulement nous en occuper sans faire tort à autrui. Chrisippe a présenté cette idée avec ce tour ingénieux qui lui est familier. « Celui, dit-il, qui » dispute le prix de la course doit faire » tous ses efforts pour triompher ; mais » il lui est défendu de tendre des piéges » à son rival, ou de le répousser de la » main. Ainsi, dans la vie, chacun a » droit de rechercher ce dont il a be- » soin, mais non pas de le dérober ».

La distinction des devoirs est sur-tout délicate à l'égard de nos amis, auxquels il faut également éviter de refuser ce qui est légitime, et d'accorder ce qui ne l'est pas. Cependant, les règles à observer sont simples. Ce qui n'a que l'apparence de l'utilité, les richesses, les honneurs, les plaisirs, ne doivent pas être préférés à l'amitié ; mais la patrie, les sermens, la justice ont des droits plus sacrés que les siens.

At neque contra rempublicam, neque contra jusjurandum ac fidem, amici causâ, vir bonus faciet; ne si judex quidem erit de ipso amico. Ponit enim personam amici, cùm induit judicis. Tantum dabit amicitiæ, ut veram amici causam esse malit; et ut orandæ liti tempus, quoàd per leges liceat, accommodet. Cùm verò jurato sententia dicenda sit, meminerit, Deum se adhibere testem, id est (ut ego arbitror) mentem suam, quâ nihil homini dedit Deus ipse divinius.

Itaque præclarum à majoribus accepimus morem rogandi judicis, si eum teneremus: Quæ salva fide facere possit. Hæc rogatio ad ea pertinet, quæ paulò ante dixi honestè amico à judice posse concedi. Nam, si omnia facienda sint, quæ amici velint, non amicitiæ tales, sed conjurationes putandæ sunt.

Loquor autem de communibus amicitiis: nam in sapientibus viris perfectisque, nihil potest esse tale. Damonem et Pythiam, Pythagoreos, ferunt hoc animo inter se fuisse, ut, cùm eorum alteri Dionysius tyrannus diem necis destinavisset: et is, qui morti

Un homme de bien, juge dans la cause de son ami, n'est, sur le tribunal, que l'interprête de la loi; il ne fera rien de contraire à la république, à son serment, à la bonne-foi, en faveur de son ami; il ne peut que former des vœux pour sa cause, et lui accorder tous les délais favorables autorisés par les lois. Mais au moment de prononcer, qu'il se souvienne de son serment, et que Dieu même, c'est-à-dire, sa conscience, qui est l'organe de la divinité, est le garant qu'il a attesté.

La formule des placets, transmise par nos ancêtres, est précieuse. Il serait à désirer qu'on profitât constamment de la leçon qu'elle renferme. Nous prions le magistrat, par cette formule, de nous être favorable autant que l'équité le permet. Ce n'est qu'en ce sens qu'on doit des égards à ses amis; autrement, le nom d'amitié ne désignerait que des ligues oppressives contre le reste des citoyens.

Je parle pour les amitiés vulgaires: celles des hommes, supérieurs par leur sagesse, n'est pas susceptible des abus que je veux prévenir. De ce dernier genre fut celle de Damon et de Pythias, philosophes Pythagoriciens. Ils étaient si étroitement unis, que l'un d'eux, condamné à mort par Denis le tyran, ayant

addictus esset, paucos sibi dies commendandorum suorum causâ postulavisset, vas factus sit alter ejus sistendi, ut, si ille non revertisset, moriendum esset ipsi. Qui cùm ad diem se recepisset, admiratus eorum fidem tyrannus, petivit, ut se in amicitiam tertium adscriberent.

Cùm igitur id, quod utile videtur in amicitiâ, cum eo, quod honestum est, comparatur, jaceat utilitatis species, valeat honestas. Cùm autem in amicitiâ, quæ honesta non sunt, postulabuntur, religio et fides anteponantur amicitiæ: et sic habebitur is, quem exquirimus, delectus officii.

XI. Sed utilitatis specie in republicâ sæpissimè peccatur, ut in Corinthi disturbatione, nostri. Duriùs etiam Athenienses, qui sciverunt ut AEginetis, qui classe valebant, pollices præcîderentur. Hoc visum est utile: nimis enim imminebat, propter propinquitatem AEgina Piræo. Sed nihil, quod crudele, utile. Est enim hominum naturæ, quam sequi debemus, maximè inimica credulitas.

Malè etiam, qui peregrinos urbibus

demandé de faire un voyage avant l'exécution de sa sentence, pour régler les intérêts de sa famille, l'autre se fit la caution de son ami, sous la loi de périr en sa place s'il ne revenait pas; mais il fut, en effet, de retour au terme indiqué. Le tyran, charmé d'une si belle union, les pria de l'admettre en troisième.

Ainsi, lorsqu'un fantôme d'avantage personnel semblera contrarier les intérêts de l'amitié, écartons-le pour n'écouter que l'honneur : mais d'une autre part, ne sacrifions jamais à nos amis la probité et la conscience ; de cette sorte, appréciant l'étendue et les bornes de chacune de nos obligations diverses, nous saurons en faire le choix légitime quand elles se trouveront en rivalité.

11. C'est sur-tout dans le gouvernement qu'une utilité apparente donne lieu à beaucoup d'injustices. Telle fut la politique de nos pères quand ils détruisirent Corinthe. Celle des Athéniens fut encore plus révoltante, lorsqu'ils firent couper le pouce aux habitans d'Egine, que la proximité de cette isle du port d'Athènes, et leur habileté dans la marine, rendaient redoutables. Mais ce qui est cruel ne peut être utile ; car rien ne répugne tant à la nature, dont nous devons suivre les lois, que la cruauté.

Je désapprouve également ceux qui

uti prohibent, eosque exterminant, ut Pennus apud patres nostros, Papius nuper. Nam esse pro cive, qui civis non sit, rectum est non licere : quam tulerunt legem sapientissimi consules, Crassus et Scævola : usu verò urbis prohibere peregrinos, sanè inhumanum est. Illa sint præclara, in quibus publicæ utilitatis species præ honestate contemnitur.

Plena exemplorum est nostra respublica, cùm sæpè, tùm maximè bello Punico secundo : quæ, Cannensi calamitate acceptâ, majores animos habuit, quàm unquam rebus secundis. Nulla timoris significatio, nulla mentio pacis. Tanta vis est honesti, ut speciem utilitatis obscuret.

Athenienses cùm Persarum impetum nullo modo possent sustinere, statuerentque, ut urbe relictâ, conjugibus et liberis Trœzene depositis, naves conscenderent, libertatemque Græciæ classe defenderent, Cyrsilum quemdam, suadentem, ut in urbe manerent, Xerxemque reciperent, lapidibus obruerunt. Atque ille utilitatem sequi videbatur : sed ea nulla erat, repugnante honestate.

chassent de la ville les étrangers, ou leur interdisent tout commerce, comme Pennus, du tems de nos pères, et Pappius, dans ce siècle. Il est juste que les citoyens aient des priviléges, et les doctes consuls, Scévola et Crassus, ont porté à ce sujet les réglemens que la justice exige. Mais, fermer tout accès aux étrangers, c'est blesser l'humanité. Il est beau de mépriser ce qui paraît être le bien public, lorsqu'il n'est pas compatible avec l'honnêteté.

Nos annales sont pleins d'exemples de ces sentimens, sur-tout pendant la seconde guerre Punique. Après la malheureuse journée de Cannes, les Romains se montrèrent plus fièrs que dans les tems de leurs plus grandes prospérités; nul témoignage de crainte; pas un seul mot de paix; tant il est vrai que l'éclat de l'honnêteté doit éclipser les lueurs d'une utilité mensongère.

Les Athéniens ne pouvant résister aux forces des Perses, résolurent de transporter leurs femmes et leurs enfans à Trézène, et de monter ensuite dans leurs vaisseaux, pour y défendre la liberté de la Grèce, jusqu'au dernier soupir. Un certain Cyrsile ayant proposé de rester dans la ville, et d'en ouvrir les portes à Xerxes, fut lapidé. Il croyait pourtant donner un conseil utile, mais ce qui blesse l'honnêteté ne l'est jamais.

Themistocles post victoriam ejus belli, quod cum Persis fuit, dixit in concione, se habere consilium reipublicæ salutare, sed id sciri opus non esse. Postulavit, ut aliquem populus daret, quîcum communicaret. Datus est Aristides. Huic ille, classem Lacedæmoniorum, quæ subducta esset ad Gytheum, clàm incendi posse: quo facto, frangi Lacedæmoniorum opes necesse esset. Quod Aristides cùm audisset, in concionem magnâ expectatione venit: dixitque, perutile esse consilium, quod Themistocles afferret: sed minimè honestum. Itaque Athenienses, quod honestum non esset, id ne utile quidem putaverunt: totamque eam rem, quam ne audierant quidem, auctore Aristide, repudiârunt. Meliùs hi, quàm nos, qui piratas immunes, socios vectigales habemus.

Maneat ergo, quod turpe sit id nunquam esse utile: ne tùm quidem, cùm id, quod esse utile putes, adipiscare. Hoc enim ipsum utile putare, quod turpe sit, calamitosum est.

XII. Sed incidunt (ut supra dixi) sæpè causæ, cùm repugnare utilitas honestati videatur, ut animadverten-

Thémistocle, après cette même guerre des Perses, où il remporta une victoire si célèbre, dit dans l'assemblée du peuple, qu'il avait conçu un projet salutaire, mais de nature à exiger du secret; il demanda que quelqu'un lui fût donné auquel il fît part de son idée. On nomma Aristide. Thémistocle lui confia que son dessein serait de mettre le feu à la flotte de Lacédémone, alors en rade dans le port de Gythée, ce qui devait ruiner infailliblement cette puissance rivale. Aristide rendit compte de sa mission, en disant que le projet de Thémistocle était en effet très-avantageux, mais peu honnête. Sur cette déclaration, les Athéniens ne pensèrent pas qu'il pût être utile, et le rejettèrent sans demander même à le connaître. Ils agirent plus noblement que nous, qui accordons des priviléges aux pirates, et surchargeons nos alliés.

Qu'il demeure donc constant que ce qui est honteux ne saurait être utile, même dans la supposition où l'on parviendrait à obtenir les avantages prétendus qu'on se propose. Le préjugé contraire occasionne de grands maux.

12. Il y a des occasions, disais-je plus haut, où l'honnête semble opposé à l'utile : il faut examiner si cette opposition

dum sit, repugnetne planè, an possit cùm honestate conjungi. Ejus generis hæ sunt quæstiones :

Si (exempli gratiâ) vir bonus Alexandriâ Rhodum, magnum frumenti numerum advexerit in Rhodiorum inopiâ et fame, summâque annonæ caritate : si idem sciat, complures mercatores Alexandriâ solvisse, navesque in cursu frumento onustas, petentes Rhodum, viderit : dicturusne sit id Rhodiis, an silentio suum quàm plurimo venditurus? Sapientem et bonum virum fingimus : de ejus deliberatione, et consultatione quærimus, qui celaturus Rhodios non sit, si id turpe judicet; sed dubitet, an turpe non sit.

In hujusmodi causis aliud Diogeni Babylonio videri solet, magno et gravi Stoïco : aliud Antipatro, discipulo ejus, homini acutissimo. Antipatro, omnia patefacienda, ut ne quid omninò, quod venditor nôrit, emptor ignoret : Diogeni, venditorem, quatenùs jure civili constitutum sit, dicere vitia oportere : cætera sine insidiis agere : et quoniam vendat, velle quàm optimè vendere. Advexi, exposui, vendo

est réelle, ou seulement apparente. De cette nature sont les questions suivantes:

Un marchand, parti d'Alexandrie, porte du bled à Rhodes, dans un tems où, par disette, cette denrée y est extrêmement chère. Il sait que d'autres vaisseaux, chargés de la même marchandise, doivent arriver bientôt; il les a rencontrés en mer: doit-il le dire ou garder le silence pour vendre à plus haut prix? Je suppose un honnête homme, un homme incapable d'une action honteuse, mais qui doute si c'en est une de se taire, dans la circonstance dont nous parlons.

Sur les questions de ce genre, Diogène de Babylone, un des philosophes les plus respectables de l'école de Zénon, et Antipater, son disciple, homme de beaucoup d'esprit, pensent différemment. Antipater exige une telle franchise que l'acheteur n'ignore rien de ce que sait le vendeur; Diogène soutient qu'il suffit de faire les déclarations prescrites par les lois sur les défauts de sa marchandise, d'éviter sur le reste d'induire en erreur; et que d'ailleurs le marchand doit tâcher

meum non pluris, quàm cæteri: fortassè etiam minoris, cùm major est copia. Cui fit injuria? Exoritur Antipatri ratio ex alterâ parte: Quid ais? tu cùm hominibus consulere debeas, et servire humanæ societati, eâque lege natus sis, et ea habeas principia naturæ, quibus parere, et quæ sequi debeas, ut utilitas tua, communis utilitas sit, vicissìmque communis utilitas, tua sit, celabis homines, quid iis adsit commoditatis, et copiæ?

Respondebit Diogenes fortassè sic; Aliud est celare, aliud tacere: neque ego nunc te celo, si tibi non dico, quæ natura Deorum sit: quis sit finis bonorum: quæ tibi plus prodessent cognita, quàm tritici vilitas: sed non, quidquid tibi audire utile est, id mihi dicere necesse est.

Imo verò (Inquiet ille) necesse est, si quidem meministi, esse inter homines naturâ conjunctam societatem. Memini, inquiet ille, sed num ista societas talis est, ut nihil suum cujusque sit? Quod si ita est, ne vendendum quidem quidquam est, sed donandum.

de vendre de la manière la plus avantageuse. Je vous apporte du bled, je le mets en vente, je ne le vends pas plus cher que les autres, l'achat est libre : à qui fais-je tort? Que dites-vous, répond Antipater? N'êtes-vous pas obligé de vouloir le bien de l'humanité? N'est-ce pas une loi de la nature, et n'avez-vous pas reçu la vie, à la condition de chercher votre intérêt dans l'intérêt général? Comment donc vous croiriez-vous en droit de cacher aux Rhodiens ce qu'il leur importe de savoir?

Mais, pourrait répliquer Diogène, entre ne pas dire une chose et la cacher, il y a de la différence. Quels reproches auriez-vous à me faire de ne pas vous dire quelle est la nature des Dieux, ou en quoi consiste le souverain bien, connaissances plus importantes, cependant, que celle de l'abondance ou de la disette du bled? En un mot, je ne suis pas obligé de vous révéler tout ce qu'il vous serait utile de connaître.

Pardonnez, reprendra Antipater, vous y êtes obligé, si vous vous souvenez qu'il existe une société naturelle entre les hommes. Je ne l'ai pas oublié, répondra Diogène, mais exige-t-elle que personne ne possède rien en propre, alors il serait même défendu de vendre, il faut donner.

Vides in hâc totâ disceptatione non illud dici, quamvis hoc turpe sit, tamen, quoniam expedit, faciam: sed ita expedire, ut turpe non sit. Ex alterâ autem parte; eâ re, quia turpe sit, non esse faciendum.

XIII. Vendat ædes vir bonus propter aliqua vitia, quæ ipse nôrit, cæteri ignorent: pestilentes sint, et habeantur salubres: ignoretur, in omnibus cubilibus apparere serpentes: malè materiatæ, ruinosæ: sed hoc præter dominum, nemo sciat. Quæro, si hoc emptoribus venditor non dixerit, ædesque vendiderit pluris multò quàm se venditurum putârit, num id injustè, an improbè fecerit?

Ille verò, inquit Antipater improbè facit. Quid enim est aliud erranti viam non monstrare, (quod Athenis exsecrationibus publicis sancitum est) si hoc non est, emptorem pati ruere, et per errorem in maximam fraudem incurrere? plus etiam est, quàm viam non monstrare: nam est scientem in errorem alterum inducere. Diogenes contrà: Num te emere coëgit, qui ne hortatus quidem est? Ille, quòd non placebat, proscripsit, tu, quòd

Observez que dans cette contestation aucun ne dit, quoique cette chose soit honteuse, elle est utile, et il faut la faire; mais l'un la permet et la croit utile, parce qu'il ne la trouve point blâmable, et l'autre l'interdit parce qu'il en juge autrement.

13. Un honnête homme vend une maison, à cause de certains défauts qu'il connaît seul; on la croit saine, et l'air en est mauvais; il y a des serpens dans toutes les chambres; elle est bâtie de mauvais matériaux et menace ruine : je demande si le vendeur est répréhensible de laisser ignorer ces particularités, et de vendre à un plus haut prix qu'il n'aurait même osé espérer?

Sans doute, répond Antipater; en effet, si les Athéniens dévouaient aux exécrations publiques celui qui refusait de montrer le chemin à un homme égaré, n'est-ce pas la même chose de laisser dans l'erreur celui qui achète? Ou plutôt c'est pis encore; non-seulement c'est ne pas faire connaître l'erreur, mais c'est l'occasionner. A cela, Diogène réplique, est-ce vous forcer d'acheter, que de n'avoir pas même employé la moindre instance? Je mets en vente une chose qui ne me convient pas, vous achetez

placebat, emisti. Quòd si qui proscribunt, villam bonam, benèque ædificatam, non existimantur fefellisse, etiam si illa nec bona est, nec ædificata ratione; multò minùs, qui domum non laudârunt. Ubi enim judicium emptoris est, ibi fraus venditoris quæ potest esse? Sin autem dictum non omne prestandum est, quod dictum non est, id prestandum putas? Quid verò est stultius, quàm venditorem, ejus rei, quam vendat, vitia narrare? quid autem tam absurdum, quàm si domini jussu ita præco prædicet, Domum pestilentem vendo?

Sic ergo in quibusdam causis dubiis ex alterâ parte defenditur honestas, ex alterâ ita de utilitate dicitur, ut id, quod utile videatur, non modò facere honestum sit: sed etiam, non facere, turpe. Hæc est illa, quæ videtur utilium fieri cum honestis sæpè dissensio. Quæ dijudicanda sunt: non enim, ut quæreremus, exposuimus, sed ut explicaremus. Non igitur videtur nec frumentarius ille Rhodios, nec hic ædium venditor celare emptores debuisse. Neque enim id est celare, quidquid reticeas: sed cùm, quod tu scias, id ignorare emolumenti tui causâ velis eos, quorum

une chose qui vous plaît; si tous les jours on annonce, *maison bonne et bien bâtie, à vendre*, sans qu'elle ait aucune de ces qualités, et sans qu'on blâme le vendeur, quel reproche encourt celui qui affiche, sans éloge, ce dont il veut se défaire; en quoi peut tromper celui qui vend, lorsque la chose est soumise au jugement de l'acheteur? Si l'on n'est pas garant de tout ce qu'on dit, doit-on l'être de ce qu'on ne dit pas? Conçoit-on rien de plus insensé qu'un marchand qui décrierait sa marchandise, et qu'y aurait-il de plus ridicule que de faire crier publiquement, *maison mal saine, à vendre?*

Ainsi, dans certaines positions douteuses, on allègue l'honnêteté d'une part, et l'utilité de l'autre, en soutenant toutefois de ce dernier côté que celle-ci n'a rien de contraire à la première; c'est en ce sens seulement qu'il peut exister un combat entre l'honnête et ce qui paraît utile. Mais prononçons sur ces questions, car nous ne les avons pas proposées pour les laisser indécises. A mon avis, dans les exemples cités, le marchand de bled et le vendeur de maison n'ont pas dû avoir de réserve pour les acheteurs. Sans doute le silence n'est pas toujours dissimulation, mais il prend ce caractère dès qu'il est intéressé. Qui ne voit en effet la nature d'un tel mystère, et quelles personnes peuvent se

intersit id scire. Hoc autem celandi genus quale sit, et cujus hominis, quis non videt? Certè non apérti, non simplicis est, non ingenui, non justi, non viri boni: versuti potiùs, obscuri, astuti, fallacis, malitiosi, callidi, veteratoris, vafri. Hæc tot, et alia plura, nonne inutile est vitiorum subire nomina?

XIV. Quòd si vituperandi sunt, qui reticuerunt: quid de iis existimandum est, qui orationis vanitatem adhibuerunt?

C. Canius, eques Romanus, nec infacetus, et satis litteratus, cùm se Syracusas otiandi (ut ipse dicere solebat) non negotiandi causâ contulisset, dictitabat, se hortulos aliquos velle emere, quò invitare amicos, et ubi se oblectare sine interpellatoribus posset. Quod cùm percrebuisset, Pythius ei quidam, qui argentariam faceret Syracusis, dixit venales quidem se hortos non habere, sed licere uti Canio, si vellet, ut suis: et simul ad cænam hominem in hortos invitavit in posterum diem. Cùm ille promisisset, tùm Pythius, qui esset, ut argentarius, apud omnes ordines gra-

le permettre? Certainement ce ne sera pas un homme ouvert, ingénu, loyal, juste et bon, mais plutôt un homme double, ténébreux, rusé, dissimulé, fourbe, trompeur. Or peut-il être utile de mériter des titres si odieux?

14. Que si on est coupable de garder le silence, quel jugement porter de ceux qui induisent en erreur par des exposés faux?

C. Canius, chevalier Romain, homme d'esprit et même assez lettré, étant allé à Syracuse, non pour affaire, mais pour ne rien faire comme il avait coutume de le dire, annonça l'intention d'acheter des jardins de plaisance, où, loin des importuns, il put se distraire dans la société de quelques amis. Le bruit s'en étant répandu, un certain Pythius, banquier, lui dit que ses jardins n'étaient point à vendre, mais qu'il le priait d'en user librement, et il l'invita d'y venir dîner le lendemain. Canius accepte. Pythius, auquel son état donnait beaucoup de crédit, fait appeller les pêcheurs, les prie de pêcher le lendemain devant ses jardins, et leur explique ce qu'il désire

tiosus, piscatores ad se convocavit, et ab his petivit, ut ante suos hortulos postridiè piscarentur : dixitque, quid eos facere vellet. Ad cœnam tempore venit Canius : opiparè à Pythio apparatum (erat) convivium : cymbarum ante oculos multitudo. Pro se quisque quod ceperat, afferebat : ante pedes Pythii pisces adjiciebantur. Tùm Canius, quæso, inquit, quid est hoc Pythi? tantùmne piscium? tantùmne cymbarum? Et ille, Quid mirum, inquit? hoc loco est, Syracusis, quidquid est piscium : hæc aquatio : hâc villâ isti carere non possunt.

Incensus Canius cupiditate, contendit à Pythio, ut venderet. Gravatè ille primò. Quid multa? impetrat : emit homo cupidus, et locuples, tanti, quanti Pythius voluit, et emit instructos : nomina facit : negotium conficit. Invitat Canius postridiè familiares suos. Venit ipse maturè. Scalmum nullum videt. Quærit ex proximo vicino, num feriæ quædam piscatorum essent, quòd eos nullos videret. Nullæ (quod sciam) inquit ille : sed hîc piscari nulli solent, itaque heri mirabar, quid accidisset. Stomachari Canius. Sed quid faceret? nondum enim Aqui-

d'eux. Canius est exact au rendez-vous. Il voit une table magnifiquement servie. Sous ses yeux, une multitude de barques : chacun apporte sa pêche ; les poissons tombent en tas aux pieds de Canius. Je vous prie, dit-il, qu'est-ce que ceci? Tout ce poisson? Tant de barques? Ne vous étonnez pas, répondit Pythius, ce lieu est le seul poissonneux de Syracuse, tous les pêcheurs s'y rendent ; ils ne peuvent aller autre part.

Canius aussi-tôt de se passionner, il presse Pythius de vendre, celui-ci s'en défend d'abord ; bref il cède. Notre acheteur, homme riche, et dans la première chaleur d'un désir violent, achète à toutes conditions ; il achète avec les meubles, il fait son obligation, l'affaire est conclue. Ses amis sont invités pour le lendemain ; lui-même vient de très-bonne heure. Pas le plus léger esquif. Il s'informe du voisin s'il est fête ce jour-là pour les pêcheurs. Non pas que je sache, répond celui-ci, mais d'ailleurs il n'y a jamais de pêcheur en cette endroit, et je m'étonnai fort d'en voir hier. Voilà Canius furieux ; mais que faire? Aqui-

lius, collega et familiaris meus, protulerat de dolo malo formulas: in quibus ipsis, cùm ex eo quæreretur quid esset dolus malus, respondebat, Cùm esset aliud simulatum, aliud actum. Hoc quidem sanè luculenter, ut ab homine perito definiendi. Ergo et Pythius et omnes aliud agentes, aliud simulantes, perfidi, improbi, malitiosi sunt. Nullum igitur factum eorum potest utile esse, cùm sit tot vitiis inquinatum.

XV. Quòd si Aquiliana definitio vera est: ex omni vitâ simulatio, dissimulatioque tollenda est. Ita nec ut emat meliùs, nec ut vendat, quidquam simulabit, aut dissimulabit vir bonus.

Atque iste dolus malus etiam legibus erat vindicatus, ut tutela duodecim tabulis, et circumscriptio adolescentium lege Lætoriâ: et sine lege, judiciis, in quibus additur, *ex fide bonâ*. Reliquorum autem judiciorum hæc verba maximè excellunt; in arbitrio rei uxoriæ, *meliùs*, *æquiùs*: in fiduciâ, *ut inter bonos agier*. Quid ergo? aut in eo, quod *meliùs*, *æquius*, potest ulla pars inesse fraudis? aut, cùm dicitur, *inter bonos bene agier*,

lius, mon collègue et mon ami, n'avait point encore publié ses formules contre le dol, où il le définit ainsi ; c'est, dit-il, donner à entendre une chose et en faire une autre : définition claire et digne de cet habile jurisconsulte. Ainsi Pythius et ses pareils sont artificieux, trompeurs, sans probité : mais aucune action souillée de tant de vices ne peut être utile.

15. Or, si la définition d'Aquilius est juste, il faut proscrire la feinte et la dissimulation, et l'homme de bien ne les employera pas pour acheter ou vendre plus avantageusement.

Au reste, les lois ont toujours puni le dol. Voyez les douze tables sur les tutelles, et la loi Lœtoria, contre les piéges tendus aux mineurs. On le condamne également dans les actes dont la loi n'a pas parlé, lorsqu'ils contiennent la clause d'agir de bonne foi. On a surtout égard, dans le jugement des conventions matrimoniales, à cette formule qui s'y insère, *le mieux possible, et en toute justice ;* et dans les fidei-commis, à cet autre, *comme il convient entre gens de bien.* A votre avis, ces différentes clauses

quidquam agi dolosè aut malitiosè potest?

Dolus autem malus simulatione et dissimulatione, ut ait Aquilius, continetur. Tollendum est igitur ex rebus contrahendis omne mendacium. Non licitatorem venditor, nec qui contra se liceatur, emptor opponet. Uterque, si ad eloquendum venerit, non plus, quàm semel eloquetur.

Quintus quidem Scævola, Publii filius, cùm postulâsset, ut sibi fundus, cujus emptor erat, semel indicaretur, idque venditor ita fecisset, dixit, se pluris æstimare: addidit centum millia. Nemo est, qui hoc viri boni fuisse neget: sapientis, negant: ut si minoris, quàm potuisset, vendidisset. Hæc igitur est illa pernicies, quòd alios bonos, alios sapientes existimant. Ex quo Ennius,

Nequicquam sapere sapientem,
Qui sibi ipsi prodesse non quiret.

Verè id quidem, si, quid esset prodesse, mihi cùm Ennio conveniret.

laissent-elles quelque issue à la fraude, et quand on a promis d'agir comme il convient entre gens de bien, peut-on se permettre l'artifice?

Si le dol consiste à feindre ou à dissimuler selon la définition d'Aquilius, on est donc obligé, dans toutes les affaires, de prévenir les erreurs qui naîtraient de l'une de ces causes. Par conséquent un vendeur ne doit pas aposter des enchérisseurs pour faire monter le prix de ses marchandises, et les acheteurs ne doivent pas s'entendre pour les retenir au dessous de leur valeur. Dans les autres cas où l'acheteur est seul à seul vis-à-vis du vendeur, l'un et l'autre ne doivent avoir qu'un mot.

Q. Scévola, fils de Publius, demandant au juste la valeur d'un fonds de terre qu'il voulait acheter, dit, après en avoir entendu le prix, qu'il l'estimait davantage, et ajouta cent mille sesterces à la somme demandée. Personne ne disconvient que cette conduite ne soit d'un très-honnête homme, mais on nie qu'elle soit d'un homme sage. C'est, dit-on, comme s'il eût donné son bien au dessous du prix qu'on lui en aurait offert. Hélas! voilà le mal, c'est qu'on distingue la probité de la sagesse. Ennius dit:

Le sage n'est pas sage,
Qui ne sait pas l'être à son avantage.

Je serais de son avis, si nous attachions tous deux le même sens au mot *avantage*.

Hecatonem quidem Rhodium, discipulum Panætii video in iis libris, quos de officiis scripsit Q. Tuberoni, dicere, Sapientis esse nihil contra mores, leges, instituta facientem, habere rationem rei familiaris. Neque enim solùm nobis divites esse volumus, sed liberis, propinquis, amicis, maximèque reipublicæ. Singulorum enim facultates et copiæ, divitiæ sunt civitatis. Huic Scævolæ factum (de quo paulò ante dixi) placere nullo modo potest: etenim omninò tantùm se negat facturum compendii sui causâ, quod non liceat. Huic nec laus magna tribuenda, nec gratia est.

Sed sive simulatio, et dissimulatio, dolus malus est, perpaucæ res sunt, in quibus dolus iste malus non versetur: sive vir bonus est is, qui prodest, quibus potest, nocet nemini, certè istum virum bonum non facilè reperimus.

Nunquam igitur est utile peccare, quia semper est turpe: et, quia semper est honestum, virum bonum esse, semper est utile.

XVI. Ac de jure quidem prædiorum sancitum est apud nos jure civili,

Je lis dans le traité des devoirs, adressé à Q. Tuberon, par Hecaton de Rhodes, que le sage, en se conformant aux loix, aux mœurs et aux coutumes de son pays, doit s'occuper à grossir sa fortune; d'autant plus que ce n'est pas pour soi, mais pour ses enfans, ses amis, ses proches, qu'on veut être riche, et que les richesses des particuliers tournent au profit de l'état. Ce philosophe n'eût donc pas approuvé l'action de Scévola puisqu'il réduit le devoir à ne rejetter aucun moyen de s'enrichir, s'il n'est expressément prohibé. Il n'y a pas grand mérite à cela, et on ne doit pas lui en savoir beaucoup de gré.

Il faut convenir que si le dol accompagne nécessairement la feinte ou la dissimulation, peu d'affaires en sont exemptes : et si l'homme de bien est celui qui rend service autant qu'il peut, et ne nuit jamais, certainement, il n'est pas facile à trouver.

Je dis donc qu'il n'est jamais utile de mal faire, parce que cela est toujours honteux, et que, comme il est toujours honorable d'être homme de bien, c'est aussi toujours une chose utile.

16. Le droit civil ordonne aujourd'hui au vendeur d'un bien fonds, d'en déclarer

ut in his vendendis vitia dicerentur, quæ nota essent venditori. Nam cùm ex duodecim tabulis satis esset ea præstari, quæ essent linguâ nuncupata, quæ qui inficiatus esset, dupli pœnam subiret: à Jurisconsultis etiam reticentiæ pœna est constituta; quidquid enim esset in prædio vitii, id statuerunt, si venditor sciret, nisi nominatim dictum esset, præstari oportere.

Ut, cùm in arce augurium augures acturi essent, jussissentque Titum Claudium Centumalum qui ædes in Cœlio monte habebat, demoliri ea, quorum altitudo officeret auspiciis: Claudius proscripsit insulam, vendidit: emit P. Calpurnius Lanarius. Huic ab auguribus illud idem denunciatum est. Itaque Calpurnius cùm demolitus esset, cognôssetque Claudium ædes posteà proscripsisse, quàm esset ab auguribus demoliri jussus, arbitrum illum adegit, quidquid sibi (de eâ re) facere oporteret ex fide bonâ. Marcus Cato sententiam dixit, hujus nostri Catonis pater (ut enim cæteri ex patribus, sic, qui illud lumen progenuit, ex filio est nominandus) Is igitur judex ita pro-

tous les vices qui lui sont connus : la loi des douze tables était moins exigeante; elle le rendait seulement garant de ses réponses aux questions de l'acheteur, et le condamnait, en cas de mauvaise-foi, à une amende double de la somme dont son mensonge faisait tort; mais les jurisconsultes ont pensé qu'il fallait punir ceux mêmes qui taisaient les défauts sur lesquels ils n'étaient point interrogés, et le vendeur fut déclaré responsable de tous les vices dont il n'aurait pas fait la déclaration expresse.

Les augures ordonnèrent à T. Claudius Centumalus, propriétaire d'une maison sur le Mont-Cœlius, d'en détruire une partie, dont la hauteur les gênait pour prendre les auspices du haut du capitole. Celui-ci mit alors sa maison en vente; elle fut achetée par Calpurnius Lanarius : même sommation au nouveau possesseur. Il obéit; mais ayant su que son prédécesseur n'avait songé à mettre sa maison en vente qu'après avoir reçu l'ordre d'abattre, il l'appella en justice comme infidèle à la clause du contrat où il promettait *d'agir de bonne-foi.* L'affaire fut jugée par M. Caton, père de notre Caton d'Utique : je le désigne ainsi, parce qu'au lieu qu'il est d'usage de faire connaître les enfans par les pères, l'auteur de cette brillante lumière de la république, doit être nommé du nom

nuntiavit : cùm in venundando rem eam scîsset, et non pronuntiâsset, emptori damnum præstari oportere. Igitur ad fidem bonam statuit pertinere, notum esse emptori vitium, quod nôsset venditor.

Quòd si rectè judicavit : non rectè frumentarius ille, non rectè ædium pestilentium venditor tacuit. Sed hujusmodi reticentiæ jure civili omnes comprehendi non possunt : quæ autem possunt, diligenter tenentur.

M. Marius Gratidianus propinquus noster, C. Sergio Oratæ vendiderat ædes eas, quas ab eodem ipse paucis antè annis emerat. Hæ Sergio serviebant : sed hoc in mancipio Marius non dixerat. Adducta res in judicium est. Oratam Crassus, Gratidianum defendebat Antonius. Jus Crassus urgebat ; quod vitii venditor non dixisset sciens, id oportere præstari : æquitatem Antonius : quoniam id vitium ignotum Sergio non fuisset, qui illas ædes vendidisset, nihil fuisse necesse dici : nec eum esse deceptum, qui id quod emerat, quo jure esset, teneret. Quorsùm hæc ? ut illud intelligas, non placuisse majoribus nostris astutos.

de son fils. La sentence condamna Claudius à des indemnités, pour avoir tenu secret l'ordre des augures. Le juge crut donc qu'il était de la bonne-foi que l'acquéreur fût instruit d'un vice connu du vendeur.

Si ce jugement est équitable, le silence du marchand de bled et de l'homme qui vend une maison mal saine, n'ont point d'excuse. La loi ne peut atteindre toutes les réticences de ce genre, mais elle repousse soigneusement celles qui sont à sa portée.

Marius Gratidianus, notre parent, avait acheté de Sergius Orata, une maison qu'il lui revendit quelques années après. Elle était chargée d'une servitude envers Sergius. Marius n'en fit point la déclaration en la vendant à son premier propriétaire; l'affaire fut portée en justice : Crassus plaidait pour Orata, Antoine pour Gratidianus. Le premier alléguait la disposition rigoureuse du droit, qui condamne à l'indemnité le vendeur qui ne déclare pas les charges; Antoine réclamait l'équité, disant qu'il n'avait point été nécessaire de dire à Sergius ce dont il était instruit, et qu'on ne pouvait pas avoir été trompé, quand on savait au moment de l'acquisition, sous quelles conditions on devenait propriétaire. Je vous cite ces exemples pour vous faire connaître que jamais nos tribunaux n'ont approuvé ces sortes de ruses.

XVII. Sed aliter leges, aliter philósophi tollunt astutias : leges, quatenùs manu tenere possunt ; philosophi, quatenùs ratione et intelligentiâ. Ratio igitur hoc postulat, ne quid insidiosè, ne quid simulatè, ne quid fallaciter.

Sunt ne igitur insidiæ, tendere plagas, etiam si excitaturus non sis, nec agitaturus? ipse enim feræ nullo insequente sæpè incidunt. Sic tu, cùm ædes proscribas, tabulam tanquam plagam ponas, domum propter vitia vendas; in eam aliquis incurrat imprudens.

Hoc quamquam video propter depravationem consuetudinis, neque more turpe haberi, neque aut lege sanciri, aut jure civili : tamen naturæ lege sancitum est. Societas enim est, (quod etsi sæpè dictum est, dicendum tamen est sæpiùs) latissimè quidem quæ pateat, hominum inter homines : interior eorum, qui ejusdem generis sunt ; propior eorum, qui ejusdem civitatis. Itaque majores aliud jus gentium, aliud jus civile esse voluerunt. Quod civile, non idem continuò gentium : quod autem gentium, idem civile esse debet. Sed nos veri juris, germanæque justitiæ

17. Au reste, les lois et la philosophie ne combattent point l'artifice de la même manière ; il le faut palpable pour donner prise aux lois, mais la philosophie le poursuit jusques dans les cavités du cœur, et l'attaque avec les armes de la raison, qui se déclare contre toutes sortes d'embûches et de fraudes.

Ne croyons point être exempts de reproche, pour n'avoir pas poussé précisément tel ou tel dans le piège. Les animaux se prennent d'eux-mêmes à ceux qu'on leur dresse ; ainsi faites-vous, en posant une affiche insidieuse, qui est comme le filet où va se précipiter un imprudent.

Cette conduite, je le sais, n'est pas formellement défendue par les lois civiles, et même la dépravation des mœurs en admet l'usage, mais elle est réprouvée par la nature. Car (je l'ai dit souvent, et il faut le répéter davantage,) il existe entre les hommes une société générale, et ses liens se resserrent entre les membres d'une nation ou d'une cité. C'est pourquoi nos pères ont distingué le *droit des gens* et le *droit civil*. Tout ce qui est du droit civil n'est pas du droit des gens; mais tout ce qui est du droit des gens fait, à plus forte raison, partie du droit civil. Au reste, notre droit n'est qu'une image faible, une peinture sans

solidam et expressam effigiem nullam tenemus; umbrâ et imaginibus utimur: eas ipsas utinam sequeremur! feruntur enim ex optimis naturæ et veritatis exemplis. Nam quanti verba illa, *Utine propter te, fidemve tuam captus, fraudatusve sim?* Quam illa aurea, *ut inter bonos benè agier oportet, et sine fraudatione!* Sed qui sint boni, et quid sit benè agi, magna quæstio est.

Q. quidem Scævola, Pontifex maximus, summam vim dicebat esse in omnibus iis arbitriis, in quibus adderetur, *ex fide bonâ*: fideique bonæ nomen existimabat manare latissimè, idque versari in tutelis, societatibus, fiduciis, mandatis, rebus emptis, venditis, conductis, locatis, quibus vitæ societas continetur: in his magni esse judicis, statuere (præsertim cùm in plerisque essent judicia contraria) quid quemque cuique præstare oporteret.

Quocircà astutiæ tollendæ sunt, eaque malitia, quæ vult illa quidem videri se esse prudentiam: sed abest ab eâ, distatque plurimùm. Prudentia est enim locata in delectu bonorum

relief du véritable droit, et seulement l'ombre de la parfaite justice. Trop heureux pourtant si nous le suivions! car il a pour base les plus saines inspirations de la nature. Que de sens dans cette formule : *ne me rendez pas victime de ma confiance en vous.* Celle-ci est d'or : *Agissons comme il convient entre gens de bien, et sans fraude.* Mais la question est de savoir ce qu'on entend par être gens de bien et agir comme tels.

Le grand Pontife Q. Scévola disait que tous les actes où l'on inscrit ces mots, *de bonne-foi*, avaient la plus grande force, et il estimait la bonne-foi caution obligée dans une multitude d'affaires, et notamment dans les tutelles, les sociétés, les fidéi-commis, les mandats, les ventes, les achats, les locations, sur quoi roule la vie sociale; et il ajoutait qu'en tous les différends qui s'élevaient sur des matières de cette nature, c'était principalement à cette bonne-foi que le juge devait avoir égard, d'autant plus qu'en ces sortes d'affaires, les arrêts précédemment rendus n'étaient pas uniformes, et souvent même se contrariaient.

Bannissons donc cette conduite artificieuse qu'on voudrait confondre avec la prudence, et qui n'a rien de commun avec cette vertu : car la prudence consiste à discerner le bien et le mal pour faire entr'eux le choix convenable; et

et malorum : malitia (si omnia, quæ turpia sunt, mala sunt) mala bonis anteponit.

Nec verò in prædiis solùm jus civile, ductum à naturâ, malitiam fraudemque vindicat : sed etiam in mancipiorum venditione fraus venditoris omnis excluditur. Qui enim scire debuit de sanitate, de fugâ, de furtis, præstat edicto AEdilium. Heredum alia causa est.

Ex quo intelligitur, quoniam, juris natura fons sit, hoc secundùm naturam esse, neminem id agere, ut ex alterius prædetur inscitiâ. Nec ulla pernicies vitæ major inveniri potest, quàm in malitiâ simulatio intelligentiæ : ex quo ista innumerabilia nascuntur, ut utilia cum honestis pugnare videantur. Quotus enim quisque reperietur, qui impunitate et ignoratione omnium propositâ, abstinere possit injuriâ ?

XVIII. Periclitemur, si placet, in iis quidem exemplis, in quibus peccari vulgus hominum fortassè non putat. Neque enim de sicariis, veneficis, testamentariis, furibus, peculatoribus hoc loco disserendum est : qui non

l'effet de l'artifice (puisque tout ce qui est honteux est mal), consiste à préférer le mal au bien.

Ce n'est pas seulement à l'égard des biens-fonds que le droit civil, émanation du droit naturel, punit l'artifice; il le réprouve dans la vente des esclaves. Une loi des Ediles rend le vendeur responsable de toutes leurs qualités, qu'il a dû connaître, telles que leur santé, leur inclination à fuir ou à voler. Cette loi n'a pas d'application, lorsqu'ils proviennent d'une succession.

Cela nous prouve que les principes du droit sont dans la nature, à laquelle il répugne d'abuser de l'ignorance d'un autre homme. Il n'y a pas de préjugé plus nuisible à la société que de confondre l'artifice avec la capacité dans les affaires. De-là cette foule de circonstances où nous croyons voir l'honnête d'un côté, et l'utile de l'autre. Aussi, aurait-on de la peine à trouver quelqu'un qui, certain du secret et de l'impunité, ne fût disposé à une injustice.

18. Essayons-nous, si vous voulez, à la pierre de touche de quelques-unes de ces actions, dans lesqu'elles le vulgaire ne trouve peut-être rien de condamnable; car je ne parle point ici de ces criminels fameux, des voleurs, des assassins, des empoisonneurs, des concus-

verbis sunt et disputatione philosophorum, sed vinculis, et carcere fatigandi. Sed hæc consideremus quæ faciunt ii, qui habentur boni.

L. Minucii Basili, locupletis hominis falsum testamentum quidam è Græciâ Romam attulerunt : quod quò facilius obtinerent, scripserunt heredes secum M. Crassum, et Q. Hortensium, homines ejusdem ætatis potentissimos : qui, cùm illud falsum esse suspicarentur, sibi autem nullius essent conscii culpæ, alieni facinoris munusculum non repudiaverunt. Quid ergo? satin' hoc est, ut non deliquisse videantur? Mihi quidem non videtur: quamquam alterum amavi vivum, alterum non odi mortuum.

Sed cùm Basilus M. Satrium, sororis filium, nomen suum ferre voluisset, eumque fecisset heredem ; Hunc, dico patronum agri Piceni, et Sabini : (ô turpem notam temporum illorum!) num erat æquum, principes civis rem habere, ad Satrium nihil præter nomen pervenire?

Etenim, si is, qui non defendit injuriam, neque propulsat à suis, cùm

sionnaires; ce sont les prisons et le poids des chaînes qui les doivent réduire, et non les raisonnemens des philosophes. Je m'arrête à ce que se permettent des hommes, d'ailleurs réputés gens de bien.

On apporta à Rome un testament supposé de L. Minucius Basilus, homme fort riche: les faussaires s'étaient adroitement donnés pour co-héritiers M. Crassus et Q. Hortensius, deux des plus puissans personnages de la république. Ceux-ci se doutèrent bien du fait; mais n'en étant point complices, ils crurent pouvoir recueillir sans examen les fruits du crime d'autrui. Etait-ce assez pour les justifier? Je ne le croirai jamais, quoiqu'ami d'Hortensius pendant sa vie, et sans haine pour Crassus depuis sa mort.

D'ailleurs, il existait un testament antérieur de Basilus par lequel il déclarait son héritier, à la charge de prendre son nom, le fils de sa sœur, ce même Satrius qui, à la honte de ces tems, fut déclaré protecteur du pays des Picennins et des Sabins. Etait-il juste que Satrius eût pour lot le nom du testateur, et que tous les biens passassent entre les mains des plus riches citoyens de Rome.

Si ne pas défendre un opprimé, quand on le peut, c'est commettre une injus-

potest, injustè facit, ut in primo libro disserui; qualis habendus est is, qui non modò non repellit, sed etiam adjuvat injuriam? Mihi quidem etiam veræ hereditates, non honestæ videntur, si sint malitiosis blanditiis officiorum, non veritate, sed simulatione quæsitæ. Atqui in talibus rebus aliud utile interdùm, aliud honestum videri solet. Falsò: nam eadem utilitatis, quæ honestatis est regula. Qui hoc non perviderit, ab hoc nulla fraus aberit, nullum facinus. Sic enim cogitans: Est istuc quidem honestum, verùm hoc expedit, res à naturâ copulatas audebit errore divellere: qui fons est fraudium, maleficiorum, scelerum omnium.

XIX. Itaque si vir bonus habeat hanc vim, ut, si digitis concrepuerit, possit in locupletium testamenta nomen ejus irrepere; hâc vi non utatur: ne si exploratum quidem habeat, id omninò neminem unquam suspicaturum. At dares hanc vim M. Crasso, ut digitorum percussione heres posset scriptus esse, qui re verâ non esset heres: in foro, mihi crede, saltaret. Homo autem justus, isque, quem sentimus virum bonum, nihil

tice, comme je l'ai prouvé dans mon premier Livre, que dire de celui qui, loin d'empêcher le mal, le favorise? Pour moi, je pense qu'on doit rougir d'un héritage, même donné, lorsqu'on l'a obtenu par des soins étudiés et une amitié feinte, plutôt que par les témoignages sincères d'une affection véritable. C'est dans les circonstances de cette nature qu'on distingue l'utile et l'honnête, mais à tort, le premier ne pouvant naître que de l'autre. Avec le système contraire, point de fraude, point de crime même qu'on ne se permette. En effet, se dire, voilà l'honnête, mais voici l'utile; c'est, par une erreur, source de toutes les injustices et de tous les forfaits, séparer deux choses étroitement unies dans la nature.

19 Je suppose que l'homme de bien eût la faculté, en agitant les doigts, de glisser son nom sur les testamens des plus riches citoyens, il n'en ferait point usage, fût-il assuré qu'on ne le soupçonnât jamais. Mais, accordez ce secret à M. Crassus, il sautera de joie sur la place publique. L'homme de bien, véritablement digne de ce titre, n'ôtera rien à personne pour se l'approprier. Quiconque s'en étonne connaît peu la probité. Descendons dans notre ame, pour en développer les notions secrètes, et nous

cuiquam, quod in se transferat, detrahet. Hoc qui admiratur, is se, quid sit vir bonus, nescire fateatur. At verò si quis voluerit animi sui complicatam notionem evolvere, jam se ipse doceat, eum virum bonum esse, qui prosit quibus possit : noceat nemini, nisi lacessitus injuriâ. Quid ergo? hic non noceat, qui quodam quasi veneno perficiat, ut veros heredes moveat, in eorum locum ipse succedat? Non ergo faciat (dixerit quis) quod utile sit, quod expediat? Imò intelligat, nihil nec expedire, nec utile esse, quod sit injustum. Hoc qui non didicerit, bonus vir esse non poterit.

Fimbriam consularem, audiebam de patre nostro puer, judicem M. Lutatio Pinthiæ fuisse, equiti Romano sanè honesto, cùm is sponsionem fecisset, ni bonus vir esset. Itaque ei dixisse Fimbriam, se illam rem nunquam judicaturum; ne aut spoliare famâ probatum hominem, si contrà judicâsset : aut statuisse videretur, virum bonum aliquem esse, cùm ea res innumerabilibus officiis et laudibus contineretur.

Huic igitur viro bono, quem Fimbria etiam, non modò Socrates noverat,

apprendrons de nous-mêmes que le caractère de l'honnête homme consiste à faire autant de bien qu'il peut, et jamais de mal, si la nécessité de repousser l'injustice ne l'y contraint. Or, direz-vous que ce ne soit point nuire, que de faire disparaître d'un testament, par une espèce de magie, le nom de l'héritier légitime, pour y substituer le vôtre? Quoi! répondez-vous, ne puis-je songer sans crime à mes intérêts, et rechercher ce qui m'est utile? Mais je vous ai déjà prouvé que rien d'injuste ne saurait être utile : si l'on n'est pas convaincu de cette vérité, il est impossible d'être homme de bien.

Je me souviens d'avoir entendu raconter à mon père, dans ma jeunesse, que Fimbria, personnage consulaire, se trouvant juge dans une affaire où M. Lutatius Pinthia, chevalier Romain, d'une réputation intacte, avait affirmé *foi d'honnête homme*, il se récusa, pour ne pas compromettre un citoyen bien famé, s'il prononçait contre lui, et pour ne pas reconnaître, en jugeant en sa faveur, qu'il existât véritablement un homme de bien, lorsque ce titre supposait la réunion de tant de mérites, et l'accomplissement de tant de devoirs.

L'honnête homme de Fimbria, comme celui de Socrate, ne peut donc regarder

nullo modo videri potest quidquam esse utile, quod non honestum sit. Itaque talis vir non modò facere, sed ne cogitare quidem quidquam audebit, quod non audeat prædicare. Hæc nonne est turpe dubitare philosophos, quæ ne rustici quidèm dubitent? à quibus natum est id, quod jam tritum est vetustate proverbium : cùm enim fidem alicujus, bonitatemque laudant, dignum esse dicunt, quìcum in tenebris mices. Hoc quam habet vim, nisi illam, nihil expedire quod non deceat, etiam si id possis nullo refellente obtinere?

Videsne igitur, hoc proverbio, neque Gygi illi posse veniam dari, neque huic, quem paulò antè fingebam digitorum percussione hereditates omnium posse ad sese convertere? Ut enim quod turpe est, id quamvis occultetur, tamen honestum fieri nullo modo potest : sic, quod honestum non est, id utile ut sit, effici non potest, adversante et repugnante naturâ.

XX. At enim, cùm permagna præmia sunt, est causa peccandi. C. Marius cùm à spe Consulatûs longè abesset, et jam septimum annum post prætúram jaceret, neque petiturus

comme utile ce qui ne serait pas honnête. Non-seulement il ne se permettra pas de faire, mais même de penser rien qu'il n'ose avouer hautement. Eh quoi! n'est-il pas honteux que les philosophes doutent d'une vérité sentie par les hommes les plus grossiers? Consultez les paysans, lorsqu'ils veulent peindre la bonté, la candeur de l'un d'eux : *On pourrait*, disent-ils, *jouer à Colin-Maillard avec lui sans lui bander les yeux.* Quel est le sens de ce langage devenu proverbe? C'est que celui dont on parle ne ferait rien d'injuste pour son propre intérêt, quand il le pourrait impunément.

Ce proverbe porte avec lui la condamnation de Gyges, et de cet autre auquel je suppose le don de se faire inscrire dans les testamens avec un simple mouvement du doigt. L'obscurité ne peut rendre honnête ce qui ne serait pas tel au grand jour; et il est contre la nature, que ce qui n'est pas honnête soit utile.

20. Mais la perspective d'un grand avantage nous égare. Marius se voyant séparé du consulat par une distance immense, et considérant que sept ans s'étaient déjà

unquam Consulatum videretur : Q. Metellum, cujus legatus erat, summum virum, et civem, cùm ab eo, imperatore suo, Romam missus esset, apud Populum Romanum criminatus est ; bellum ducere : si se Consulem fecissent, brevi tempore, aut vivum, aut mortuum Jugurtham se in potestatem Populi Romani redacturum. Itaque factus est ille quidem Consul, sed à fide justitiâque discessit, qui optimum et gravissimum civem, cujus legatus, et à quo missus est, in invidiam falso crimine adduxerit.

Ne noster quidem Gratidianus officio boni viri functus est tùm, cùm prætor esset, collegium que prætorum Tribuni plebis adhibuissent, ut res nummaria de communi sententiâ constitueretur. Jactabatur enim temporibus illis nummus, sic ut nemo posset scire, quid haberet. Conscripserunt communiter edictum cum pœnâ atque judicio ; constitueruntque, ut omnes simul in Rostra post meridiem descenderent : et cæteri quidem alius alió : Marius à subselliis in Rostra rectà, idque quod communiter compositum fuerat, solus edixit. Et ea res (si quæris) ei magno honori fuit.

écoulés depuis sa préture, accusa auprès du peuple Romain de prolonger la guerre nutilement Q. Métellus, homme et ci-oyen du premier mérite, dont il était ieutenant, et qui l'avait envoyé à Rome our des négociations. Il fit entendre que i on le nommait consul, lui Marius, il ivrerait en peu de tems Jugurtha mort u vif. Il fut en effet nommé; mais il nanqua à la justice et à la fidélité, en rovoquant par une accusation fausse la éfaveur publique sur un excellent ci-oyen, et très-respectable, dont il avait a confiance.

Gratidianus, notre parent, fit aussi endant sa préture une action répré-ensible. Les tribuns s'étaient assemblés our établir, de concert avec les pré-eurs, un réglement qui fixât la valeur es monnoies, tellement variable à cette poque, que personne ne savait ce qu'il ossédait. L'édit dressé, l'action judi-iaire et les peines établies, ils convin-ent de se rendre tous sur le soir à la ribune, pour l'annoncer au peuple, et e séparèrent. Mais Gratidianus courut e l'assemblée à la tribune, et publia seul décret rendu en commun. Cette dé-narche, (s'il n'était question que de cela), ui réussit parfaitement; ses images furent lacées, éclairées, encensées dans toutes

Omnibus vicis statuæ, ad eas thus, et cerei. Quid multa? nemo nunquam multitudini fuit carior.

Hæc sunt, quæ conturbant homines in deliberatione nonnunquam, cùm id, in quo violatur æquitas non ita magnum, illud autem, quod ex eo paritur, permagnum videtur: ut Mario, præripere Collegis et Tribunis plebis popularem gratiam, non ita turpe; Consulem ob eam rem fieri, quod sibi tunc proposuerat, valde utile videbatur. Sed omnium una regula est, quam tibi cupio esse notissimam: aut illud, quod utile videtur, turpe ne sit; aut, si turpe est, ne videatur esse utile.

Quid igitur? possumusne aut illum Marium, virum bonum judicare, aut hunc? Explica atque excute intelligentiam tuam, ut videas, quæ sit in eâ species, forma, et notio viri boni. Cadit ergo in virum bonum mentiri emolumenti sui causâ, criminari, prærripere, fallere? Nihil profectò minùs. Est ergo ulla res tanti, aut commodum ullum tam expetendum, ut viri boni et splendorem, et nomen amittas? Quid est, quod afferre tantum utilitas ista, quæ dicitur, possit, quantum auferre, si boni viri nomen eripuerit,

les places publiques; en un mot, on ne fut jamais plus cher à la multitude.

Ce qui trompe la plupart des hommes en ces sortes d'occasions, c'est que leur injustice leur paraît légère relativement aux avantages qu'ils en attendent. Gratidianus calculait que c'était peu de chose de dérober à ses collègues leur part à la reconnaissance publique, pour se frayer un chemin rapide au consulat qu'il avait en vue. Mais il y a sur cela une règle unique, et je désire qu'elle vous soit bien connue; il faut que ce qui semble utile ne soit pas honteux; ou, s'il est honteux, qu'il ne semble pas utile.

Pouvons-nous, en effet, justifier la probité de notre parent et de Marius? Interrogez votre raison. Sous quelles formes vous peint-elle l'homme de bien? Quelles notions vous en donne-telle? Lui permet-elle de mentir pour son intérêt, de tromper, de calomnier, de dérober? Non, certainement. Est-il donc au monde rien d'assez grand prix, est-il un avantage assez désirable pour payer le sacrifice du beau titre d'homme de bien? Qu'a donc cette utilité si vantée pour compenser une telle perte? N'est-ce pas ce titre qui nous distingue des bêtes? Et qu'importe de conserver les

fidem justitiamque detraxerit? Quid enim interest, utrùm ex homine se quis conferat in belluam, an in hominis figurâ immanitatem gerat belluæ?

XXI. Quid? qui omnia et recta et honesta negligunt, dummodò potentiam consequantur, nonne idem faciunt, quod is, qui etiam socerum habere voluit eum, cujus ipse audaciâ potens esset? Utile ei videbatur plurimùm posse alterius invidiâ. Id quàm injustum in patriam, quàm inutile, quàm turpe esset, non videbat. Ipse autem socer in ore semper Græcos versus de Phœnissis habebat, quos dicam ut potero, inconditè fortassè, sed tamen ut res possit intelligi:

> Nam si violandum est jus, regnandi gratiâ
> Violandum est: aliis rebus pietatem colas.

Capitalis Eteocles, vel potius Euripides, qui id unum, quod omnium sceleratissimum fuerat exceperit. Quid igitur minuta colligimus, hereditates, mercaturas, venditiones fraudulentas? Ecce tibi, qui rex populi Romani dominusque omnium gentium esse concupierit, idque perfecerit. Hanc cupiditatem si honestam quis esse dicit, amens est. Probat enim legum, et

formes extérieures de l'homme, quand on dépouille ce qui le caractérise?

21. Sacrifier à son élévation la droiture et la probité, c'est raisonner comme celui qui fit choix d'un beau-père, dans l'intention de profiter des fruits de son audace. Il lui paraissait utile d'augmenter son crédit en laissant la défaveur des moyens à un autre. Il ne voyait pas combien cette politique était honteuse, criminelle envers la patrie, et par conséquent sans avantage. Quant au beau-père, il avait toujours à la bouche des vers grecs de la tragédie des Phénisses, dont ma traduction, faible peut-être, fera du moins comprendre quel est le sens.

S'il s'agit de règner, n'épargnons pas les crimes;
Le trône les excuse, et les rend légitimes;
Pourvu qu'en tout le reste, on soit juste, il suffit.

Maxime abominable d'Etéocle ou plutôt d'Euripide, qui excepte du nombre des crimes le plus affreux de tous : car en effet, que parlai-je ici de testamens supposés, de mauvaise-foi dans le commerce, de ventes frauduleuses. Voici un homme qui conçoit le désir d'être roi des Romains et maître du monde, et qui l'exécute. Il faudrait avoir perdu le sens pour justifier une pareille ambition; ce serait approuver l'anéantissement des lois

libertatis interitum: earumque oppressionem tetram et detestabilem, gloriosam putat. Qui autem fatetur, honestum non esse in eâ civitate, quæ libera fuit, quæque esse debeat, regnare, sed ei, qui id facere possit, esse utile, quâ hunc objurgatione, aut quo potius convicio à tanto errore coner avellere? Potest enim, Dii immortales! cuiquam esse utile fœdissimum et teterrimum parricidium patriæ: quamvis is, qui se eo obstrinxerit, ab oppressis civibus Parens nominetur? Honestate igitur dirigenda utilitas est, et quidem sic, ut hæc duo, verbo inter se discrepare, re tamen unum sonare videantur.

Non habeo, ad vulgi opinionem, quæ major utilitas, quàm regnandi, esse possit: nihil contrà inutilius ei, qui id injustè consecutus sit, invenio, cùm ad veritatem cæpi revocare rationem. Possunt enim cuiquam esse utiles, angores, sollicitudines, diurni et nocturni metus, vita insidiarum periculorumque plenissima?

Multi iniqui atque infideles regno, pauci sunt boni, inquit Accius. At cui regno? quod à Tantalo et Pelope proditum jure obtinebatur. Nam quantò plures ei regi putas, qui cum exercitu Populi Ro-

et de la liberté ; ce serait trouver glorieuse leur oppression indigne et détestable. Que si, en convenant que c'est un crime de vouloir régner dans une ville libre, on ajoute que cela n'en est pas moins utile pour celui qui y parvient, par quels reproches, ou plutôt par quelles exécrations ne dois-je pas combattre un tel égarement ? Dieux immortels ! un citoyen retirer quelque fruit du plus horrible et du plus révoltant des forfaits, du parricide de la patrie ? Non, jamais, parvînt-il à se faire nommer le père de ceux qu'il opprime. L'honnête est la mesure de l'utile. Ce sont deux mots différens, et une même chose.

Je n'adopte point le préjugé vulgaire, qu'il n'est pas de plus grand bien que de règner. Loin de-là, si je ramène mon esprit vers la considération attentive de ce qui est, je ne vois réellement rien de moins conforme à nos véritables intérêts qu'une puissance injuste. En effet, se peut-il que ce soit un bonheur de vivre nuit et jour dans les alarmes, exposé à des périls et à des embûches de tous les genres.

Beaucoup trompent les rois, et peu leur sont fidèles,

dit Accius ; et à qui fait-il adresser ces paroles, à l'héritier légitime de *Tantale* et de *Pelops*. Si tel est le destin des rois appelés au trône par leur naissance, quel

mani populum ipsum Romanum oppressisset, civitatemque non modò liberam, sed etiam gentibus imperantem, servire sibi coëgisset? Hunc tu quas conscientiæ labes in animo censes habuisse? quæ vulnera? Cujus autem vita ipsi potest utilis esse, cùm ejus vitæ ea conditio sit, ut, qui illam eripuerit, in maximâ et gratiâ futurus sit et gloriâ? Quod si hæc utilia non sunt, quæ maximè videntur, quia plena sunt dedecoris ac turpitudinis: satis persuasum esse debet, nihil esse utile, quod non honestum sit.

XXII. Quamquam id quidem, cùm sæpè aliàs, tùm Pyrrhi bello, à C. Fabricio, consule iterùm, et à senatu nostro judicatum est. Cùm enim rex Pyrrhus populo Romano bellum ultrò intulisset, cùmque de imperio certamen esset cum Rege generoso ac potente; perfuga ab eo venit in castra Fabricii, eique est pollicitus, si præmium sibi proposuisset, se, ut clàm venisset, sic clàm in Pyrrhi castra rediturus, et eum veneno necaturum. Hunc Fabricius reducendum curavit ad Pyrrhum: idque factum ejus à senatu laudatum est. Atqui si speciem utilitatis, opinionemque quærimus,

devait être celui d'un tyran qui s'était servi des armées du peuple Romain, pour asservir le peuple Romain, et une ville non-seulement libre, mais souveraine des nations. Imaginez le trouble de sa conscience et les tourmens de son ame. Eh! quel homme peut regarder son existence comme un bien, quand il sait que la gloire et la reconnaissance publique attendent celui qui l'en privera? Mais si la souveraine puissance elle-même cesse d'avoir des charmes, accompagnée de honte et d'infamie, soyons convaincus qu'il n'est rien d'utile sans l'honnêteté.

22. Cette vérité a été souvent sentie de nos ancêtres, et principalement de Fabricius, alors consul pour la seconde fois, et du sénat, dans la guerre de Pyrrhus. Ce prince nous avait déclaré la guerre sans motif; il était brave et puissant; il s'agissait de l'empire du monde. Un transfuge ennemi se présente à Fabricius; il lui offre, moyennant une récompense, de repasser dans le camp de son roi aussi secrètement qu'il en était sorti et de le faire périr par le poison. Pour toute réponse, Fabricius livra le traître à son prince, et le sénat approuva cette conduite. A consulter l'apparence, il semble qu'il était avantageux de terminer une guerre difficile, et de se dé-

magnum illud bellum perfuga unus, et gravem adversarium imperii sustulisset: sed magnum dedecus et flagitium, quîcum laudis certamen fuisset, eum non virtute, sed scelere superatum.

Utrum igitur utilius vel Fabricio, qui talis in hâc urbe, qualis Aristides Athenis fuit, vel senatui nostro, qui nunquam utilitatem à dignitate sejunxit, armis cum hoste certare, an venenis? Si gloriæ causâ imperium expetendum est, scelus absit, in quo non potest esse gloria. Sin ipsæ opes expetuntur quoquo modo, non poterunt utiles esse cum infamiâ.

Non igitur utilis illa L. Philippi, Q. filii, sententia: quas civitates L. Sylla, pecuniâ acceptâ, ex Senatusconsulto liberavisset, ut hæ rursùs vectigales essent, neque his pecuniam, quam pro libertate dederant, redderemus. Est ei senatus assensus. Turpe imperio. Piratarum enim melior fides, quàm senatûs. At aucta vectigalia: utile igitur. Quòusque audebunt dicere quidquam utile, quod non honestum? Potest autem ulli imperio, quod gloriâ fultum esse debet, et benevolentiâ sociorum, utile esse odium, et infamia?

faire d'un ennemi dangéreux, au moyen de ce transfuge. Mais quelle honte de vaincre par le crime et non par la valeur, un adversaire contre lequel nous combattions pour la gloire?

L'avantage de Fabricius, l'Aristide Romain, et celui du sénat, qui ne distingua jamais son intérêt de l'honneur, était-il de combattre avec le fer ou avec le poison? Si c'est l'honneur qu'on cherche dans les armes, il ne peut naître du crime; si ce sont les richesses et la puissance, elles sont sans utilité, achetées au prix de l'infamie.

Il s'en suit qu'il n'y avait rien d'utile dans l'avis de Lucius Philippus, de faire rentrer dans leur premier état, sans rendre les sommes payées pour leur délivrance, les villes tributaires que Sylla avait affranchies à prix d'argent, par un Sénatus-consulte. Ce conseil fut suivi, à la honte de la république; car les pirates gardent leur parole avec plus de scrupule, que le sénat, en cette occasion; mais ce procédé grossit le trésor public: il fut donc utile. Quoi! Jusques à quand osera-t-on dire que quelque chose de contraire à l'honnêteté puisse être utile; la haine et l'infamie peuvent-elles l'être à un empire dont le plus fort rempart est dans sa gloire et dans l'affection de ses alliés?

Ego etiam cum Catone meo sæpè dissensi. Nimis præfractè mihi videbatur ærarium vectigaliaque defendere, omnia publicanis negare, multa sociis: cum in hos benefici esset deberemus, cum illis sic agere, ut cum colonis nostris soleremus: eòque magis, quò illa ordinum conjunctio ad salutem reipublicæ pertinebat. Malè etiam Curio, cùm causam Transpadanorum æquam esse dicebat, semper autem addebat, Vincat utilitas. Potiùs diceret, non esse æquam, quia non esset utilis reipublicæ, quàm, cùm utilem esse diceret, non esse æquam fateretur.

XXIII. Plenus est sextus liber de officiis Hecatonis talium quæstionum. Sitne boni viri, in maximâ caritate annonæ, familiam non alere. In utramque partem disputat: sed tamen ad extremum utilitate putat officium dirigi magis, quàm humanitate. Quærit, si in mari jactura facienda sit, equine pretiosi potiùs jacturam faciat, an servuli vilis. Hic aliò res familiaris, aliò ducit humanitas. Si tabulam de naufragio stultus arripuerit, extorquebitne eam sapiens, si potuerit? Negat, quia sit injurium. Quid? dominus navis,

J'ai souvent combattu Caton, malgré notre amitié, il exigeait avec trop de rigueur les deniers de la république. Rarement accordait-il des remises aux alliés, auxquels nous devons certainement des procédés généreux, et il était inflexible pour les fermiers de l'état qui méritent d'autant plus d'égards que l'union des sénateurs et des chevaliers importe essentiellement à la république. Je blâme aussi Curion, lorsque convenant de la justice d'une demande des peuples au-delà du Pô, il ajoutait, pour la repousser que l'intérêt de l'état devait l'emporter. Il eût mieux fait de soutenir la demande injuste, parce qu'elle était onéreuse à la république, que d'avancer qu'elle était contraire à ses intérêts, quoique juste.

23. Le sixième livre *des devoirs*, par Hécaton, est rempli de questions du genre des suivantes. Un honnête homme se dispensera-t-il de nourrir ses esclaves dans une grande disette? Hécaton balance les raisons contraires, et décide enfin que l'intérêt personnel doit l'emporter sur l'humanité. Un vaisseau est en péril, il faut sacrifier, pour le sauver, partie de la cargaison : lequel jetter, d'un cheval de prix, ou d'un esclave de peu de valeur? Ici l'humanité et le soin de sa fortune conseillent un parti différent. Que, dans un naufrage, un fou ait saisi une planche, le sage la lui arrachera-t-il s'il le

eripietne suum? Minimè : non plus, quàm navigantem in alto ejicere de navi velit, quia sua sit. Quoad enim perventum sit eò, quò sumpta navis est, non domini est navis, sed navigantium.

Quid, si in unâ tabulâ sint duo naufragi, hique sapientes, sibine utervis rapiat, an alter cedat alteri? Cedat verò : sed ei, cujus magis intersit vel suâ, vel reipublicæ causâ, vivere. Quid, si hæc paria in utroque? Nullum erit certamen, sed quasi sorte aut micando victus, alteri cedat alter.

Quid si pater fana expilet, cuniculos agat ad ærarium : indicetne id magistratibus filius? Nefas id quidem est : quin etiam defendat patrem, si arguatur. Non igitur patria præstat omnibus officiis? Imò verò : sed ipsi patriæ conducit, pios cives habere in parentes.

Quid, si tyrannidem occupare, si patriam prodere conabitur pater? silebitne filius? Imò verò obsecrabit patrem, ne id faciat : si nihil proficiet,

peut? Non, répond Hécaton, parce que cela serait injuste. Mais le maître du vaisseau a-t-il droit de le faire, sous prétexte qu'elle lui appartient? Pas plus que de jetter un passager dans la mer, sous ce prétexte; car le vaisseau n'est point à lui, mais aux passagers jusqu'au lieu de sa destination.

Mais si, dans cette même supposition de naufrage, deux hommes d'un mérite égal se sont saisis de la même planche, doivent-ils se la disputer, ou l'un des deux doit-il la céder à l'autre? Elle doit rester à celui auquel il importe le plus de vivre pour lui-même ou pour la patrie; en cas d'égalité, que le sort en décide.

Un fils dénoncera-t-il aux magistrats son père qui pille les temples ou pratique des souterrains pour dérober le trésor public? Ce serait un crime à lui de le faire; qu'il le défende même, s'il est accusé. Quoi! l'intérêt de la patrie n'est-il pas le plus saint des devoirs? Assurément, et c'est pour cela même; car il importe sur-tout à la patrie d'avoir des citoyens qui aiment religieusement les auteurs de leurs jours.

Mais si ce père aspire à la tyrannie, s'il veut trahir l'état, son fils se taira-t-il? Bien loin de là, il le pressera, il le conjurera de renoncer à ses projets; il fera, s'il

accusabit, minabitur etiam : ad extremum, si ad perniciem patriæ res spectabit, patriæ salutem anteponet saluti patris.

Quærit etiam, si sapiens adulterinos nummos acceperit imprudens pro bonis, cùm id rescierit, soluturusne sit eos, si cui debeat, pro bonis. Diogenes ait : Antipater negat, cui potiùs assentior. Qui vinum fugiens vendat sciens, debeatne dicere? Non necesse putat Diogenes : Antipater viri boni existimat. Hæc sunt quasi controversa jura Stoïcorum. In mancipio vendendo, dicendane vitia, non ea, quæ nisi dixeris, redhibeatur mancipium jure civili, sed hæc, mendacem esse, aleatorem, furacem, ebriosum. Alteri dicenda videntur, alteri non videntur. Si quis aurum vendens, orichalcum se putat vendere, indicetne ei vir bonus aurum illud esse; an emat denario, quod sit mille denarium? Perspicuum jam est, et quid mihi videatur, et quæ sit inter eos philosophos, quos nominavi, controversia.

XXIV. Pacta et promissa semperne servanda sint, quæ nec vi, nec dolo malo, ut Prætores solent, facta sint.

le faut, usage des reproches, et même des menaces; si tout cela est vainement, et que la patrie soit en danger, il doit préférer le salut de la patrie.

On demande encore si l'honnête homme qui a reçu des pièces fausses se permettra, les ayant reconnues telles, de les passer à son tour en payement. Diogène dit qu'il le peut. Antipater le nie, dont j'adopte plus volontiers le sentiment. On vend du vin qui n'est pas de garde, est-on tenu d'en avertir? Diogène ne le croit pas nécessaire; Antipater soutient qu'un homme de probité ne peut s'en dispenser. Ce sont là comme les questions de droit qui divisent les Stoïciens. Faut-il annoncer les défauts de l'esclave qu'on vend? Je ne parle pas des défauts dont la non-déclaration rend le marché nul, mais de ceux dout la loi n'a point fait mention, s'il est menteur, ivrogne, joueur, voleur. Toujours diversité d'opinion entre nos philosophes. Un homme vend de l'or pour du clinquant, l'acheteur lui fera-t-il connaître son erreur, ou prendra-t-il pour une pièce de monnoie ce qui en vaut mille? Vous devinez mon avis, et les différentes réponses des deux Stoïciens.

24. Est-on obligé de garder, sans restriction, tous ceux de ses engagemens auxquels, (selon la distinction des pré-

Si quis medicamentum cuipiam dederit ad aquam intercutem, pepigeritque, ne illo medicamento unquam posteà uteretur : si eo medicamento sanus factus fuerit ; et annis aliquot pòst inciderit in eumdem morbum, nec ab eo, quicum pepigerat, impetret, ut item eo liceat uti, quid faciendum sit? Cùm sit his inhumanus, qui non concedat uti, nec ei quidquam fiat injuriæ, vitæ et saluti consulendum est.

Quid? si quis sapiens rogatus sit ab eo, qui eum heredem faciat, cùm ei testamento sestertiûm millies relinquatur, ut antequàm hereditatem adeat, luce palàm in foro saltet, idque se facturum promiserit, quòd aliter eum heredem scripturus ille non esset : faciat, quod promiserit, necne? Promisisse nollem, et id, arbitror fuisse gravitatis. Sed quoniam promisit, si saltare in foro turpe ducet, honestiùs mentietur, si ex hereditate nihil ceperit, quàm si ceperit : nisi fortè eam pecuniam in reipublicæ magnum aliquod tempus contulerit : ut vel saltare eum, cùm patriæ consulturus sit, turpe non sit.

XXV. Ac ne illa quidem promissa

teurs), la violence et la ruse n'ont point eu de part. Je suppose un médicament donné à un hydropique, sous la condition de n'en point faire usage à l'avenir. Ce médicament l'a sauvé; il retombe malade quelque tems après; si celui qui a reçu sa parole, qu'il ne s'en servirait plus, ne veut pas l'en dégager, que doit-il faire? Comme ce refus blesse l'humanité, et comme on ne fait aucun tort à son auteur en ne s'y soumettant pas, il faut pourvoir à la conservation de son existence et de sa santé.

Autre question. Un honnête homme est institué héritier d'une fortune de trois millions, avec cette clause, qu'auparavant de s'en mettre en possession, il dansera, en plein jour, sur la place publique; il a promis d'exécuter cette condition, et ce n'est qu'après en avoir reçu sa parole que le testateur l'a nommé héritier. La tiendra-t-il ou non? Je voudrais qu'il n'en eût pas pris l'engagement, cela eût mieux convenu à son caractère; mais enfin, s'il juge peu noble de se donner en spectacle, il sera plus excusable de manquer à sa promesse en renonçant à la succession; au reste, il peut faire mieux, il peut l'appliquer à quelque besoin pressant de l'état, et faire alors sans honte une démarche qu'ennoblira son motif.

25. On ne doit pas non plus garder

servanda sunt, quæ non sunt iis ipsis utilia, quibus illa promiseris. Sol Phaëtonti filio (ut redeamus ad fabulas) facturum se esse dixit, quidquid optâsset : optavit, ut in currum patris tolleretur : sublatus est : atque is antequam constitit, ictu fulminis deflagravit. Quantò melius fuerat, in hoc, promissum patris non esse servatum? Quid, quod Theseus exegit promissum à Neptuno? Cui cùm tres optationes Neptunus dedisset, optavit interitum Hippolyti filii sui, cùm is patri suspectus esset de novercâ : quo optato impetrato, Theseus in maximis fuit luctibus.

Quid? Agamemnon cùm devovisset, Dianæ, quod in suo regno pulcherrimum natum esset illo anno, immolavit Iphigeniam, quâ nihil erat eo quidem anno natum pulchrius. Promissum potiùs non faciendum quàm tam tetrum facinus admittendum fuit.

Ergo et promissa non facienda nonnunquam : neque semper deposita reddenda. Si gladium quis apud te sanâ mente deposuerit, repetat insaniens : reddere peccatum sit, non reddere, officium. Quid? si is, qui apud te pecuniam deposuerit, bellum inferat pa-

ses promesses, lorsqu'elles contrarient l'intérêt de ceux auxquels on les a faites. Le Soleil (pour en revenir aux fables) avait promis à son fils Phaëton de lui accorder ce qu'il voudrait. Il désira de monter sur le char de son père, il l'obtint; mais le jeune insensé y posait à peine un pied mal sûr, qu'il fut consumé par la foudre. Combien il eût mieux valu que son père manquât à sa parole! J'ai déjà cité l'exemple de Neptune, à l'égard de Thésée. Ce Dieu lui avait permis de former trois souhaits; il demanda la mort de son fils Hypolite, et l'accomplissement de son vœu fut pour lui une source de larmes.

Que penser d'Agamemnon? Ayant fait vœu d'immoler à Diane ce qui naîtrait de plus beau dans ses états, il sacrifia sa fille Iphigénie qui eut ce triste avantage. Il fallait violer cent fois sa promesse avant que de commettre un si noir attentat.

Il est donc des circonstances où on ne doit pas être observateur scrupuleux de ses engagemens. Il en est aussi où il ne faut pas rendre un dépôt. Qu'un furieux redemande une épée qu'il vous a confiée dans un instant de calme, vous seriez coupable de la rendre, le devoir

triæ, reddasne depositum? Non credo: facias enim contra rempublicam, quæ debet esse carissima.

Sic multa, quæ honesta naturâ videntur esse, temporibus fiunt non honesta. Facere promissa, stare conventis, reddere deposita, commutatâ utilitate fiunt non honesta. Ac de iis quidem, quæ videntur esse utilitates contra justitiam simulatione prudentiæ, satis arbitror dictum.

XXVI. Sed quoniam à quatuor fontibus honestatis primo libro officia duximus, in eisdem versabimur, cùm docebimus, ea, quæ videntur esse utilia, neque sunt, quàm sint virtutis inimica.

Ac de prudentiâ quidem, quam vult imitari malitia, itèmque de justitiâ, quæ semper est utilis, disputatum est. Reliquæ sunt duæ partes honestatis, quarum altera in animi excellentis magnitudine et prestantiâ cernitur: altera in conformatione et moderatione continentiæ et temperantiæ.

Utile videbatur Ulyssi, ut quidam Poëtæ tragici prodiderunt (nam apud

le défend. Remettrez-vous une somme d'argent dont vous êtes dépositaire à celui qui porte les armes contre l'état? Je ne pense pas que vous le deviez. Ce serait agir contre la patrie, qui doit être plus chère que tout le reste.

Ainsi, beaucoup de choses honnêtes par elles-mêmes changent de nature accidentellement. Garder sa parole, remplir ses engagemens, rendre un dépôt, cessent d'être un devoir, quand l'utilité qu'on s'y proposait ne s'y trouve plus. Je crois en avoir assez dit sur les avantages prétendus de ces injustices qu'on masque sous un faux semblant de prudence.

26. Mais puisque dans le premier livre nous avons assigné quatre principes des devoirs, montrons qu'il est également vrai pour tous, que ce qui leur est opposé ne peut pas être utile.

Nous l'avons déjà prouvé relativement à la *prudence* à laquelle on veut assimiler une conduite artificieuse, et relativement à la justice dont l'*utilité* est inséparable. Il ne nous reste qu'à démontrer l'application de la même vérité à la *grandeur d'ame* et à la *modération*.

Il paraissait utile à Ulysse de contrefaire l'insensé (du moins au rapport de quel-

Homerum, optimum auctorem, talis de Ulysse nulla suspicio est) sed insimulant eum tragœdiæ, simulatione insaniæ militiam subterfugere voluisse. Non honestum consilium. At utile (ut aliquis fortassè dixerit) regnare, et Ithacæ vivere otiosè cum parentibus, cum uxore, cum filio. Ullum tu decus in quotidianis periculis et laboribus cum hâc tranquillitate conferendum putas? Ego verò istam contemnendam, et abjiciendam: quoniam, quæ honesta non sit, ne utilem quidem esse arbitror. Quid enim auditurum putas fuisse Ulyssem, si in illâ simulatione perseverâsset? qui cùm maximas res gesserit in bello, tamen hæc audiat ab Ajace,

Cuju' ipse princeps juris jurandi fuit,
Quod omnes scitis, solus neglexit fidem.
Furere assimulavit; ne coïret, institit.
Quòd ni Palamedis perspicax prudentia
Istius percepset malitiosam audaciam,
Fide sacratum jus perpetuò falleret.

Illi verò non modò cum hostibus, verùm etiam cum fluctibus, id quod fecit, dimicare meliùs fuit, quàm de-

ues poëtes tragiques, car Homère, gaant plus sûr, ne jette point sur lui ce oupçon); les autres poëtes feignent qu'il n agit ainsi pour s'exempter d'aller à la uerre. L'artifice n'était point généreux. Mais, dira quelqu'un peut-être, il était vantageux pour lui de demeurer à Thaue, et d'y couler des jours paisibles au ein de sa famille, près de son épouse et e son fils. Les dangers continuels et les ravaux de la guerre, quelque gloire qui s accompagne, peuvent-ils être comarables à une vie si douce? Et moi, je outiens qu'un tel repos était honteux, t à rejetter, car ce qui est honteux e saurait être utile. Et qu'aurait-on dit 'Ulisse, s'il eût persisté dans son déguiement, puisqu'après mille exploits gloeux il reçoit encore d'Ajax les reproches suivans.

Seul, de tous les rois Grecs, il voulut, parmi nous,
Violer le serment qu'il fit prêter à tous.
Vous savez, qu'employant la plus basse imposture,
D'une feinte folie il couvroit son parjure;
Et malgré les liens d'un serment solemnel,
Il seroit de nos camps encore absent, peut-être,
Si pénétrant enfin ce détour criminel,
Palamède, avec art, n'eût démasqué le traître.

Il valait mieux pour Ulysse combattre
non-seulement les Troyens, mais les
ots, comme il fit, que d'abandonner

serere consentientem Græciam ad bellum Barbaris inferendum.

XXVII. Sed dimittamus et fabulas, et externa : ad rem factam, nostramque veniamus. M. Atilius Regulus, cùm consul iterùm in Africâ ex insidiis captus esset, duce Xantippo Lacedæmonio, imperatore autem patre Annibalis Hamilcare, juratus missus est ad senatum, ut, nisi redditi essent Pœnis captivi nobiles quidam, rediret ipse Carthaginem. Is, cùm Romam venisset, utilitatis speciem videbat; sed eam, ut res declarat, falsam judicavit : quæ erat talis. Manere in patriâ, esse domi suæ cum uxore, cum liberis, quam calamitatem accepisset in bello, communem fortunæ bellicæ judicantem, tenere consularis dignitatis gradum, quis hæc neget esse utilia? quid censes? magnitudo animi et fortitudo negat. Num locupletiores quæris auctores? Harum enim est virtutum proprium, nil extimescere, omnia humana despicere, nihil, quod homini accidere possit, intolerandum putare. Itaque quid fecit? In senatum venit : mandata exposuit : sententiam ne di-

la Grèce entière armée contre l'ennemi commun. Mais laissons les fables et les exemples étrangers, et venons à un fait de notre histoire.

27. Marcus Attilius Régulus, consul pour la seconde fois, le théâtre de la guerre étant en Afrique, fut fait prisonnier dans une embuscade de Xantippe le Lacédémonien, l'un des chefs de l'armée Carthaginoise, commandée par Hamilcar, père d'Annibal. On le députa au sénat, pour demander la délivrance de quelques nobles Carthaginois, sous son serment de revenir, si elle n'avait pas lieu. Il semblait qu'il fût de son intérêt de réussir dans ce message, mais il estima cet avantage prétendu comme il devait l'être. Demeurer dans sa patrie, rentrer dans ses foyers, y vivre avec douceur auprès de sa femme et de ses enfans, accuser de son revers le sort journalier des combats, y jouir de la considération d'un ancien consul, qui niera que ce soient là des grands avantages? Qui? Le courage et la grandeur d'ame. Demandez-vous des autorités plus respectables? Le caractère de la grandeur d'ame et du courage, est de ne rien craindre, de se placer au-dessus des évènemens, et de n'en point connaître d'insoufrables dans la destinée humaine. Que fit donc Régulus? Il vint au sénat, exposa sa mission, s'excusa de dire son

ceret, recusavit : quamdiù jure jurando hostium teneretur, non esse senatorem, Atque illud etiam (ô stultum hominem, dixerit quispiam, et repugnantem utilitati suæ!) reddi captivos, negavit esse utile : illos enim adolescentes esse, et bonos duces, se jam confectum senectute. Cujus quum valuisset auctoritas, captivi retenti sunt : ipse Carthaginem rediit : neque eum caritas patriæ retinuit, nec suorum. Neque verò tùm ignorabat, se ad crudelissimum hostem, et ad exquisita supplicia proficisci sed jusjurandum conservandum putabat. Itaque tùm, cùm vigilando necabatur, erat in meliore causâ, quàm si domi senex captivus, perjurus consularis remansisset.

At stultè, qui non modò non censuerit captivos remittendos, verùm etiam dissuaserit. Quomodò stultè? etiamne si reipublicæ conducebat? Potest autem, quod inutile reipublicæ sit, id cuiquam civi utile esse?

XXVIII. Pervertunt homines ea, quæ sunt fundamenta naturæ cùm utilitatem ab honestate sejungunt. Omnes

avis, comme n'étant point sénateur, tant que son serment subsisterait. Mais ce n'est pas tout; pressé de parler, (Oh ! l'insensé s'écriera quelqu'un, oh le mortel aveugle sur ses intérêts !) il opina que Rome ne devait pas renvoyer des captifs jeunes et versés dans la guerre pour conserver un vieillard. Son sentiment prévalut, on garda les captifs, et il reprit la route de Carthage, sans que l'amour de sa patrie et de sa famille pussent le retenir. Il n'ignorait pas qu'il allait se remettre entre les mains d'un ennemi dont la rage industrieuse lui préparait d'affreux supplices, mais il était persuadé de l'inviolabilité de son serment; et lorsqu'on le faisait mourir lentement par des veilles forcées, sa situation était moins pénible que s'il eût vécu à Rome, consulaire parjure, et vieillard plus chargé du poids de son déshonheur qu'il ne pouvait l'être des chaînes Carthaginoises.

Mais qu'elle folie, dira-t-on, de s'opposer au renvoi des captifs ? Pourquoi du moins ne pas garder le silence et attendre son arrêt, sans le prononcer ? Une folie de faire ce qui importe à la république ! comme si un citoyen pouvait avoir un intérêt distinct de celui de sa patrie ?

28. Séparer l'honnête et l'utile, c'est bouleverser la nature dans ses fondemens. Sans doute, l'intérêt est notre mobile,

enim expetimus utilitatem, ad eamque rapimur, nec facere aliter ullo modo possumus. Nam quis est, qui utilia fugiat? aut quis potiùs, qui ea non studiosissimè persequatur? Sed quia nusquam possumus, nisi in laude, decore, honestate utilia reperire, propterea illa prima et summa habemus : utilitatis nomen non tam splendidum, quàm necessarium ducimus.

Quid est igitur, dixerit quis, in jure jurando? num iratum timemus Jovem? At hoc quidem commune est omnium philosophorum, non eorum modò, qui deum nihil habere ipsum negotii dicunt, et nihil exhibere alteri : sed eorum etiam, qui deum semper agere aliquid, et moliri volunt, nunquam nec irasci deum, nec nocere. Quid autem iratus Jupiter plus nocere potuisset, quàm nocuit sibi ipse Regulus? Nulla igitur vis fuit religionis, quæ tantam utilitatem præverteret. An ne turpiter faceret? Primùm, minima de malis. Num igitur tantum mali turpitudo ista habebat, quantum ille cruciatûs? Deinde illud etiam apud Accium,

Fregisti fidem: Neque dedi, neque do infideli cuiquam:

quamquam ab impio Rege dicitur, luculentè tamen dicitur. Addunt etiam,

il nous entraîne avec violence. Nul homme ne fuit ce qui lui est utile; au contraire, il le poursuit avec ardeur; c'est ce qui prouve qu'il n'y a rien de plus utile que les actions grandes, bienséantes, honnêtes, puisque chez tous les peuples et dans tous les tems elles ont été honorées par de-là tout le reste, et qu'il est de l'essence de l'homme de juger du mérite de chaque chose par les rapports d'utilité qu'elle lui offre.

Qu'y a-t-il donc de si impérieux dans le serment, dira-t-on? Craignons-nous Jupiter irrité? Tous les philosophes, sans exception, et non-pas seulement ceux qui ne lui attribuent aucune part aux affaires d'ici bas, mais ceux même qui le veulent toujours agissant, s'accordent à dire qu'il n'est point susceptible de colère et ne peut nuire. D'ailleurs, Jupiter irrité eût-il fait plus de mal à Régulus qu'il ne s'en fit lui-même? La crainte d'offenser le ciel n'avait donc rien qui balançât les avantages du parjure. Craignait-il l'infamie? Mais d'abord de deux maux il faut choisir le moindre; et la honte était-elle un supplice aussi cruel que celui qu'il endura? Ensuite on cite ce vers d'Accius:

A qui manque à sa foi, je ne dois point la mienne:

Maxime qu'on n'en croit pas moins vraie pour être placée par le poëte dans la

quemadmodum nos dicamus, videri quædam utilia, quæ non sint; sic se dicere, videri quædam honesta, quæ non sint : ut hoc ipsum videtur honestum, conservandi jurisjurandi causâ ad cruciatum revertisse; sed sit non honestum, quia, quod per vim hostium esset actum, ratum esse non debuit. Addunt etiam, quidquid valdè utile sit, id fieri honestum, etiam si anteà non videretur. Hæc ferè contra Regulum. Sed prima videamus.

XXIX. Non fuit Jupiter metuendus, ne iratus noceret : quia neque irasci solet, neque nocere. Hæc quidem ratio non magis contra Regulum, quàm contra omne jusjurandum valet. Sed in jurejurando, non qui metus, sed quæ vis sit, debet intelligi. Est enim jusjurandum affirmatio religiosa. Quod autem affirmatè, quasi Deo teste, promiseris, id tenendum est. Jam enim non ad iram Deorum, quæ nulla est; sed ad justitiam, et ad fidem pertinet. Nam præclarè Ennius.

O fides alma, apta pinnis, et jusjurandum Jovis:

Qui igitur jusjurandum violat, is fidem violat, quam in Capitolio vicinam Jovis

bouche d'un méchant prince. On ajoute que comme il y a d'après notre système, des choses qui paraissent utiles et ne le sont pas, il peut bien y avoir aussi des actions qui paraissent honnêtes sans l'être; que telle est celle de Régulus, à qui l'honnêteté ne commandait pas de se livrer aux plus cruels tourmens en restant fidèle à une promesse extorquée par violence. On s'appuie enfin sur ce que des avantages d'une grande importance rendent honnête ce qui ne semble pas tel au premier coup-d'œil. Voilà les raisons qu'on oppose à Régulus. Examinons.

29. « Il n'avait rien à craindre de Ju» piter, qui ne peut nuire ni se mettre » en courroux ». Cette raison ne s'applique pas plus au serment de Régulus qu'à tout autre; mais au reste, le serment tire sa force de lui-même, et non de la crainte du châtiment. Le serment est une affirmation religieuse; et une promesse dont on prend, pour ainsi dire, Dieu à témoin, ne peut pas, sans doute, être violée. Laissons de côté le courroux des Dieux qui n'en ont point. Il s'agit de la justice et de la bonne-foi, si bien caractérisée par ces vers d'Ennius.

O bonne-foi! divinité suprême,
Ta loi commande à Jupiter lui-même.

C'est cette foi sainte qu'on offense en manquant à ses sermens, cette foi dont

Optimi Maximi (ut in Catonis oratione est) majores nostri esse voluerunt.

At enim ne iratus quidem Jupiter plus Regulo nocuisset, quàm sibi nocuit ipse Regulus. Certè, si nihil malum esset, nisi dolere. Id autem non modò non summum malum, sed ne malum quidem esse, maximâ auctoritate philosophi affirmant: quorum quidem testem non mediocrem, sed haud scio an gravissimum, Regulum, nolite, quæso, vituperare. Quem enim locupletiorem quærimus, quàm principem populi Romani, qui retinendi officii causâ cruciatum subierit voluntarium?

Nam, quod aiunt, minima de malis, id est, ut turpiter potiùs, quàm calamitosè; an est ullum majus malum turpitudine? quæ si in deformitate corporis habet aliquid offensionis, quanta illa depravatio et fœditas turpificati animi debet videri? Itaque, nervosiùs qui ista disserunt, solum audent malum dicere id, quod turpe sit: qui autem remissiùs, hi tamen non dubitant summum malum dicere.

Nam illud quidem.

Neque dedi, neque do fidem infideli cuiquam:

idcircò rectè à Poëtâ dicitur, quia

nos pères voulurent (s'écrie Caton, dans un de ses discours) placer l'image au capitole, auprès de Jupiter.

« D'ailleurs, Jupiter irrité n'aurait pas » fait plus de mal à Régulus qu'il ne s'en » fit lui-même ». Ah! vous auriez raison, si la douleur était le seul mal. Mais, loin d'être le plus grand, elle n'en est pas même un, suivant des philosophes d'un très-grand poids. Régulus a scellé cette vérité, en se présentant à un supplice volontaire, pour remplir son devoir, et l'autorité d'un des premiers hommes de notre république vaut bien qu'on la prise.

On dit : « de deux maux, il faut choisir » le moindre ». J'entends, l'infamie plutôt que le malheur; comme s'il était des tourmens plus cruels que l'infamie. Si la difformité du corps est choquante, quels sentimens doivent inspirer les souillures et l'avilissement de l'ame. Aussi les philosophes qui ont traité ce sujet avec plus d'énergie, soutiennent que la honte est le seul mal réel; et les autres n'hésitent pas à la regarder comme le plus grand.

Quant à ce que dit Accius :

A qui manque à sa foi, je ne dois point la mienne.

Ce vers est heureux, dans la bouche

cùm tractaretur Atreus, personæ serviendum fuit. Sed si hoc sibi sumunt, nullam esse fidem, quæ infideli data sit: videant, ne quæratur latebra perjurio.

XXX. Est autem etiam jus bellicum, fidesque jurisjurandi sæpè cùm hoste servanda. Quod enim ita juratum est, ut mens conciperet fieri oportere, id servandum est. Quod aliter, id si non feceris, nullum est perjurium. Ut, si prædonibus pactum pro capite pretium non attuleris, nulla fraus est, ne si juratus quidem id non feceris. Nam pirata non est perduellium numero definitus: sed communis hostis omnium. Cum hôc nec fides debet, nec jusjurandum esse commune. Non enim falsum jurare, perjurare est, sed quod ex animi tui sententiâ jurâris, sicut verbis concipitur, more nostro, id non facere, perjurium est. Scitè enim Euripides.

Juravi linguâ, mentem injuratam gero:

Regulus verò non debuit conditiones pactiones que bellicas et hostiles perturbare perjurio. Cum justo enim et legitimo hoste res gerebatur; adversùs quem et totum jus Feciale, et multa

d'Atrée, auquel il fallait conserver son caractère. Mais si on entend que la foi donnée à un perfide soit nulle, qu'on prenne garde de ménager au parjure de ténébreuses ressources.

30. La guerre a ses lois, et il est rarement permis de s'écarter d'un serment fait à l'ennemi. La règle à cet égard est de remplir tous les engagemens qu'on a eu droit d'exiger de vous, et que vous étiez vous-même en droit de former; autrement, vous n'êtes obligé à rien. Il est permis de refuser à un corsaire la rançon promise, même par serment, pour racheter sa vie, parce qu'un corsaire est l'ennemi de la société universelle, et qu'on n'est point avec lui en guerre réglée. Il ne peut donc exister entre lui et nous aucun lien de serment ni autre. Ainsi on ne se parjure pas toutes les fois qu'on manque à ce qu'on a promis, mais seulement lorsqu'on refuse de remplir un engagement formé légitimement et légitimement exigé. Il est des cas auxquels s'applique ce vers d'Euripide.

Ma langue seule a juré, non mon cœur.

Mais le parjure de Régulus eût violé les lois de la guerre, puisqu'il s'était engagé envers un ennemi avec lequel le droit Fécial et plusieurs autres nous étaient communs. C'est par respect pour ces prin-

sunt jura communia. Quòd ni ita esset, nunquam claros viros senatus vinctos hostibus dididisset.

At verò T. Veturius, et Sp. Postumius, cùm iterùm consules essent, quia cùm malè pugnatum apud Claudium esset, legionibus nostris sub jugum missis, pacem cum Samnitibus fecerant, dediti sunt his: injussu enim populi senatûsque fecerant. Eodemque tempore Tib. Numicius, et Q. Mælius, qui tùm tribuni plebis erant, quòd eorum auctoritate pax erat facta, dediti sunt, ut pax Samnitium repudiaretur. Atque hujus deditionis ipse Postumius, qui debebatur, suasor et auctor fuit.

Quod idem multis annis pòst C. Mancinus: qui, ut Numantinis, quibuscum sine senatûs auctoritate fœdus fecerat, dederetur, rogationem suasit eam, quam L. Furius et Sex. Atilius ex senatus-consulto ferebant: quâ acceptâ, est hostibus deditus. Honestiùs hic, quàm Q. Pompeius, quo, cùm in eâdem causâ esset, deprecante, accepta lex non est. Hîc ea, quæ videbatur utilitas, plus valuit, quàm honestas: apud superiores, utilitatis species falsa, ab honestatis auctoritate superata est.

cipes qu'on a vu le sénat livrer à l'ennemi des personnages distingués.

Titus Véturnius et Sp. Postumius, consuls pour la seconde fois, furent remis au pouvoir des Samnites, parce qu'enveloppés avec leur armée par les lignes ennemies, à la journée de Caudium, ils signèrent une paix honteuse. Le sénat crut ne pouvoir désavouer une conduite qu'il n'avait point autorisé, sans les livrer à l'ennemi pour répondre personnellement de leurs conventions, ainsi que T. Numicius et Q. Mœdius, tribuns du peuple, qui avaient conseillé cette paix. Ce fut Postumius même, une des victimes de ce désaveu, qui en ouvrit l'avis.

Il fut imité, quelques années après, par C. Mancinus, lequel, ayant fait la paix avec les Numantins sans l'autorité du sénat, demanda à leur être livré pour qu'on pût la rompre. Le sénat fit soumettre sa proposition au peuple par S. Furius, et Sex. Attilius; elle fut adoptée, et eut son exécution. Cette conduite est plus louable que celle tenue depuis par Q. Pompeius, qui, dans une circonstance pareille, obtint du peuple, par ses supplications, de ne point subir la même loi. Il fit voir qu'il préférait un phantôme d'utilité à ce qui était honnête; les autres jugèrent mieux de ce qu'il leur importait de faire.

XXXI. At non debuit ratum esse, quod erat actum per vim. Quasi verò forti viro vis possit adhiberi. Cur igitur ad senatum proficiscebatur, cùm præsertìm de captivis dissuasurus esset? Quod maximum in eo est, id reprehenditis. Non enim suo judicio stetit, sed suscepit causam, ut esset judicium senatûs: cui nisi ipse auctor fuisset, captivi profectò Pœnis, redditi essent, Ita incolumis in patriâ Regulus restitisset. Quod quia patriæ non utile putavit, idcircò sibi honestum et sentire illa, et pati credidit.

Nam quod aiunt, quòd valdè utile sit, id fieri honestum: imò verò esse, non fieri. Est enin nihil utile, quod idem non honestum: nec quia utile, honestum est; sed quia honestum, utile.

Quare ex multis mirabilibus exemplis, haud facilè quis dixerit hoc exemplo aut laudabilius, aut præstantius. Sed ex totâ hâc laude Reguli, unum illud est admiratione dignum, quòd captivos retinendos censuerit. Nam quòd rediit, nobis nunc mirabile videtur: iiis quidem temporibus aliter

31. « Régulus, dit-on, n'était pas obligé » de remplir un serment arraché par vio- » lence », comme si la force avait quelque pouvoir sur un grand cœur. « Mais, pour- » quoi venir à Rome détourner le sénat » de la délivrance des captifs »? Vous blâmez ce qu'il y a de plus héroïque dans sa conduite. Il ne s'en tint pas à son sentiment; il voulut le faire valoir, en le soumettant à la décision du sénat : les prisonniers, il est vrai, eussent été renvoyés, s'il n'eût pas ouvert lui-même un avis contraire, et alors il aurait coulé le reste de ses jours au sein de sa patrie. Mais il ne crut pas pouvoir dissimuler une opinion utile à la république, quelques suites qu'elle dût avoir pour lui.

Quant à ce qu'on dit, « qu'une chose » infiniment utile devient honnête »: elle est telle par sa nature, et ne le devient pas : car il n'y a d'utile que ce qui est honnête; et loin qu'une chose soit honnête parce qu'elle est utile, elle n'est utile, que parce qu'elle est honnête.

Je ne sais si, parmi un grand nombre d'actions admirables, il en est au-dessus de celle de Régulus. Une seule chose pourtant lui acquiert cette supériorité : c'est d'avoir opiné pour la non-délivrance des prisonniers. Son retour paraît héroïque aujourd'hui; mais les mœurs du tems lui en faisaient une loi : l'honneur en appartient à son siècle plutôt qu'à lui.

facere non potuit. Itaque ista laus non est hominis, sed temporum. Nullum enim vinculum ad astringendam fidem jure jurando majores arctius esse voluerunt. Id indicant leges in XII. Tabulis, indicant sacratæ, indicant fœdera, quibus etiam cum hoste devinciîtur fides: indicant notiones animadversionesque censorum; qui nullâ de re diligentiùs, quàm de jurejurando judicabant.

L. Manlio, A. filio, cùm dictator fuisset, M. Pomponius, tribunus plebis diem dixit, quòd is paucos sibi dies ad dictaturam gerendam addidisset: criminabatur etiam, quòd Titum filium, qui posteà est Torquatus appellatus, ab hominibus relegâsset, et ruri habitare jussisset. Quod cùm audivisset adolescens filius, negotium exhiberi patri, accurrisse Romam, et cum primâ luce Pomponii domum venisse dicitur: Cui cùm esset nuntiatum; quòd illum iratum allaturum ad se aliquid contra patrem arbitraretur, surrexit è lectulo, remotisque arbitris, ad se adolescentem iussit venire. At ille, ut ingressus est, confestìm gladium distrinxit, juravitque se illum statìm interfecturum, nisi jusjurandum sibi dedisset, se patrem missum esse fac-

Nos pères regardaient le serment comme le lien le plus puissant des engagemens. Les lois des douze tables, celles qu'on nomme sacrées, les traités avec l'ennemi où l'on atteste la bonne-foi, la sévérité des censeurs toujours plus grande, lorsqu'il s'agissait d'un serment donné, en sont la preuve.

Le tribun Pomponius ajourna T. Manlius, fils d'Aulus, pour avoir prolongé de quelques jours le tems de sa dictature. Il lui reprochait encore d'avoir éloigné du commerce des hommes et de retenir aux champs son fils Titus Manlius, surnommé depuis Torquatus. Ce fils en ayant été instruit, accourut à Rome, et se présenta dès le grand matin chez Pompinius, qui, persuadé qu'animé contre son père il venait lui offrir de nouveaux moyens d'accusation, ordonna de l'introduire sur le champ, et qu'on les laissât sans témoins. Le jeune Manlius ne se vit pas plutôt seul, qu'ayant tiré son épée, il menaça le tribun de l'en percer, s'il ne renonçait par serment à sa poursuite. Pomponius effrayé, prononça le serment demandé. Il fit ensuite son rapport au peuple, et annonça quels motifs le nécessitaient de se désister; tant le serment avait alors d'empire. Ce T. Manlius est le même qui tua

turum. Juravit, hoc coactus terrore Pomponius. Rem ad populum detulit: docuit, cur sibi causâ desistere necesse esset: Manlium missum fecit. Tantùm temporibus illis jusjurandum valebat. Atque hic T. Manlius is est, qui ad Anienem Galli, quem ab eo provocatus occîderat, torque detracto, cognomen invenit. Cujus tertio consulatu Latini ad Veserim fusi, et fugati. Magnus vir in primis, et qui perindulgens in patrem, idem acerbè severus in filium.

XXXII. Sed, ut laudandus Regulus in conservando jurejurando, sic decem illi, quos post Cannensem pugnam juratos ad senatum misit Annibal, se in castra redituros ea; quorum potiti erant Pœni, nisi de redimendis captivis impetravissent: si non redierunt, vituperandi. De quibus non omnes uno modo. Nam Polybius, bonus auctor in primis, scribit, ex decem nobilissimis, qui tùm erant missi, novem revertisse, à senatu re non impetratâ: unum ex decem, qui, paulò pòst, quàm egressus erat è castris, redisset, quasi aliquid esset oblitus, Romæ remansisse. Reditu enîm in castra, liberatum se esse jurejurando interpretabatur: non rectè. Fraus enim astringit

sur les bords du Téveron un Gaulois par lequel il avait été provoqué, et fut appellé Torquatus, du nom d'un collier dont il le dépouilla. Pendant son troisième consulat, il battit et mit en fuite les Sabins, auprès du Veseris. Ce fut, sans contredit, un de nos plus grands hommes. Il se montra aussi rigoureux envers son fils qu'il avait été généreux pour son père.

32. Autant Régulus mérite d'éloges, autant sont blâmables, en supposant qu'ils ne soient pas revenus, ces dix Romains qu'Annibal envoya, après la bataille de Cannes, pour négocier l'échange des prisonniers, avec serment de revenir dans le camp, s'il n'avait pas lieu. Ce fait est raconté diversement. Selon Polybe, historien d'un grand poids, neuf acquittèrent volontairement leur serment; un seul voulut s'y soustraire, prétendant avoir rempli sa promesse, parce qu'au moment du départ, il était rentré dans le camp, comme s'il eût oublié quelque chose. C'était bien se faire illusion. La ruse ajoute à l'odieux du parjure, loin de dégager du serment. Je n'apperçois qu'un artifice grossier dans ce qu'il semblait regarder comme un trait d'adresse. Le sénat en jugea de même : il ordonna que

non dissolvit perjurium. Fuit igitur stulta calliditas, perversè imitata prudentiam. Itaque decrevit senatus, ut ille veterator et callidus, vinctus ad Annibalem duceretur.

Sed illud maximum : octo hominum millia tenebat Annibal, non quos in acie cepisset, aut qui periculo mortis diffugissent, sed qui relicti in castris fuissent à Paulo et Varrone consulibus. Eos senatus non censuit redimendos, cùm id parvâ pecuniâ fieri posset : ut esset insitum militibus nostris aut vincere, aut emori. Quâ quidem re auditâ, fractum animum Annibalis scripsit idem ; quòd senatus, populusque Romanus rebus afflictis tam excelso animo fuisset. Sic honestatis comparatione, ea, quæ videntur, utilia, vincuntur.

Acilius autem, qui græcè scripsit historiam, plures ait fuisse, qui in castra revertissent, eâdem fraude, ut jurejurando liberarentur, eosque à censoribus, omnibus ignominiis notatos. Sit jam hujus loci finis. Perspicuum est enim quæ timido animo, humili, demisso, fractoque fiant, (quale fuisset Reguli factum, si aut de captivis, quod ipsi opus esse videretur, non quod rei-

ce fin personnage fût reconduit à Annibal, sous bonne escorte.

Voici quelque chose de plus. Annibal s'était rendu maître de huit mille soldats romains. On ne pouvait leur reprocher d'avoir lâchement rendu les armes, ni d'avoir tenté de fuir. Abandonnés dans le camp par les consuls Paulus et Varron, ils avaient été investis. Le sénat qui pouvait les racheter pour une somme modique, ne le voulut pas, afin que le soldat eût toujours devant les yeux son serment de vaincre ou mourir. Polybe ajoute, qu'à la nouvelle d'une telle fermeté du sénat et du peuple Romain, au milieu des plus grands revers, Annibal tomba dans le découragement. Ainsi disparaît une utilité mensongère, en présence de l'honnêteté.

Au reste, Acilius, auteur d'une histoire romaine en grec, rapporte que des dix prisonniers dont j'ai parlé, plusieurs crurent éluder leur serment par le même artifice, attribué dans Polybe à un seul, et qu'ils furent flétris par les censeurs. Mais cela suffit. Car il demeure bien prouvé que toutes les actions qui portent l'empreinte d'un caractère lâche, rampant, sans énergie, telle qu'eût été celle de Régulus, en lui supposant une

publicæ, censuisset, aut domi remanere voluisset) non esse utilia, quia sint flagitiosa, fœda, turpia.

XXXIII. Restat quarta pars, quæ decore, moderatione, modestiâ, continentiâ, temperantiâ continetur. Potest igitur quidquam esse utile, quod sit huic talium virtutum choro contrarium? Atqui ab Aristippo Cyrenaïci atque Annicerii philosophi nominati, omne bonum in voluptate posuerunt: virtutemque censuerunt ob eam rem esse laudandam, quòd efficiens esset voluptatis. Quibus obsoletis floret Epicurus, ejusdem ferè adjutor auctorque sententiæ. Cum his, viris equisque, ut dicitur, si honestatem tueri ac retinere sententia est, decertandum est.

Nam si non modò utilitas, sed vita omnis beata, corporis firmâ constitutione, ejusque constitutionis spe exploratâ, ut à Metrodoro scriptum est, continetur: certè hæc utilitas, et quidem summa (sic enim censent) cum honestate pugnabit.

Nam ubi primùm prudentiæ locus dabitur? an, ut conquirat undique

autre conduite, ne peuvent être utiles, parce qu'elles sont honteuses, basses et criminelles.

33. Il ne reste plus que d'appliquer nos principes à la quatrième classe des devoirs, la bienséance, la modération, l'égalité, la tempérance. Ce qui est opposé à ce grouppe de vertus peut-il être utile? Les Cyrénéens et les Anniceriens, philosophes sortis de l'école d'Aristippe, ont fait consister le souverain bien dans les voluptés, et ils ont prétendu que la vertu ne devait être recherchée qu'à raison de celles dont elle est la source. Cette doctrine s'était éteinte; mais Epicure l'a fait revivre avec éclat dans un système à-peu-près semblable. Il faut combattre cette philosophie de toutes nos forces, si nous ne voulons pas renoncer entièrement à l'honnêteté.

Si non-seulement c'est un grand avantage, mais si le bonheur même de la vie est placé dans la jouissance d'une constitution vigoureuse et qu'on puisse se flatter de conserver long tems, comme le prétend Métrodore, il est difficile que ce souverain bien, ainsi qu'ils l'appellent, ne soit pas en guerre avec l'honnêteté.

D'abord, à quoi, dans ce système, employer la *prudence*? Sera-ce à aller de

suavitates? Quàm miser virtutis famulatus, servientis voluptati! quod autem munus prudentiæ? an legere intelligenter voluptates? Fac nihil isto esse jucundius: quid cogitari potest turpius?

Jam, qui dolorem summum malum dicat, apud eum quem habet locum fortitudo, quæ est dolorum laborumque contemptio? Quamvis enim multis in locis dicat Epicurus (sicut hîc dicit) satis fortiter de dolore: tamen non id spectandum est, quid dicat, sed quid consentaneum sit ei dicere, qui bona, voluptate terminaverit; mala, dolore. Ut, si illum audiam de continentiâ, et temperantiâ; dicit ille quidem multa multis locis: sed aquâ hæret, ut aiunt. Nam quî potest temperantiam laudare is, qui ponat summum bonum in voluptate? Est enim temperantia libidinum inimica: libidines autem, consectatrices voluptatis.

Atque in his tamen tribus generibus, quoquo modo possunt, non incallidè tergiversantur. Prudentiam introducunt, scientiam suppeditantem voluptates, depellentem dolores. Fortitudinem quoque alio modo expe-

toutes parts à la recherche des délices? O déplorable condition d'une vertu, aux gages de la volupté! Voilà donc le ministère de la *prudence*? Faire un choix savant de plaisirs. Je veux que cela soit fort doux; mais peut-on imaginer rien de plus vil?

D'autre part, si l'on prétend que la douleur soit le souverain mal, quel usage faire de la grandeur d'ame qui n'est que le mépris des travaux et de la douleur? Je sais qu'ici, comme en beaucoup d'autres endroits, Epicure s'explique avec quelque dignité, mais je considère moins ce qu'il a dit que ce qu'il a dû dire pour être conséquent, après avoir posé en principe, que la volupté est le souverain bien, et la douleur le souverain mal. Ainsi, il en est de même de la continence et de la modération, il en parle admirablement en divers lieux, mais il bâtit sur le sable, comme on dit. Car, le moyen d'exalter la modération sur les bases de la volupté? La modération est l'ennemie des passions, et les passions forment le cortège de la volupté.

Ils savent cependant concilier ces trois vertus avec leur système, d'une manière ingénieuse. Ils donnent à la prudence le soin de veiller aux plaisirs et d'écarter la douleur. Ils admettent une sorte de grandeur d'ame pour repousser les terreurs

diunt, cùm tradunt rationem negligendæ mortis, perpetiendique doloris. Etiam temperantiam inducunt, non facillimè illi quidem, sed tamen quoquo modo possunt : dicunt enim, voluptatis magnitudinem doloris detractione finiri. Justitia vacillat, vel jacet potiùs, omnesque eæ virtutes, quæ in communitate cernuntur, et in societate generis humani. Neque enim bonitas, nec liberalitas, nec comitas esse potest, non plus quàm amicitia, si hæc non per se expetantur, sed ad voluptatem utilitatemve referantur.

XXXIV. Conferamus igitur in pauca. Nam ut utilitatem nullam esse docuimus ; quæ honestati esset contraria : sic omnem voluptatem dicimus honestati esse contrariam.

Quo magis reprehendendos Calliphonem, et Dinomachum judico, qui se dirempturos controversiam putaverunt, si cum honestate voluptatem, tamquam cum homine pecudem, copulavissent. Non recipit istam conjunctionem honestas, aspernatur, repellit. Nec verò finis bonorum et malorum, qui simplex esse debet, ex dissimilibus rebus misceri et temperari

de la mort et supporter les souffrances. Enfin, avec plus de peine, et comme ils peuvent, ils introduisent la tempérance en disant que les plus douces jouissances sont dans l'exemption de la douleur. Mais quant à la justice, elle chancelle ou plutôt elle tombe, ainsi que toutes les vertus sociales. En effet, la bonté, la générosité, l'affabilité s'évanouissent avec l'amitié, si l'intérêt personnel et le plaisir deviennent leur unique mobile.

34. En peu de mots, nous avons professé que ce qui est contraire à l'honnêteté n'est point un bien; et nous établissons maintenant que la volupté lui est contraire.

Je trouve Calliphon et Dinomachus plus condamnables encore que les autres philosophes, d'avoir voulu, pour terminer la dispute, associer l'honnêteté à la volupté. C'est accoupler l'homme et la bête. L'honnêteté repousse et a en horreur une union si monstrueuse. L'unité caractérise le principe du bien et celui du mal. Ils ne peuvent l'un et l'autre se composer d'élémens d'une nature opposée. J'ai traité ailleurs cette matière *im-*

potest. Sed de hoc, magna enim res est, alio loco pluribus : nunc ad propositum.

Quemadmodùm igitur, si quando ea, quæ videretur utilitas, honestati repugnat, dijudicanda res sit, satis est suprà disputatum. Sin autem speciem utilitatis etiam voluptas habere dicetur, nulla potest esse ei cum honestate conjunctio. Nam, ut tribuamus aliquid voluptati, condimenti fortassè nonnihil, utilitatis certè nihil habebit.

Habes à patre munus, Marce fili, meâ quidem sententiâ magnum : sed perinde erit, ut acceperis. Quamquam tibi hi tres libri, inter Cratippi commentarios, tanquam hospites, erunt recipiendi. Sed, ut, si ipse venissem Athenas, (quod quidem esset factum, nisi me è medio cursu clarâ voce patria revocâsset) aliquando me quoque audires : sic, quoniam his voluminibus ad te profecta vox mea est, tribues his temporis quantùm poteris : poteris autem, quantùm voles.

Cùm verò intellexero, te hoc scientiæ genere gaudere, tùm et præsens tecum propediem, (ut spero) et, dum

portante avec l'étendue qu'elle mérite. Je viens à ma conclusion.

Ce que j'ai dit suffit pour indiquer ce qu'on doit penser, lorsque ce qui paraît utile n'est pas d'accord avec l'honnêteté. Ainsi, quand on accorderait à la volupté quelque apparence d'utilité, elle ne peut avoir rien de commun avec l'honnêteté. Je veux bien que le plaisir assaisonne agréablement les autres avantages, mais je n'accorde pas qu'il en soit un.

Voilà, mon cher fils, le présent d'un père. Il est, à mon sens, d'un grand prix, mais qui dépendra pour vous de l'accueil que vous lui ferez. Vous admettrez, sans doute, cet ouvrage parmi les leçons de Cratippe, comme on donne l'hospitaliré à un allié. Si la patrie ne m'eut pas rappellé à haute voix, je me proposais d'aller à Athènes, où vous m'eussiez entendu moi-même; mais cet écrit vous porte mes paroles. Donnez à sa lecture autant de momens que vous pourrez; et dans ceci, la volonté sert de mesure aux moyens.

Quand j'aurai appris que ce genre d'étude vous plaît, je pourrai m'entretenir avec vous, non-seulement en votre

aberis, absens, loquar. Vale igitur, mi Cicero, tibique persuade, esse te quidem mihi carissimum : sed multò fore cariorem, si talibus monumentis præceptisque lætabere.

Finis tertii et ultimi Libri.

présence, comme je l'espère bientôt, mais même dans l'éloignement où nous sommes. Adieu, mon cher Cicéron; je vous aime bien tendrement, je vous aimerai davantage encore, si vous goutez de telles instructions.

Fin du troisième et dernier Livre.

NOTES

DU SECOND LIVRE.

Page 1. *JE crains que des hommes respectables, et cependant prévenus contre la philosophie.* Cicéron se plaît à reproduire dans tous ses ouvrages, sous les formes les plus multipliées, l'éloge de la philosophie. Elle a pourtant trouvé des détracteurs, même parmi ceux qui en ont exercé, pour ainsi dire, le sacerdoce. Car, je ne parle pas des persécutions que lui ont fait essuyer toutes les espèces de despotes; c'est le plus bel hommage qui lui ait été rendu, et la haine de Néron contre les philosophes qu'il ban nit de Rome, ne les honore pas moins que le règne divin de Marc Aurèle.

Pour qu'il fût permis de mettre en question l'excellence de la philosophie, il faudrait que la nature de l'homme pût cesser d'être ce qu'elle est.

Ce qui distingue l'homme des autres animaux, c'est la puissance de sa volonté sur ses mouvemens, c'est la faculté de raisonner, qui lui a été donnée pour servir de guide à cette volonté. Or, la philosophie n'a d'autre objet que de cultiver notre raison, de nous maintenir dans la direction de la vérité, si précieuse pour notre bonheur, et de nous ramener aux idées saines dont, au milieu des sociétés dominées par des préjugés, des institutions et des opinions trop souvent immorales, les corps environnans nous détournent sans cesse.

La raison entraîne nécessairement la possibilité de son abus, comme la prérogative de faire le bien, par choix, n'existerait pas sans l'alternative de mal faire. La gloire de l'homme est de ne pas succomber sous le fardeau de cette liberté, qui le caractérise si honorablement. L'emploi de la philosophie est de lui donner des lumières et des forces pour triompher dans cette lutte, et quoiqu'on puisse dire, ce n'est pas la philosophie qui égare, c'est le défaut de philosophie.

Qu'est-ce que l'ignorance qu'on met en opposition avec la philosophie? Un mot vuide de sens; car lors-

que la vérité ne se place pas dans l'esprit humain, c'est l'erreur qui s'en empare : il n'y a pas de milieu; tout acte de l'homme est le résultat d'un motif déterminant; s'il ne le trouve pas en lui-même, il le reçoit des autres; quelquefois cette impulsion étrangère le conduit bien, comme il arrive, lorsque le législateur a mis, en quelque sorte, en circulation, des principes bons et conformes à l'ordre, qni déviennent le régulateur commun. Malheureusement le contraire a lieu trop fréquemment, et alors l'homme est cruel, avare, ambitieux, méchant, suivant les préjugés ou les intérêts de ceux qui agissent sur lui.

On a pris singulièrement le change, quand on a voulu tirer un argument contre la philosophie, de ce qu'elle a paru avec un éclat plus remarquable, dans des siècles de dépravation. Ce n'est point certainement qu'elle ait ait produit le désordre des mœurs et des gonvernemens; c'est ce désordre, au contraire, qui l'a provoquée, comme un remède nécessaire. Ainsi que la vertu, dont elle est l'égide, elle brille dans les tems difficiles.

En un mot, parcourez les annales du monde, dégoûtantes de sang, de malheurs et de crimes. Vous ne verrez pas que la philosophie ait eu part à ces horreurs. Elle ne s'est trouvée là que pour conserver sur la terre l'empreinte de la dignité de l'homme, et offrir un spectacle digne des regards du ciel même, dans le contraste de la vertu inébranlable, majestueuse, consolante, au sein des bassesses, des désastres et de la perversité.

Page 19. *Enfin, c'est l'association de tous. etc.* Se peut-il qu'il y ait eu des hommes assez aveugles pour calomnier l'état de société, comme s'il n'était pas celui de la nature? N'est-ce pas fermer les yeux à l'évidence? Quoi! cette réunion qui féconde l'ouvrage du créateur, cette réunion productrice des richesses, dont la consommation est nécessaire à notre existence, cette réunion, sans laquelle la terre ne serait couverte que d'une végétation parasite, incapable de nourrir des habitans, contrarierait la nature! Non, elle entre invinciblement dans le plan

de l'auteur des choses. Il n'eut point animé sur un sol ingrat des êtres qui n'y pouvaient subsister ; ah ! disons plutôt que s'il a existé, et s'il existe des malheurs sur la terre, c'est parce que cette réunion n'a point encore obtenu sa plénitude. D'abord, les familles se sont armées contre les familles, puis, les cités contre les cités; enfin, les peuples contre les peuples; mais, quand les barrières seront rompues, quand le genre humain aura compris qu'il ne forme qu'une société unique, alors le monde aura acquis le complément de sa perfection et de son bonheur.

Homme, regarde autour de toi : considère comme tu es fort de la force de tes semblables, comme tu es riche de leur travail : interroge-toi sur la puissance de la raison et du langage, par lesquels tu communiques avec eux : penses à ces relations entr'eux et toi, qui franchissent les distances des lieux et des siècles : songe que l'existence de l'homme de bien dont tu tiens l'ouvrage en ce moment, fut séparée de la tienne par deux mille ans, et cependant, qu'il vit encore avec toi, et que tu vis avec lui : que tu jouis de sa pensée, que cette pensée salutaire peut te rendre meilleur, toi, ou ceux qui t'entourent, et dont les bons sentimens te sont si nécessaires; et maintenant, abjure la société.

Et toi, dont la vanité puérile repousse l'égalité, vois sur quoi elle se fonde. Le toît qui t'abrite, le vêtement qui te couvre, rien n'est à toi; dans cet étalage dont tu t'ennorgueillis, tout appartient au génie, à l'industrie, à la force, aux sueurs de ceux que tu méprises; vas donc affecter ta prétendue supériorité, contempler tes grandeurs dans un désert, si tu ne peux sourire à l'humanité.

Ceux qui se sont élevés contre la société, n'ont pas réfléchi que les vices qu'ils lui reprochaient appartenaient à la cause contraire; en effet, les maux qui l'ont affligée résultent de ce qu'il y a des hommes qui y portent un esprit d'égoïsme et d'intérêt particulier, en opposition l'intérêt général; c'est-à-dire qui manquent aux principes et aux lois de la société, au sein

de la société. O calcul infernal, que le méchant est un être injuste et inconséquent ; qu'il songe donc que si tous ses co-associés devenaient ses imitateurs, il rentrerait avec la société dans le néant.

Je ne conçois pas non plus ce qu'on dit communément, que dans la société, l'homme fait le sacrifice d'une partie de ses droits naturels, pour garantir l'autre. Cela ne peut arriver que par un vice d'organisation sociale ; car il est contradictoire que la somme totale soit moindre que le produit des quantités réunies. Par la société, l'homme met l'exercice et la jouissance de ses droits sous la protection de la force commune, outre les autres avantages qu'il en retire ; et en dernière analyse, puisqu'il est prouvé que la société est avantageuse, il en résulte que, dès qu'on reçoit plus qu'on ne donne, il est vrai de dire qu'on n'a rien donné.

Page 25. La perte des généraux ainsi que naguères celle d'un grand homme. Le général dont Cicéron déplore la perte, est Pompée, dont la fin fut si déplorable. Il était né la même année que Cicéron, et ainsi que lui, d'une famille de l'ordre équestre. Il commença à se signaler dans les armes pendant la dictature de Sylla, dont il reçut le titre de grand, qu'il a conservé. Sa carrière fut dès-lors une suite non interrompue de succès et de grandeur, jusqu'à l'époque où il vint échouer contre la fortune et le génie de César. Ses conquêtes avaient triplé les revenus de la république, et tellement reculé les frontières de l'empire, que l'Asie mineure qui, avant ses victoires, était la dernière des provinces Romaines, se trouva au centre. Pendant son consulat, il rendit aux tribuns du peuple toute l'autorité dont les avait privés Sylla. Cette conduite l'avait rendu l'idole de la multitude, et élevé à un dégré de puissance capable de porter ombrage aux bons citoyens, dans un pays libre. Mais l'ambition de César, moins déguisée que la sienne, soutint son crédit, en le rendant nécessaire pour balancer celui de son rival. Il existait cette différence entr'eux, que Pompée, plus discret dans sa marche, avait l'art de paraître tenir de ses concitoyens l'autorité

dont il jouissait, tandis que César ne dissimulait pas qu'il voulait la conquérir. Ce dernier ayant été déclaré ennemi de la république, par un décret, Pompée fut chargé de *le* combattre. Il remporta un premier avantage à Dyrrachium, mais n'ayant pas su en profiter, il fallut remettre de nouveau en question, à Pharsale, à qui demeurerait l'empire du monde. La défaite de Pompée fut sans retour. Obligé de fuir, il chercha un asyle auprès de Ptolémée, roi d'Egypte. Ce monarque envoya au-devant de lui, sous couleur de le recevoir, deux officiers de sa cour, qui poignardèrent, au moment où il mettait pied à terre, celui qui, quelques jours auparavant, disposait des destinées du monde. Son corps demeura sans sépulture, sur le bord de la mer, jusqu'à ce qu'il fût recueilli par un de ses affranchis, et un vieux soldat qui avait servi sous ses enseignes, qui lui rendirent les derniers des devoirs. Dans la suite, César lui fit ériger un tombeau, et quelques historiens ont écrit qu'il punit ses assassins; mais c'est un fait contesté.

Cicéron défendit les intérêts et la gloire de Pompée, pendant sa vie, et après sa mort, avec un zèle que celui-ci ne nous semble pas avoir mérité. En effet, il n'empêcha point, et même favorisa secrètement l'exil de Cicéron; et s'il contribua puissamment à son rappel, ce fut moins par amitié pour lui, que par ressentiment contre Clodius. A mon sens, César qui ne put jamais attirer Cicéron à son parti, lui témoigna cependant, en toute occasion, une déférence, une estime, un intérêt plus cordial et mieux senti.

Page 25. C'est avec bien de raison que Cicéron compte au nombre des fléaux les persécutions dont les bons citoyens sont trop souvent victimes. Elles sont également honteuses au peuple, et funestes à la chose publique. On objecte qu'elles ont été fréquentes dans tous les pays libres, et il est vrai que, principalement dans les démocraties pures, telles qu'Athènes, on ne pourrait peut-être pas citer un grand

homme qui en ait été exempt. Elles n'en sont pas moins odieuses.

Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par ses beaux côtés qu'il faut lui ressembler.

Au surplus, on cite de nombreux exemples de l'ingratitude des Athéniens, mais on ne prouve pas qu'elle ait contribuée à la prospérité de l'état; ce qu'il faudrait faire cependant pour en conclure qu'ils doivent êfre imités dans cette partie de leur conduite. Je suis persuadé au contraire que ce penchant à l'ingratitude influa beaucoup comme cause et effet sur la versatilité de leur gouvernement et son peu de durée. La seule de leurs institutions qui brava les révolutions successives et survécut à la république fut le tribunal de l'aréopage. C'est que son excellente organisation en faisait l'asyle assuré de la justice, et ce n'est qu'avec la justice qu'on bâtit pour les siécles.

En un mot, le résultat certain de l'ingratitude érigée en principe, doit-être que l'état ne trouve bientôt plus envers qui l'exercer; car elle est un avertissement pour tous de ne rien faire de trop et de se payer par leurs mains du peu qu'ils font. Tout ce que j'y vois de commode, c'est que les ambitieux s'en servent pour enlever aux citoyens bien méritans les fruits et les récompenses de leurs travaux.

La calomnie a beaucoup d'affinité avec l'ingratitude, et on a voulu aussi en faire une vertu populaire et républicaine. Je ne croirai donc pas sortir de mon sujet en ajoutant ici quelques réflexions sur la calomnie. On prétend établir la nécessité de la tolerer sur le respect dû à la liberté des opinions d'une part, et de l'autre sur l'avantage dont il est pour la société, qu'on puisse s'expliquer librement sur les personnes et principalement sur celles qui exercent quelques fonctions dans l'état. J'examinerai donc la calomnie sous ces deux rapports.

La liberté des opinions doit-être illimitée sans doute, parce que quelque latitude qu'on accorde à cette liberté, elle ne porte atteinte à aucun individu et à

ses droits légitimes. Il est même incontestable que la liberté des opinions ne peut produire aucun mal; en effet desqu'elles ont toutes le champ libre, la société sait bien distinguer celles qui lui conviennent et les autres rentrent dans le néant. Je sais que des opinions ont fait très-souvent les malheurs du monde; mais c'est que la violence et non la conviction les avait établies; c'est qu'elles ont été impérieusement exclusives; ce n'est point alors la liberté des opinions mais le défaut de cette liberté qui a rendu désastreuses celles qui l'ont été, et qui n'eussent point régné s'il avait été permis de les combattre.

Je maintiens donc que les opinions doivent être libres, mais j'ajoute que la *calomnie porte sur les personnes, et que les personnes ne sont point du domaine de l'opinion.*

L'opinion s'éxerce sur les causes ou les effets, sur les fins et les moyens, sur tout ce que la pensée et l'intelligence embrassent et dont elles font l'objet de leurs opérations. Chacun présente ensuite ses résultats, que nul n'a le droit de contredire tyranniquement quelques différens qu'ils soient des siens, ne fut-ce que parce que la raison, collaborateur commun donné par la nature ayant fait les frais de part et d'autre et étant le seul juge qu'on puisse invoquer, il est évident qu'on ne peut me dépouiller de mon opinion sans m'interdire l'usage de ma raison qui est partie de mon être, et sans consacrer une préférence despotique, de la raison d'autrui sur la mienne.

Mais il n'en est pas ainsi des idées qu'on exprime sur tel ou tel individu. La probité d'un homme n'est point l'affaire et l'objet d'un raisonnement, ou du moins ce raisonnement doit avoir des faits pour base; or ce sont ces faits dont la vérité ou la fausseté constituent la calomnie. Ce sont ces faits dont on ne peut pas justifier la fausseté par les motifs suivans. *C'est mon opinion, c'est ma pensée, c'est ma manière de voir.*

Il y a calomnie toutes les fois qu'on parle d'un homme d'une manière injurieuse sans articuler des

faits, ou lorsque les faits qu'on articule sont faux, et qu'on n'a pu les avancer que par une méchanceté préméditée, ou par une légèreté et une précipitation inexcusable et sans être entraîné à y ajouter foi d'après une réunion de circonstances capables de produire quelque impression sur un esprit sensé.

Ainsi les idées qu'on peut manifester sur le compte des individus ne sont nullement du ressort de l'opinion.

Maintenant est-il vrai que cette liberté effrénée de parler des personnes soit de quelqu'avantage pour le corps social. Bien loin de là, je vais prouver quelle opère des effets absolument opposés à ceux qu'on lui attribue.

Quels sont ces effets salutaires ? De démasquer, dit-on les intriguans et pervers. Or c'est précisément le contraire qui arrive. Qu'importe au méchant qu'on dise de lui le mal qui est vrai, lorsqu'on en peut dire autant avec impunité du plus honnête homme. Comment distinguerez-vous celui qu'on interpelle à bon droit de celui qu'on accuse à tort. Laissez le scélérat sur la ligne de l'honnête homme, ou faites passer l'honnête homme sur la ligne du scélérat, n'est-ce pas la même chose, dès qu'on ne peut plus les discerner. Que produit donc en définitif cette liberté qu'on réclame? La confusion, le désordre, un vrais cahos.

Il me paraît démontré jusqu'au dernier dégré d'évidence, que pour utiliser la faculté de parler sans réserve des individus, il faudrait accorder à ceux-ci un moyen ultérieur de prouver, d'une manière péremptoire, que ce qu'on leur impute est faux; c'est dire, en d'autres termes, qu'il faudrait des lois contre la calomnie. Bien loin que de telles lois eussent rien de propre à contrarier la faculté de parler librement des personnes, elles seules peuvent donner à ce qu'on en dirait de la réalité, de l'autorité, de la gravité, du poids.

Mais, objecte-t-on, il est de l'intérêt public de favoriser les dénonciations, et si on en était responsable, beaucoup de gens aimeraient mieux se taire.

J'entends. Vous pensez qu'il y a des lâches; que ne vous souvenez-vous aussi qu'il y a des imposteurs effrontés. Encore une fois, quand tous ceux dont vous voulez délier les langues ont bien parlé, que savez-vous de certain? C'est ce que je vous demanderai sans cesse, et si vous êtes obligés de convenir que vous n'aurez acquis que des préjugés, je répéterai : à quoi bon?

Ainsi point d'avantages en balance; et la calomnie reste avec l'affreux cortège des maux qui l'accompagnent. Dans un pays où elle exerce avec sécurité ses ravages, l'homme est dans un véritable état d'opprobre et d'abjection; son honneur n'est pas même à lui; et voyant avec quelle facilité on peut lui enlever l'estime publique, il ne fait bientôt aucun état de la mériter.

J'ai établi que la calomnie n'était point dans le cercle des *opinions*, et ne devait par conséquent pas jouir de la liberté accordée à celles-ci; je crois avoir prouvé aussi que le système qui donne un libre cours à la calomnie, bien loin de produire les effets salutaires qu'on lui attribue, en a de tous contraires : Machiavel va appuyer ce sentiment de son autorité, et nous apprendre en même-tems de quelle manière on peut, sans laisser circuler le poison de la calomnie, atteindre d'une manière plus sûre les fonctionnaires coupables.

« Les calomnies sont détestables dans les républi-
» ques et dans toutes sortes d'états, et il est néces-
» saire de prendre des mesures pour les étouffer
» et les prévenir. Il n'y en a point de meilleurs pour
» cela que de donner une grande latitude aux accu-
» sations, parce qu'autant les calomnies sont perni-
» cieuses dans les états, autant les accusations au-
» torisées et conduites par les lois, y sont néces-
» saires.

« Il y a cette différence entre les unes et les autres,
» que les calomnies n'ont point besoin de témoins,
» ni de la preuve d'aucuns faits; ainsi il n'y a per-
» sonne qui ne puisse calomnier qui il lui plaira :
» mais pour l'accusation il n'en est pas de même,

» parce qu'elle a besoin de preuves et de rapports
» véritables qui la justifient.

« On accuse devant un magistrat, devant un peuple,
» devant un conseil; mais on calomnie dans les rues
» et dans les maisons.

« Il faut donc que le fondateur d'un état y fasse
» des réglemens par lesquels on puisse former des
» accusations contre toutes les personnes qu'on vou-
» dra, sans aucune appréhension ni suite fâcheuse:
» et après avoit fait un tel réglement et donné ordre
» qu'il soit observé, il faut punir rigoureusement
» les calomniateurs qui n'auront jamais lieu de s'en
» plaindre, puisqu'ils avaient des lieux toujours ou-
» verts pour recevoir leurs accusations contre ceux
» qu'ils auraient calomnié dans les maisons.

« Par-tout où il n'y a pas de bons réglemens sur
» cela, il y arrive de grands désordres, parce que
» les calomnies irritent les gens et ne corrigent pas;
» et quand ils sont une fois en colère, ils tâchent
» de se fortifier ayant moins d'appréhension que d'a-
» version pour ceux qui parlaient contre eux. Cet
» article était bien réglé à Rome comme nous l'a-
» vons remarqué, mais il ne l'a jamais été dans
» notre république de Florence.

« Toutes les fois qu'on en lira l'histoire, l'on
» verra combien de calomnies on a répandues en
» tout tems sur ceux d'entre les citoyens qui se sont
» employés aux affaires les plus importantes de la
» république. De l'un on disait: il a volé l'argent
» du public; de l'autre il n'a pas remporté une telle
» victoire parce qu'il a été corrompu per les enne-
» mis, et enfin d'un troisième, il a fait telle faute
» par un motif d'ambition. Tout cela produisait des
» haines qui faisaient naître des divisions, puis des
» factions, qui produisaient enfin la ruine de l'état,
» etc. etc. »

MACHIAVEL, discours politiques sur la première décade de Tite-Live. *Liv. I. Chap. VIII.*

Page 29. *La mort tragique de César*, etc. Telle était l'ambition de Jules César, qu'il avait coutume

de dire, qu'il aimerait mieux être le premier dans un hameau, que le second dans Rome. « On parle » beaucoup de la fortune de César », dit Montesquieu, « mais cet homme extraordinaire avait tant « de grandes qualités sans pas un défaut, qu'il eût » été bien difficile, quelqu'armée qu'il eût comman- » dée, qu'il n'eût pas été vainqueur, et qu'en quelque » république qu'il fût né, il ne l'eût gouvernée ».

Cette dernière réflexion n'est pas tout-à-fait juste, car dans un tems où les mœurs eussent été différentes, et les lois plus rigoureuses, il n'eût pas conçu les mêmes désirs, et aurait fait un autre emploi des mêmes qualités.

César réunissait dans son caractère tout ce qui peut donner à un homme de l'ascendant sur ses semblables. Il excellait également dans la guerre et dans la paix, il était habile à concevoir, intrépide à exécuter, versé dans toutes sortes de connaissances, l'un des plus grands orateurs de son tems, zélé pour ses amis, modéré dans la victoire, indulgent pour ses ennemis; il déclarait hautement qu'il ne regarderait pas comme tels ceux qui, sans se déclarer en sa faveur, n'auraient pas pris les armes contre lui. Il dût principalement ses succès aux légions avec lesquelles il avait conquis les Gaules. Entièrement dévouées à leur chef, elles ne reconnurent plus les ordres du sénat, et il eut facilement, comme il le disait, de l'argent avec ses troupes, et des troupes avec de l'argent, pour se rendre maître absolu de l'Empire. Il le fut sans contrariété, après la défaite de Pompée, à Pharsale. Mais il ne jouit pas longtems de son autorité, il reçut trente coups de poignard au milieu du sénat; les conjurés s'étaient précipités sur lui avec tant de furie, qu'ils se blessèrent les uns les autres. On peut juger de son despotisme et de l'état de nullité auquel il avait réduit le sénat par ce passage des lettres de Cicéron. « J'ap- » prends quelquefois, dit-il, qu'un décret du sénat » passé à mon avis a été porté en Syrie, en Arménie, » avant de savoir qu'il ait été fait, et plusieurs princes » m'ont écrit des lettres de remercîment sur ce que

» j'avais été d'avis qu'on leur donnât le titre de rois, » tandis que non-seulement je ne savais pas qu'ils » fussent rois, mais même qu'ils fussent au monde ».

Cicéron, en disant que César tenait encore Rome en servitude, après sa mort, fait allusion à ce qu'Antoine fit décréter après la mort de César, l'exécution de tous ses actes. Le sénat fut obligé de consentir à cette proposition, parce que Antoine avait eu l'adresse d'intéresser le peuple et l'armée à son succès, en annonçant que ces actes contenaient beaucoup de dispositions en leur faveur. Or, ensuite ce même Antoine s'étant emparé des livres de César, y fit écrire tout ce qu'il voulut, de sorte que le dictateur règnait, en effet, plus impérieusement que pendant sa vie. Car ce qu'il n'eût jamais fait, dit Montesquieu, Antoine le faisait sous son nom; l'argent qu'il n'eût pas donné, Antoine le donnait, et tout homme qui annonçait des intentions conformes à ses vues, c'est-à-dire, contraires à la liberté, trouvait soudain une récompense dans les livres de César.

Page 31. Denis *le Tyran*, mot qui signifie dans la langue des anciens un usurpateur, s'était emparé de l'autorité à Syracuse. Il avait fait mourir son barbier, pour lui avoir dit que sa vie était entre ses mains, et ce fut depuis lors qu'il mit en usage l'expédient, dont parle Cicéron, pour ne plus confier sa tête à la main d'un homme. Sa défiance est consacrée par un monument qui, dit-on, subsiste encore en Sicile. C'est une caverne d'une grandeur énorme, qui a retenu le nom d'*oreille de Denis*. Elle est creusée dans le roc, et a exactement la forme d'une oreille. Elle était construite de façon que tous les sons qui s'y produisaient, venaient se réunir en un point qui formait le tympan; ce tympan se terminait par une ouverture servant de communication à une chambre de laquelle Denis entendait tout ce qui se disait dans la caverne. Cet ouvrage achevé, il fit mettre à mort les ouvriers qui y avaient travaillé; il emprisonna ensuite dans ce lieu ceux qu'il regardait comme ses ennemis, et d'après leurs discours il les condamnait ou les renvoyait absous.

Denys ne fut pas assassiné; mais tourmenté par de telles défiances, vécut-il ?

Page 33. Phalaris s'était rendu maître d'Agrigente, ville de Sicile. Ce monstre fit faire par un artiste un taureau d'airain, dans lequel il enfermait ses victimes; on mettait le feu dessous, et ces malheureux périssaient en jettant des cris de rage qui ressemblaient aux mugissemens d'un bœuf. L'auteur de cette infernale machine ayant demandé sa récompense, le Tyran le fit jetter dedans le premier pour en faire l'essai. Les Agrigentins terminèrent les cruautés de Phalaris en l'y plongeant lui-même.

Page 35. Sylla rétablit l'autorité du sénat, anéantie entièrement par les tribuns; c'est en quoi Cicéron le loue d'avoir soutenu une cause honorable. En effet, les tribuns, pour acquérir la faveur populaire, enchérissant les uns sur les autres, n'avaient laissé aucune trace de l'ancien gouvernement. Ils songeaient bien moins en cela aux intérêts du peuple, qu'à élever leur crédit pour se vendre plus chèrement aux plus puissans citoyens. Les vues de Sylla n'étaient pas plus pures, et en prenant le parti du sénat, il considérait seulement ce qui pouvait contribuer à son aggrandissement; car il ne lui rendit d'influence que pour en faire l'instrument de ses volontés. Le fameux Marius soutenait le parti contraire. Le sort des armes les favorisa tour-à tour, mais beaucoup plus Sylla qui abattit enfin entièrement son rival. Le récit des cruautés qui consommèrent son triomphe, fait frémir. Ayant visité le champ de bataille, couvert de cinquante mille morts, il fit encore égorger dans le même lieu huit mille prisonniers; ensuite par un rafinement de barbarie, il fit annoncer aux vaincus qu'il donnerait la vie à ceux qui s'en rendraient dignes par la mort de leurs compagnons. Ces malheureux tournèrent leurs armes contre eux-mêmes; six mille vinrent se rendre à lui, il les fit enfermer dans le cirque et il haranguait le sénat rassemblé dans un temple voisin, lorsqu'on entendit tout-à-coup les cris de ces prisonniers qu'on

égorgeait par son ordre. *N'écoutez pas ce bruit*, dit-il aux sénateurs épouvantés, *ce sont des rebelles que je châtie*, et il poursuivit son discours.

Voici maintenant ce que c'était que les proscriptions. Il fit afficher dans la place un tableau qui désignait ceux qu'il fallait immoler à ses vengeances. Le prix de chaque tête était fixé. Il déclara déchus de leurs droits les fils ou petits fils des proscrits. Leurs biens étaient vendus à l'encan. On évalue à 4700 le nombre des citoyens qui périrent ainsi. On voyait des esclaves demander leur salaire pour avoir assassiné leurs maîtres. . . des frères, des fils même. . . . . Il ne sacrifiait pas seulement ceux qui s'étaient déclarés contre lui, mais encore les citoyens dont lui ou ses partisans convoitaient la dépouille. Au rapport de Plutarque, un certain *Aurelius* ayant vu son nom sur la liste fatale, s'écria : *Malheureux, c'est ma maison d'Albe qui me proscrit*, et il fut assassiné à quelques pas de là. Leçon terrible pour ceux qui, parmi les malheureuses dissentions de leur patrie, conservent dans leur froid égoïsme une neutralité criminelle, tandis que par une conduite contraire, ils eussent souvent empêché des désastres, dont eux-mêmes deviennent victimes.

Sylla ne borna point ses fureurs aux citoyens romains. Il s'empara des biens, des maisons, et du territoire de toutes les villes d'Italie qui avaient suivi le parti de Marius, et il les distribua à ses soldats.

La plume se refuserait à retracer de pareilles horreurs, si ces récits affreux ne nous faisaient entendre des conseils salutaires; un des plus importans, sans doute, c'est qu'il faut que les citoyens soient leurs propres défenseurs, s'ils veulent se mettre à l'abri de pareilles calamités. Rome ne les éprouva que lorsque ses conquêtes lointaines l'obligèrent d'employer d'autres bras que les siens. C'est ainsi que sa vaste ambition et son esprit destructeur tournèrent contre elle-même. Alors les gens de guerre ne furent plus les soldats de la république, mais ceux de Sylla, de Marius, de Pompée, de César, et ses généraux devinrent ses maîtres et ses plus cruels ennemis.

Sylla, après avoir joui de l'autorité suprême, abdiqua la dictature. Il semblait qu'alors abandonné à lui-même, il dût périr par la main de ses nombreux ennemis, dont ses cruautés provoquaient la vengeance. Il n'en fut rien; un jeune homme seul ayant osé l'insulter de paroles, *ce jeune homme*, dit Sylla froidement, sans daigner lui répondre, *sera cause qu'un autre n'abdiquera plus.* En un sens, cette démarche étonnante de Sylla mettait ses jours en sûreté, suivant la réflexion d'un historien philosophe. Car l'opinion, dit-il, armait le bras de chaque citoyen contre Sylla, revêtu d'une autorité usurpée, et redevenu simple particulier, il pouvait se flatter de vivre sous la protection des lois.

Sylla s'était fait donner le nom d'heureux, parce qu'il pensait que la fortune avoit eu beaucoup de part à ses succès, mais on ne peut pas croire qu'il l'ait été réellement, et les historiens rapportent que les excès dans lesquels il se plongeait pour échapper aux tourmens de sa conscience, abrégèrent ses jours.

Page 39. L'ouvrage intitulé *Lælius* ou de l'amitié, est parvenu jusqu'à nous.

Le traité *de la Gloire* avait été retrouvé au quatorzième siècle par Pétrarque qui rassembla les écrits de Cicéron avec beaucoup de soins. Il s'est perdu de nouveau.

Page 53. Il est vraisemblable, comme le dit Hérodote, que la puissance absolue des rois a précédé, même dans les sociétés qui se sont formées paisiblement, la proclamation des lois. Un homme de bien et éclairé paraît plus propre à atteindre le point précis de la justice, que la loi elle-même. La loi étant une mesure générale, son application a nécessairement quelque chose de forcé en beaucoup d'occasions, au lieu qu'un homme sage faisant état de toutes les nuances, observant toutes les gradations, met avec plus de certitude ses jugemens au niveau parfait de l'équité. Mais l'expérience a prouvé que cet homme était presqu'un être de raison qu'on ne rencontrait

que rarement ; alors naquit la sublime conception de la loi, au joug de laquelle le citoyen pouvant se soumettre avec dignité, obéit sans répugnance, de la loi impartiale même lorsqu'elle se trompe, (ce qui lui ôte le caractère de l'injustice.) Car ce qui constitue la loi, c'est moins son excellence intrinsèque à laquelle d'ailleurs tend toujours la volonté commune, que son inflexibilité, son immobilité, son indépendance à l'égard des volontés particulières.

Page. 53. *Sans l'égalité il n'est point de droit.* Cette proposition me paraît tellement vraie que je ne partage point l'opinion générale qui veut faire dériver l'égalité sociale de l'état qu'on appelle (au reste improprement à mon avis) l'état de nature. Sans doute, il n'y a rien qui ressemble tant à l'homme qu'un autre homme, mais je prétends, qu'existât-il entre les hommes inassociés des différences réelles, l'effet essentiel de la société serait de les faire cesser : de sorte que l'égalité appartient plus invinciblement encore à l'association qu'à tout autre état où l'homme puisse être supposé. En effet, il n'y a pas de société sans droits, c'est à dire, sans obligations mutuelles, réciproques ; et d'autre part, il n'y a pas de droit sans égalité, suivant le principe établi par Cicéron ; donc il n'y a pas de société sans égalité, ou alors cette société est vicieuse, et pêche par sa base.

Tout cela est d'autant mieux fondé en raison, que d'individu à individu, un homme peut avoir quelque supériorité sur un autre, mais on ne conçoit pas comment il en aurait aucune sur la masse sociale.

Or, n'est-il pas absurde de vouloir introduire des inégalités insignifiantes, chimériques, et de pure convention dans la société, dont la destination est de rendre nulles, et en quelque sorte, de polir les inégalités naturelles qui pourraient exister. Car, supposez dans l'état, dit, de nature, un homme qui veut user du droit de la force, contre un autre plus faible, celui-ci se ligue aussi-tôt avec un troisième, dont l'intérêt est le même ; la force est compensée par le nombre, et la société se forme pour rétablir l'équilibre.

La liaison intime de la justice et de l'égalité avait été parfaitement sentie par les romains, puisque le même mot (*æquitas*) servoit dans leur langue à exprimer l'une et l'autre.

Page 55. *Nous nous contenterons de l'exemple des Gracques.* On désigne ainsi les deux frères, Tibérius, et Caïus Gracchus. Nous avons parlé du premier. Le second joua le même rôle, et périt assassiné.

Tibérius Sempronitus, leur père, avait été deux fois consul, et deux fois honoré du triomphe.

Page 59 et suiv. Publius Rutilius est celui qu'il dit, au treizième livre, avoir été disciple de Panœtius. Il parvint au consulat.

Mutius, habile jurisconsulte, descendant de ce fameux Mutius Scévola, qui se brûla la main au camp de Porsenna, pour se punir d'avoir manqué ce prince ennemi qu'il avait voulu assassiner.

Lucius Crassus avait dix-neuf ans, lorsqu'il porta son accusation contre Carbon, ancien consul, que cette accusation réduisit à s'empoisonner.

Page 63. Ce Marc Antoine n'est pas le triumvir, mais son ayeul, grand orateur, et très-homme de bien. Il avoit possédé toutes les magistratures. Il périt massacré dans les guerres civiles de Marius et Sylla, et il eut cette triste conformité de destin avec Cicéron, que sa tête sanglante fut exposée sur la tribune aux harangues, où, de son vivant, il avoit paru avec tant d'éclat.

Page 65. *L'avocat peut prendre le parti de la vraisemblance.* Nos lois ont décidé plus sévèrement. Elles portent que les conseils s'engageront par serment à n'employer que la vérité par la défense des accusés.

Page 75. *Je sais qu'un usage antique fait une loi aux édiles.* Les édiles étaient des magistrats de police. Comme tels, ils avaient l'intendance des fêtes publiques : l'usage s'introduisit, qu'à leur entrée en charge,

ils

ils en donnâssent au peuple, à leurs dépens. Ils voulaient ainsi s'attirer sa bienveillance, pour parvenir à de plus hautes magistratures. Comme chacun s'étudiait à enchérir sur son prédécesseur, ces fêtes montèrent à un dégré de magnificence incroyable. Pompée qui termine la liste des édiles, citée par Cicéron, avait fait construire un théâtre permanent, qui contenait quarante mille spectateurs. Il y donna un combat de bêtes, dans lequel parurent cinq cens lions, six cens dix panthères, et vingt éléphans.

Page 77. Annius Milon s'opposa fortement aux excès auxquels Clodius se portait contre Cicéron. Clodius était l'auteur de l'exil de ce grand homme; il fit de vains efforts pour empêcher son rappel, et à son retour, il l'attaquait, lui et ses amis, en toutes rencontres. Milon prit à sa solde des gladiateurs, pour repousser les brigands soudoyés par Clodius. Depuis, ces deux hommes s'étant rencontrés sur la voie Appienne, le combat s'engagea entre les gens de leur suite; les maîtres y prirent bientôt part; Clodius fut tué; Milon, cité en justice, Cicéron plaida sa cause. Nous avons son plaidoyer, regardé comme un de ses chef-d'œuvres. Cependant Milon fut envoyé en exil. Il revint dans la suite, et ayant voulu exciter une sédition contre César, en faveur de Pompée, il fut tué par les soldats mêmes qu'il voulait débaucher.

Page 79. *Aussitôt que mon âge me permettait d'y prétendre.* On passait des charges moindres aux plus élevées, ce qui était pourtant un usage plutôt qu'une loi, comme on le voit par l'exemple de Mamercus, cité plus haut, lequel demanda le consulat, quoiqu'il n'eût pas exercé l'édilité. Mais il existait une loi qui fixait l'âge nécessaire pour obtenir chaque magistrature. On peut juger par l'exemple de Cicéron, qui, d'après son propre témoignage, obtint les magistratures, à l'époque précise où les lois le permettaient, de ce qui était fixé à cet égard, et des gradations établies entre les diverses fonctions publiques. Il fut *questeur* à trente et un ans; *édile*, à trente-sept, *préteur*, à quarante, *consul*, à quarante-trois.

Les questeurs étaient chargés de veiller à la rentrée des revenus publics.

Nous avons parlé des édiles.

Les préteurs avaient le soin de rendre la justice.

Les consuls étaient les chefs de la république; ils faisaient exécuter les lois, et commandaient les armées. Leur pouvoir ne durait qu'une année. Ils étaient deux, afin que l'autorité balancée fût moins susceptible d'abus.

Il y avait encore d'autres magistratures importantes, dont il faut faire connaître le but d'institution parce qu'il en est souvent parlé.

Les censeurs étaient chargés de faire le dénombrement ou cens du peuple Romain. Ils avaient en outre l'inspection sur les mœurs et la conduite domestique des citoyens; ils blâmaient, rayaient du tableau des sénateurs et des chevaliers, suspendaient des droits de citoyens ceux qu'ils jugeaient l'avoir mérité par quelqu'un de ces délits de la vie privée, que les tribunaux ordinaires n'atteignent pas. Ce ministère redoutable, propre à prévenir la dégénérescence des mœurs, mais impuissant à les faire renaître, n'était confié qu'à des consulaires.

Les tribuns du peuple furent institués pour le défendre de l'oppression d'une noblesse héréditaire. Il était victime de l'ambition de celle-ci; il devint bientôt l'instrument de celle des tribuns, dont la puissance augmenta de jour en jour, parce que, colorans toutes leurs prétentions de leur attachement à la cause du peuple, ils étaient soutenus par une force à laquelle il fallait bien céder; mais, en définitif, qu'en résulta-t-il? Le peuple resta dans le même état, et les tribuns parvinrent aux dignités. Cette magistrature suppose la distinction des ordres, qu'il est bien plus sensé de rejetter que d'avoir recours à un tel remède, presque aussi vexatoire que le mal.

Le dictateur était nommé dans les grands dangers de la république. Alors, on jettait un voile sur la statue de la loi, et la volonté de ce magistrat suprême était tout. Il n'était nommé que pour six mois, et son élection se faisait de nuit, comme si l'on avait eu

honte dit J.-J. Rousseau, de mettre un homme au dessus des lois.

Page 79. *Cette matière est traitée à fond, dans mes livres de la république.* Cet ouvrage, dont le titre annonce assez l'importance, n'est point parvenu jusqu'à nous, à l'exception d'un fragment, connu sous le titre de *Songe de Scipion.*

Page 85. Cimon, fils du célèbre Miltiade, qui gagna la bataille de Marathon, se distingua comme son père par ses talens militaires, et sur-tout par son caractère généreux et libéral. Il ouvrit ses jardins au public; il se faisait accompagner d'un de ses gens, avec une bourse remplie d'argent, pour venir au secours de ceux qu'il rencontrerait dans le besoin; on le vit donner jusques à ses vêtemens.

Page 87. *Ce Servius Sulpicius*, Cicéron ne le nomme pas; mais ce qu'il dit en cet endroit ne peut s'appliquer qu'à lui. Il était le plus grand jurisconsulte de son tems, et très-lié avec Cicéron, qui lui fit décerner, par le sénat, des honneurs publics après sa mort. Nous avons plusieurs des lettres que s'écrivirent ces grands hommes. Je ne résiste pas au désir de citer un fragment de celle de Sulpicius à Cicéron, pour le consoler de la perte de sa chère fille *Tullia*. « A » mon retour d'Asie, dit-il, je faisais voile d'Égine vers » Mégare; j'ai fixé les yeux sur les pays qui étaient » autour de moi. Égine était derrière, Mégare de- » vant, Pyrée sur la droite, et Corinthe à ma » gauche, toutes villes autre fois célèbres et florissan- » tes, aujourd'hui renversées, et presque ensevelies » sous leurs ruines. A cette vue, je n'ai pu m'empêcher » de tourner mes pensées sur moi même. Hélas! di- » sais-je, comment nous livrons-nous si amèrement » à la douleur, pour la mort de nos amis, dont la « vie doit être si courte, tandis que les cadavres de » tant de villes fameuses sont étendus devant nos » yeux, sans vie et sans forme? Ne te rendras-tu pas » à la raison, Sulpicius? Ne te souviendras-tu pas » que tu n'es qu'un homme, etc. »

Page 101 et *suiv.* Paul Emile soumit la Macédoine, et la réduisit en province Romaine. L'histoire ne fait pas mention d'un triomphe plus pompeux que celui qui lui fut décerné; il dura trois jours. La modération de ce grand homme, dans la victoire, n'éclata pas moins que son désintéressement. Le malheureux Persée, roi de Macédoine, parut enchaîné à son char; au milieu des transpo. s publics, Paul Émile loin de jouir de l'humiliation de ce prince, chercha au contraire à le consoler par les témoignages de la sensibilité la plus vive, par les caresses les plus tendres, et par tous les discours qu'employe la philosophie stoïcienne, dont Paul Émile faisait profession, pour soutenir l'homme dans l'adversité.

Idem. Mummius soumit à la domination Romaine l'Achaïe entière. Il prit et brûla Corinthe. On rapporte, au sujet des statues et des tableaux des plus grands maîtres, qui furent un des fruits de sa conquête, qu'ayant fait marché avec des voituriers, pour les transporter en Italie, il les menaça, que s'ils venaient à se perdre, on leur en ferait rendre d'autres; voilà une responsabilité bien imaginée.

Page 105. Il est à propos de se former une idée précise de ce que c'était que la loi agraire, et l'abolition des dettes, qui occasionnèrent à Rome de si terribles dissentions.

On entendait par loi agraire, le partage des terres *conquises.*

Il faut savoir, que tout citoyen Romain était obligé, dans l'intervalle de dix-sept à quarante-six ans, de porter les armes pendant seize années, et de marcher à ses frais contre l'ennemi, sur la réquisition des consuls.

Nous disons à ses frais, car les Romains étaient partagés en plusieurs classes. Dans la dernière, étaient ceux qui ne possédaient rien. On ne leur accordait point l'honneur de porter les armes pour la patrie. Il fallait avoir des foyers, pour obtenir le droit de les défendre. Il en fut ainsi jusqu'à Marius; c'est-à-dire, jusqu'aux derniers tems de la république; mais Ma-

rius, pour grossir son parti, ne balança pas d'y introduire des hommes de cette classe.

Il résultait de l'ordre de choses que nous venons d'expliquer, que tous les soldats Romains étaient citoyens dans le sens qui attache cette qualification à une propriété quelconque, et il en résultait aussi que, servant gratuitement, ils devaient avoir part au bénéfice des conquêtes.

Or, ces conquêtes tournèrent particulièment à l'accroissement des fortunes des familles patriciennes, ou nobles, par plusieurs causes. D'abord, ces familles, que leurs moyens dispensaient d'autres occupations, s'adonnaient continuement au service militaire, et purent profiter plus constamment des partages; ensuite il arriva que leurs richesses leur donnèrent la faculté de se subroger à la portion de butin qui revenait aux plus pauvres; voici comment. Ces derniers, lorsqu'ils étaient hors d'état de fournir aux frais des campagnes, contractaient des dettes. Les plus riches fournissaient les sommes nécessaires, en exigeant de gros intérêts. Ils accrurent ainsi leur fortune, non-seulement de leur portion de butin, mais de celle de leurs débiteurs, qui ne recevaient presque que pour s'acquitter, de telle sorte qu'il était vrai de dire, qu'on n'avait combattu que pour l'avantage des riches. De-là, vînrent les réclamations contre les dettes, et la demande du partage des terres, renouvellée sans cesse par les plébéïens.

Pour mettre un terme aux abus, Licinius fit recevoir une loi qui limitait les possessions qu'on pouvait avoir à cinq cens arpens. Assurément, c'était la plus juste, la plus raisonnable et la plus belle loi imaginable, pour un peuple conquérant, qui n'est et ne veut être que cela. Tous les Romains eussent combattu, les uns pour obtenir, les autres pour conserver la portion de terre dont la propriété leur était permise. La borne de l'ambition du citoyen était posée, sans que l'élan national en fût ralenti, et c'était-là le point capital; car il s'agissait de concilier l'esprit de domination, au-dehors, avec celui de la paix, de fraternité, d'égalité au-dedans; en un mot, il fallait démuseler le

lion, quand on le lançait dans l'arêne, mais, hors delà, enchaîner ses mouvemens offensifs. Cela est si vrai, que les Romains ne pouvaient avoir un instant de trêve avec l'ennemi, qu'ils ne se déchirassent dans leurs foyers, et ils n'avaient pas encore conquis le monde entier, qu'ils cherchèrent à se conquérir, en quelque sorte, les uns les autres. Voilà ce qu'eût prévenu la loi de Licinius.

Ce fut cette loi, toujours éludée, que firent revivre les tribuns Tibérius et Caïus Gracchus, sous le nom de loi agraire; mais l'abus auquel il eût été si sage de s'opposer, avait fait dès-lors de trop vastes progrès, pour qu'il fût possible de le détruire. La résistance des riches présenta d'insurmontables obstacles à son exécution, et comme tous les tribuns, jaloux d'obtenir un grand crédit, renouvellèrent les mêmes prétentions, plutôt pour en faire un point d'appui à leurs vues ambitieuses, que par le véritable désir de réussir dans un projet impossible à réaliser, il y eut des troubles sans fin.

On voit cependant, par cet exposé, que la loi agraire, dans la situation particulière des Romains, était fondée en justice. Pourquoi donc ne réussit-elle pas? C'est que son exécution trop long-tems retardée, eut à lutter, lorsqu'on la réclama contre un autre principe, base fondamentale de toute société, la conservation des droits et propriétés de chaque citoyen Ce qui n'eût pas dû appartenir aux usurpateurs, se trouvait confondu avec ce qui leur appatenait réellement, savoir leurs améliorations, leurs sueurs, leurs travaux et ceux de leurs ancêtres. La société étant établie sur les propriétés, la dissolution des unes serait inséparables de celle de l'autre.

Si nous avons vû la nation française rentrer, par un grand acte de justice, dans des biens usurpés sur elle depuis un grand nombre de siècles, c'est que la classe d'hommes sur laquelle ils ont été repris n'était pas dans la société, mais détachée d'elle, c'est qu'il n'y avait point, de leurs prédécesseurs à eux, de transmission à titre social; les autres usurpations se purifient en quelque sorte par trait de tems, et en passant

à travers la filière des générations ; voilà ce qui formait l'embarras d'Aratus ; mais dans la circonstance dont je parle, il n'y avait rien de pareil, et le possesseur actuel était aussi nouveau dans la chose que celui qui l'y précédait il y a dix siècles.

Maintenant, il n'est pas inutile de remarquer que cette loi agraire, invoquée par les Romains, sous un prétexte plausible, ne pourrait l'être sur aucun fondement, chez d'autres peuples auxquels ne sont pas applicables les motifs sur lesquels ils s'appuyaient. En effet, ce n'est qu'à titre de propriété acquise qu'ils la revendiquaient; la preuve en est, qu'ils ne parlèrent jamais de faire participer à cette loi ceux qu'on n'admettait point au service militaire, à cause de leur pauvreté. Ils ne poursuivirent donc pas la chimère de l'égalité des fortunes.

Je me sers de ce mot chimère, et je le justifie, parce qu'il n'y a pas deux choses dont l'union soit plus incompatible et contradictoire que celle de la société et de l'égalité des fortunes.

En effet, la société se fonde sur l'égalité des droits, et est destinée à son maintien ; or, l'égalité des droits assure à chaque individu la propriété de sa personne, et de cette propriété première découlent toutes les autres, qui sont le produit de l'emploi qu'on en fait, et qu'on pourrait appeller propriétés accessoires.

Si un homme cultive avec plus de soin cette propriété première, et la rend par son travail d'un plus grand rapport, comment dire que ce produit ne lui appartient pas ?

Il n'y a point d'abus dans l'inégalité des fortunes en elle-méme; mais il est bien vrai qu'il y en a souvent eu dans les moyens par lesquels elle s'opère. Ce sont ces moyens seuls qu'il faut attaquer et détruire, en ne laissant subsister que ceux qui sont légitimes. Ces moyens légitimes ne sont autres que la libre jouissance pour chacun, sans entraves, et sans faveur de sa propriété personnelle. Or, demander cela, ce n'est pas demander l'égalité des fortunes, (quoique rien ne tende plus directement à les rapprocher), c'est demander l'égalité des droits. Les principes de notre constitution ne laissent rien à désirer à cet égard.

Vouloir au-delà, serait exiger qu'un arbre ne porte pas plus de fruit qu'un autre, au détriment de la société qui les recueille.

Si l'égalité des fortunes a donné naissance au sein de la dépravation des mœurs, et d'un gouvernement vicieux à un préjugé qui attribue une supériorité factice à celui qui les possède, c'est à une opinion plus saine à le détruire. Dans le fait, l'inégalité des fortunes rompt moins l'équilibre de l'égalité vraie, que ne fait la différence de nos statures physiques. Ne leur accordons aucune estime directe, et nous ferons une chose aussi salutaire pour notre bonheur que fondée en raison. Honorons, non pas à cause d'elles, mais pour son mérite personnel auquel il les doit, celui qui les a acquises en se rendant utile; mais qu'ont-elles dans les autres, qui puisse attirer la considération, ou qui soit digne d'envie? Rien, si nous consultons la vérité et l'expérience; car en ce cas, elles ajoutent en général plus aux besoins qu'aux jouissances; ajouter aux besoins, c'est augmenter la dépendance dont on s'imagine pourtant qu'elles exemptent.. O combien d'hommes eussent vécu plus heureux, s'ils eussent eu moins de ces richesses! ils languissent de satiété et d'ennuis; leur frêle existence est attaquable par tous les points, et le premier choc des événemens auxquels ils donnent tant de prise, les abbat sans ressource, car toute leur force est hors d'eux : c'est souvent un grand bienfait du sort de nous avoir fait naître tels que nous ayons appris à nous suffire à nous-mêmes; la plus grande fortune, la plus réelle est d'avoir peu de besoins, et beaucoup d'habitude d'exercer son esprit, sa raison, ses talens, sa force, son courage, ses moyens naturels : enfin toute inégalité est insignifiante, quand l'idée n'en est pas attachée à quelque chose qui soit la mesure certaine du plus ou moins de bonheur; or, il faudrait fermer les yeux sur ce qu'on voit sans cesse, pour dire que la fortune soit cette mesure : à ce titre, il n'y a inégalité qu'entre l'homme de bien et le méchant; car une ame pure et sans reproche est

une intarissable source de contentement dans toutes les positions de la vie.

Page 107. *Ce fut pour avoir tenté cette injustice que les Lacédémoniens mirent à mort le roi Agis.* Agis régnait à Lacédémone, environ cinq cens ans après Lycurgue, dont il descendait, et dont il voulut rétablir les lois fort altérées par le temps. En conséquence, il proposa l'abolition des dettes et le partage des terres. Cette demande eût été injuste dans toute autre état; elle n'était à Lacédémone que l'exécution littérale de la loi qui ne reconnaissait point de propriétés particulières. Mais les temps étaient changés; Agis, avec des intentions pures, jetta la pomme de discorde parmi les citoyens, et fut la première victime de son entreprise; on l'arrêta, on le conduisit en prison, et il y périt étranglé.

Idem. Je remarquerai sur la conduite d'Aratus, qu'il eut le bonheur d'échapper à la difficulté, beaucoup plus qu'il ne la vainquit; car enfin, qu'eût-il fait et dû faire, s'il n'eût pas eu à sa disposition les trésors de Ptolomée? Voilà ce qu'il serait bon de savoir.

Fin des Notes du second Livre.

NOTES

DU TROISIÉME LIVRE.

Page 127. JE n'ai rien dit de Panœtius, dont le nom est répété si souvent dans cet ouvrage, monument dont il doit partager la gloire. Il était de la ville de Rhodes, et vint professer la philosophie à Rome. Il y forma de grands hommes, et eut le bonheur de les compter pour amis, après les avoir eu pour disciples. De ce nombre furent Lælius et Scipion. Il suivit ce dernier dans ses diverses expéditions, et particulièrement dans son ambassade auprès des peuples d'Orient; son crédit le rendit très-utile à ses compatriotes.

Page 135. *Quant aux devoirs parfaits, ils n'en admettent l'existence que dans leur sage.* On a vivement attaqué les Stoïciens sur cet être idéal qu'ils présentent sans cesse; on a demandé ce que signifiait ce sage, qui n'était pas dans l'ordre des possibles, si des hommes, dont les vertus ont élevé si haut l'humanité, ne méritaient pas ce nom. J'avouerai qu'il me semble qu'Aristide, Épaminondas, Marc-Aurèle, Épictete ont réalisé cette prétendue chimère; mais quand il n'en serait pas ainsi, je conçois d'ailleurs très-bien comment ces philosophes ont pu, sans inconséquence, nous offrir un modèle imaginaire, auquel nous devons tendre, et dont nous pouvons approcher, sans qu'il nous soit permis d'y atteindre. En cela, il ont peint la beauté morale, comme Xeuxis l'autre beauté. On sait que ce peintre ayant rassemblé les plus charmantes femmes de la Grèce, forma de la réunion exquise de leurs perfections diverses une Vénus incomparable, et surpassa ainsi la nature même en la copiant.

Page 137. Fabricius, consul et général Romain, célébre par son désintéressement et ses victoires. Il

refusa les présens qui lui furent offerts par Pyrrhus et les Samnites, et fit porter dans le trésor public sa part des dépouilles de l'ennemi. Il se nourrissait de légumes qu'il cultivait et faisait cuire lui-même. Il mourut si pauvre, que la république fut obligée de prendre soin de ses funérailles et de la dot de ses filles.

Page 139. *Aristide.* Les rapports entre Aristide et Fabricius sont frappans dans les faits comme dans les caractères. C'est avec raison que Cicéron appelle plus bas ce dernier l'Aristide Romain. Car Aristide, après avoir combattu avec gloire aux journées de Marathon, de Salamine et de Platée, et après avoir administré les revenus publics était mort dans une telle pauvreté comme Fabricius, que les Athéniens furent obligés de pourvoir à ses funérailles et à l'établissement de ses filles. Il avait reçu, dès son vivant, le beau surnom de *juste*. Cependant l'intrigue parvint à le faire exiler. Ces condamnations se prononçaient par le peuple, dont on recueillait les suffrages tracés sur une coquille. Un citoyen qui ne connaissait pas Aristide, s'adressa à lui, en le priant d'écrire sur sa coquille, qu'il votait pour le bannissement d'Aristide. Avez-vous à vous plaindre de lui, dit Aristide? — Oh! point du tout, mais je suis fatigué de l'entendre appeller juste. — Aristide écrivit.

On cite fréquemment ce mot du concitoyen d'Aristide; et il s'est trouvé des hommes qui l'ont approuvé, parce que, disent-ils, la supériorité qu'un homme acquiert par ses vertus même, peut devenir dangéreuse pour la liberté; c'est ainsi qu'on justifie une injustice bien caractérisée, en s'appuyant sur cette maxime, dont il se fait si souvent des application vicieuses, *le salut du peuple est la suprême loi* : oui, sans doute, mais la première loi du salut du peuple est de ne jamais s'écarter de la justice, et bien loin que le peuple puisse attenter légitimement, sous le prétexte du bien public, aux droits d'un citoyen, (proposition qui impliquerait contradiction), il doit au contraire se sacrifier, s'il le faut, pour maintenir les droits

d'un seul de ses membres, afin que chacun remplissant le même devoir, et la force de tous s'employant pour la conservation de chaque particulier, il n'y en ait pas un qui n'ait pour sa personne, pour sa liberté, pour ses biens, la plus grande sûreté possible : tel est le premier et indispensable engagement de la société, l'expresse condition sur laquelle elle se fonde.

Page 141. *Est-on criminel, cependant, pour donner la mort à un tyran*, etc. Il fait allusion à l'assassinat de César, dont les meurtriers avaient reçu de cet usurpateur beaucoup de marques de bienveillance. Ce qui rend délicate la conduite à tenir dans de pareilles occasions, c'est une opposition fortement prononcée entre la morale de l'homme et celle du citoyen. Est-ce qu'il y a deux morales? Non, certes. La morale est une et universelle; mais dès que les sociétés ne sont pas établies sur le plan de cette morale universelle, il en résulte de la discordance dans les devoirs qui nous sont prescrits : par exemple, la morale universelle commande impérieusement la fraternité entre tous les hommes, elle attache à ce sentiment leur puissance, leur bonheur; on parle d'intérêt, et il n'y en a pas pour eux de plus incontestablement prouvé; mais enfin, si des gouvernemens vicieux les provoquent à se détruire mutuellement, le peuple attaqué est condamné alors à la dure nécessité de se faire une vertu d'égorger son semblable, comme si un poison intérieur l'obligeait de se couper un membre; ce qui est par sa nature une infraction aux éternelles lois de la morale, devient un devoir par circonstance, et est consacré avec raison à l'admiration publique sous le nom d'héroïsme. Ce qui arrive de nation à nation, a lieu d'individu à individu dans une même société; c'est par ce principe que le glaive de la justice frappe légalement le malfaiteur dans sa liberté ou dans son existence. Un écart de la nature en sollicite un autre; voilà comment l'ambition, la perversité, l'intérêt mal entendu de quelques-uns ont désorganisé en grande partie la morale du genre humain. C'est un grand fléau, sans doute, que les

méchans

méchans ne permettent pas aux bons de rester dans leur élément. Mais, telle est la violence qu'ils font à l'homme de bien, que le divin Marc-Aurele est forcé de se placer sur une scène de carnage, dont il est l'ordonnateur. Il n'en peut pas cependant être autrement; le système des quakers, dont la main se refuse à répandre le sang des hommes, est bien en lui-même l'émanation pure de la morale vraie par essence, et rendons leur grace d'un si bel exemple, mais tant qu'il y aura un seul peuple qui ne l'ait pas adopté, il sera impossible aux autres de le suivre dans toute sa sévérité, car il est évident qu'ils deviendraient aisément victimes d'une poignée de brigands. Il ne faut pas néanmoins perdre tout espoir. D'abord, si cette morale universelle ne parvient pas à prévaloir généralement, elle peut faire du moins assez de progrès pour diminuer les malheurs du monde. Ensuite, je ne vois rien qui puisse empêcher son plein succès avec le tems, agent nécessaire et paisible des grandes réformes. En effet, peut-être, se trouvera-t-il toujours dans les sociétés partielles quelque hommes assez malheureux pour forcer d'oublier à leur égard les droits de l'humanité, qu'ils auront violés; mais considérés dans les rapports de nation à nation, qui s'opposerait à ce que le genre humain ne reconnût l'empire de la morale universelle ? Ces associations sont composée d'êtres, dont la masse veut ce qui est bon, et peut le connaître. L'intérêt, la raison, la nature, langages entendus par tous les hommes, et dans tous les lieux, appellent ce grand retour à l'harmonie de l'univers. Le passé n'a rien qui nous doive effrayer, il n'est qu'un point dans l'immensité des tems, les lumières et les moyens de communication ont pris un ascendant, dont il n'offre point d'exemple, et j'en tire l'augure qu'un jour on ne verra plus les peuples se mettre en présence pour commettre des fratricides solemnels, et que nos neveux plaindront nos malheureuses destinées et notre aveuglement.

Je reviens au meurtre de César; il était dans l'ordre de cette morale secondaire, qu'introduit la nécessité de repousser les méchans, et à ce titre incontesta-

blement légitime. Il faut cet épouvantail à la tyrannie. Ce n'était pas Brutus, ami de César, qui le poignardait, (il n'y a pas d'amis pour les tyrans), c'était un citoyen qui frappait un usurpateur de la souveraineté. On pouvait tuer César par le même droit qui justifie le coup qu'on porte à un ennemi, ou à un malfaiteur. Oter la vie à un homme, sans qu'il soit légalement jugé, est un horrible attentat, mais quand cet homme s'est placé au-dessus des lois, il perd le droit de les réclamer. C'est ce que pensèrent du meurtre de César les plus hommes de bien de son tems. Cela se voit mieux encore dans leurs lettres familières qui nous ont été conservées avec celles de Cicéron. Brutus, auteur de cette action, mais dont le caractère était extrêmement doux, quoique ses principes fussent très-sévères, n'hésite pas à dire que quand son père reviendrait sur la terre, il le tuerait de même. Cicéron qui n'avait pas été du secret, écrit à Cassius : *Antoine prétend que j'étais votre chef; plût-au-ciel que je l'eusse été! Il ne serait plus en état de nous chagriner.* Dans une autre lettre à Trébatius, il appelle cette action *le charmant festin des ides de Mars*, et ajoute : *que ne m'y avez-vous invité, il n'y aurait pas eu de restes.* Mais pour une telle entreprise, il faut des Brutus et des Cicéron; c'est-à-dire, des hommes dont les mœurs lui impriment un grand caractère de justice, dont les bras soient aussi purs que la loi qu'ils suppléent, que la liberté qu'ils vengent; dans des hommes moins irréprochables, elle aurait la laideur du crime.

Page 143. *Faire son bien-être aux dépens de son semblable, est plus contraire à la nature que la mort, la pauvreté, la douleur, etc.*, assertion d'une vérité rigoureuse; la preuve, c'est que si nous remplissions les obligations qu'elle contient, nul de nous qui n'atteint le dégré de bonheur dont nous sommes susceptibles, tandis qu'une conduite opposée couvre le genre humain d'un deuil général. *Connais-toi toi-même.* Cette maxime renferme pour l'homme le secret d'être heureux. Si les hommes parvenaient enfin

à cette connaissance, ils comprendraient quelle est à leur égard l'admirable magnificence de la nature qui, au lieu qu'elle a concentré l'amour-propre des autres êtres dans leur unique conservation, a voulu diriger celui de l'homme vers la défense de ses semblables; d'où il résulte que chacun se trouve sous la sauve-garde de tous; c'est-à-dire, d'une puissance prodigieusement au-dessus de celle que lui eussent fourni ses moyens individuels. Mais ce système établi, nous ne sommes pas à nous-mêmes, et nous nous devons tout entiers à l'appui des autres hommes en retour de celui qu'ils nous doivent; il n'y a donc rien d'exagéré dans l'assertion de Cicéron.

Cette loi, dira-t-on, est violée de part et d'autre. Mais aussi, je ne pense pas qu'on veuille soutenir que la société humaine soit dans un état de bonheur bien satisfaisant; car un être qui ne vit pas conformément à sa nature, n'y peut pas prétendre. Ainsi, il n'est pas question de ce qu'on fait, mais de ce qu'il faut faire, et enfin l'honnête homme ne se croira pas dispensé d'acquitter sa dette, parce que d'autres s'en exemptent. Il sacrifiera donc plutôt sa vie, s'il le faut, que d'attenter aux droits d'autrui, parce qu'il ne lui importe pas tant de ne pas mourir, que de vivre heureux, en obéissant à la dignité de sa destination. Or une existence assiégée des inquiétudes du remords, n'est pas un bien. Les despotes qui pervertissent les idées, pour dominer les personnes, ont bien pu nous présenter la mort sous des aspects effrayans. Ils n'avaient d'autre moyen de nous faire supporter les malheurs auxquels ils condamnaient notre existence, que de nous faire craindre l'état qui devait la suivre. Mais ne soyons pas si insensés que de redouter ce qui est inévitable, et ne calomnions pas la divinité, à ce point de croire qu'une loi imposée à tous les êtres, soit un mal. Rentrons dans le sein de la nature avec confiance, et même avec orgueil, si nous avons bien rempli notre mission.

Mais, au reste, voici le comble de la déraison; c'est qu'en effet nous exposons plus nos jours pour nous persécuter et nous détruire mutuellement, que

cela ne serait nécessaire, afin d'établir la réciprocité de secours que nous nous devons. Il ne s'agit donc pas tant de faire des sacrifices que de les faire, dans un ordre de choses plus sensé et mieux combiné.

Page 159. Zénon, philosophe Grec, fondateur de la secte des Stoïciens, ouvrit à Athênes une école où il professa sa doctrine pendant quarante huit ans. Sa vie fut conforme à ses préceptes. Après sa mort, les Athéniens lui décernèrent, par un décret, une couronne d'or et des honneurs publics, afin, disait le décret, que tout le monde sache que les Athéniens ont soin d'honorer les hommes d'un mérite distingué, pendant leur vie, et après leur mort. Zénon répétait souvent, que si la nature nous a donné deux oreilles et une seule bouche, c'est pour nous apprendre qu'il faut plus écouter que parler. Ce n'est pas, de ses sentences, la moins nécessaire à rappeler.

Page 167. Brutus, dont Tarquin le Superbe, roi de Rome, avait fait mourir le père et le frère, contrefit l'insensé, pour éviter le même sort, et attendit l'occasion de faire éclater ses profonds ressentimens. Elle se présenta enfin. Lucrèce, dame Romaine, ayant été violée par Sextus, fils de Tarquin, assembla sa famille et ses amis, leur apprit son injure, et se poignarda en leur présence, en demandant vengeance; alors Brutus se produisit tout entier; il arrache du sein de cette chaste victime le poignard sanglant; il jure par les Dieux de la venger, et fait prêter le même serment à ceux qui sont présens; tous, ensemble, s'adressent au peuple; on porte un décret qui bannit Tarquin et sa famille, proscrit la royauté, et dévoue aux Dieux infernaux quiconque tenterait de la rétablir. Ce décret fut irrévocable; et Tarquin, soutenu par Porsenna, roi d'Étrurie, fit pendant treize ans de vains efforts pour rentrer dans Rome.

Collatinus était le mari de Lucrèce.

Brutus qui perça le sein de César, au milieu du sénat, près de cinq cents ans après, descendait de ce Brutus dont nous venons de parler.

Page 167. Romulus est le fondateur de Rome, c'est-à-dire, qu'il rassembla deux ou trois mille brigands dans une enceinte commune, et leur donna des lois pour vivre entr'eux, en pillant leurs voisins. C'est de-là que partit Rome pour devenir maîtresse du monde entier. On dit que Romulus tua Rémus son frère, parce que celui-ci avait sauté avec dérision par-dessus les fossés de la nouvelle ville.

Page 191. Aquilius, savant jurisconsulte, fut préteur avec Cicéron. Voici à quelle occasion il publia ses formules contre le dol. Un homme tombé dangéreusement malade, voulant favoriser une maîtresse qu'il avait, reconnut lui devoir une certaine somme, afin qu'elle pût la prendre dans sa succession. Il arriva qu'il ne mourut point; mais la dame, munie d'un titre qui la constituait créancière, prétendit le faire valoir. Aquilius se proposa d'empêcher de pareilles fraudes.

Page 195. *Il n'est jamais utile de mal faire, parce que cela est toujours honteux*, etc. La honte, et l'honneur sont les deux plus puissans mobiles de l'homme et peut-être les seuls. Mais il faudrait bien diriger leur action; or, c'est ce qui n'est presque jamais arrivé. N'est-ce pas l'honneur égaré par l'opinion sur les objets de ses poursuites, qui a occasionné tous les malheurs du monde? La gloire attachée mal-à-propos aux conquêtes et à la domination, a produit l'esclavage; l'estime indiscrette accordée aux richesses, a enfanté la dépravation des mœurs. Toutes ces erreurs sont venues de la fausse application des principes vrais en eux-mêmes; car les talens militaires destinés à défendre les hommes de l'oppression, la fortune qui ne devrait être que le produit d'un travail utile à la société, sont honorables; mais la considération qu'ils méritent, est dépendante de l'usage qu'on fait des uns, et des moyens par lesquels on acquiert l'autre. Il fallait donc faire cette distinction dans la distribution de l'estime publique. Ces écarts de l'opinion, sont le piège le plus dangéreux pour la moralité de

l'homme; ils dépravent les bons mêmes : car beaucoup sauraient tout sacrifier à l'honneur, qui n'ont pas le courage de préférer l'honneur réel à l'honneur apparent, lors même qu'ils les distinguent ; aussi est-ce là l'effort suprême de la vertu.

Page 201. *Le droit des gens, et le droit civil.* Le droit des gens, dans la signification qui lui est attribuée ici par Cicéron, comprend ce que les hommes se doivent mutuellement, par cela seul qu'ils sont hommes. Le droit civil renferme de plus les devoirs qui résultent entre eux des relations particulières, établies par la société comme membres d'une même cité, d'une même nation, d'une même famille. Ces derniers devoirs sont une addition aux premiers ; mais ne doivent jamais leur être contraires, autrement les sociétés seraient vicieuses.

Page 219. *Maxime abominable d'Etéocle ou plutôt d'Euripide.* Cette petite querelle faite à Euripide est d'une injustice qu'on imite trop souvent; voilà pourquoi je la remarque. Ce que dit Etéocle, est parfaitement dans le caractère du personnage; Euripide garde donc ici ces sortes de convenances, dont les poëtes ne doivent pas s'écarter, comme Cicéron l'observe lui-même dans le premier livre de cet ouvrage.

Page 225. *Le sénat qui ne distingua jamais son intérêt de l'honneur;* il dit le contraire quelques lignes plus bas, et il dit plus vrai.

Page 227. *Et décide que l'intérêt personnel doit l'emporter sur l'humanité.* Il faut appeller de cette décision qui est contradictoire même dans les termes. En effet, le devoir de l'homme est de faire ce qui est mieux ; certainement il serait mieux de nourrir ses esclaves que de les laisser périr de faim, c'est donc là ce que le devoir ordonne; mais dans tous les cas, il ne peut pas faire une loi de la conduite contraire, quand même elle ne le blesserait pas. C'est pourquoi il est absurde de décider affirmativement que

l'intérêt personnel *doit* l'emporter ; et certainement au moment de l'application, beaucoup d'hommes suivraient un autre mouvement.

En effet, tandis que nos philosophes raisonnent à perte de vue, pour savoir à qui doit appartenir la planche, dernier espoir de salut au milieu d'un naufrage, un homme apperçoit du port les malheureux que la mer va bientôt engloutir ; il ne les connaît pas, mais ils sont hommes, il l'est aussi, il frémit plus de leur danger que du sien propre, il s'élance et se livre à toute la fureur des flots pour leur porter des secours. Cela ne prouve-t-il pas que le besoin de sa propre conservation n'est pas pour l'homme le plus impérieux de tous.

Page 241. *Accuser de son revers le sort journalier des combats.* Régulus le pouvait d'autant mieux qu'il avait jusques là remporté les victoires les plus éclatantes sur tous les ennemis contre lesquels il avait porté les armes.

Page 243. *Et lorsqu'on le faisait mourir par des veilles forcées....* les Carthaginois lui coupèrent les paupières, et l'exposèrent dans cet état aux rayons du soleil. Ils l'enfermèrent ensuite dans un tonneau garni de pointes de fer.

Page 245. *C'est précisément ce qui prouve qu'il n'y a rien de plus utile que les actions grandes, bienséantes, etc.* « Songe, dit Rousseau, où l'intérêt » nous porte, en lisant l'histoire ; t'avisas-tu jamais » de désirer les trésors de Crésus, ni la gloire de » César, ni le pouvoir de Néron, ni les plaisirs » d'Héliogabale ? Pourquoi, s'ils étaient heureux, tes » désirs ne te mettaient-ils pas à leur place ? C'est » qu'ils ne l'étaient point, et tu le sentais bien ; c'est » qu'ils étaient vils et méprisables, et qu'un méchant » heureux ne fait envie à personne. Quels hommes » contemplais-tu donc avec le plus de plaisir ? Des- » quel adorais-tu les exemples ? Auxquels aurais-tu » mieux aimé ressembler ? Charme inconcevable de

» la beauté qui ne périt point! c'était l'Athénien bu-
» vant la ciguë; c'était Brutus mourant pour son
» pays; c'était Régulus au milieu des tourmens;
» c'était Caton déchirant ses entrailles; c'étaient tous
» ces vertueux infortunés qui te faisaient envie, et tu
» sentais au fond de ton cœur la félicité réelle que
» couvraient leurs maux apparens. Ce sentiment est
» celui de tous les hommes, et souvent même en
» dépit d'eux. Ce divin modèle que chacun de nous
» porte avec lui, nous enchante; malgré que nous
» en ayons, sitôt que la passion nous permet de le
» voir, nous lui voulons ressembler, et si le mé-
» chant pouvait être un autre que lui-même, il vou-
» drait être un homme de bien. »

Page 247. *Laissons de côté le courroux des Dieux, qui n'en ont point.* On a cru que cette maxime blessait la justice de l'Être Suprême, mais à tort; et laissant à part les idées théologiques, et les profondeurs de l'avenir, impénétrables à notre faible vue, nous n'avons pas besoin d'y avoir recours, pour justifier la divinité. Tel est l'ordre qu'elle a établi, que la peine, souvent invisible, mais toujours active, siége dans le cœur du coupable. Jamais les passions désordonnées n'ont fait que des martyrs et des victimes. Le bonheur de l'homme pervers est un phénomène encore à naître; l'expérience de tous les temps nous l'apprend; il n'y a point à cette loi d'exception prouvée. L'apparence nous séduit quelquefois; mais ne nous arrêtons point à ces vains dehors; nous appercevrons sur la tête de Denys le glaive suspendu par un fil léger, et dont l'aspect le poursuit sans cesse; ouvrons ce fruit dont la beauté charme nos regards, nous trouverons l'insecte rougeur qu'il recèle, et nous entendrons l'homme qui nous fait envie s'écrier, voilà l'image de ma destinée.

Page 247. *Il s'agit de la bonne-foi.* Quel est l'être à tel point dégradé qu'il ne sente pas la force de ce mot? Le mensonge et le parjure ont un ca-

ractère si odieux, que nous regardons comme l'affront le plus sanglant, celui d'en être crus capables. Un démenti nous soulève; mais si on rougit de recevoir le reproche, combien ne serait-il pas honteux de le mériter?

Idem. Ennius souvent cité par Cicéron, est un ancien poëte Latin. Les changemens survenus dans la langue, depuis l'époque où il écrivait, firent promptement vieillir ses ouvrages, qui devinrent, selon l'expression de Virgile, un fumier où il cherchait de l'or. Ennius avait de la verve et de l'élévation dans les idées. Il mérita tellement d'être estimé et chéri, que le grand Scipion, son ami, voulut avoir avec lui un tombeau commun.

Page 253. C'est par respect pour ces principes, qu'on a vu le sénat livrer à l'ennemi des personnages distingués. On peut juger, d'après l'exemple cité ensuite par Cicéron, que la conduite des romains fut, dans ces occasions de la plus insigne mauvaise-foi. Mais l'amour de son pays offusque ici le sens moral de notre auteur. Voici les faits. Pontius, général des Samnites, dont il a été parlé au second livre de cet ouvrage, avait enfermé dans un vallon nommé les fourches Claudines, entre Capoue et Benevent, les troupes Romaines commandées par les Véturius et Posthumius. Et même il paraît par le récit de l'historien Tite-Live, que c'était tout ce que la république avait de troupes, et que si elle les eût perdues, Rome serait restée sans défenseurs. Pontius pouvait les exterminer, jusqu'au dernier soldat. Il voulut généreusement les épargner, s'estimant heureux s'il profitait de cette occasion, pour rétablir la paix entre les deux peuples. Il traita donc avec les consuls. Ceux-ci s'engagèrent, au nom de la république, à ne plus faire la guerre aux Samnites. Alors Pontius permit à l'armée Romaine de défiler, en la faisant passer sous le joug, pour lui faire sentir qu'elle était entièrement en sa puissance, et il ne retint que six cents ôtages. Je demande maintenant si le sénat pou-

vait se croire dispensé d'exécuter ce traité, en renvoyant les consuls à l'ennemi, comme s'il n'eût pas été garant de ce qu'avaient fait ses généraux, les chefs de la république. Eh bien, alors, si le traité ne lui convenait pas, il fallait remettre à la disposition des Samnites, non pas les consuls seulement, mais toute l'armée. Les victimes chargées de fers, furent donc présentées à Pontius qui, toujours grand, toujours humain, les fit délier aussi-tôt, et les renvoya, après s'être plaint de tant de mauvaise foi.

Le procédé des Romains avec les Numantius ne fut pas moins indigne. Ces derniers avoient réduit vingt mille Romains prêts à mourir de faim à demander la paix, et cette paix qui sauve la vie de tant de citoyens, le peuple Romain croit pouvoir la rompre, en envoyant à l'ennemi le consul qui l'a signée. Certes, c'est se jouer étrangement de la bonne-foi. Qu'on ne vante donc plus celle des Romains, dont l'histoire fourmille de semblables traits.

Page 259. *Il se montra aussi rigoureux envers son fils, qu'il avait été généreux pour son père.* Manlius Torquatus commandait l'armée Romaine; il avait défendu expressément de combattre hors de rang, sans en avoir obtenu la permission; il envoya son fils pour reconnaître un détachement ennemi. Ce jeune homme s'en étant approché, le chef le provoqua à un combat singulier; le défi fut accepté, le jeune Manlius demeura vainqueur, et reparut dans le camp avec les dépouilles de son rival. « Vous » avez désobéi, lui dit le consul, et vous m'avez mis » dans la nécessité d'oublier ce que je dois à la répu- » blique, ou ce que je dois à mon sang; si je ne pu- » nissais pas votre désobéissance, il n'y aurait plus » de discipline; que votre mort expie votre faute; » licteur, frappe. » Cet arrêt terrible fut exécuté sur-le-champ, au milieu de l'armée immobile, qui n'osa laisser éclater ses gémissemens que lorsque la tête du malheureux guerrier fut abattue. Nous ne déciderons pas si cette sévérité barbare est digne d'éloge ou d'exécration. La guerre étant un état immoral,

impose des devoirs qui sont de la même nature, ou, si l'on veut, de cette morale conventionnelle dont j'ai développé la théorie dans une autre note; mais on peut juger, par ce fait, si les soldats Romains, citoyens d'un gouvernement libre, avaient quelques volontés, sous les armes. C'est par ce despotisme de la discipline militaire qu'ils vainquirent tous les peuples, et devinrent enfin les maîtres du monde connu.

Page 263. Les *Cyrénéens* étaient ainsi nommés, parce qu'Aristippe, leur chef, était de Cyrène, ville d'Afrique.

Les *Annicériens*, du philosophe Annicéris, leur maître, et disciple d'Aristippe.

Epicure ne doit pas être jugé d'après les abus qu'on a fait de sa doctrine. Il plaçait le bonheur dans la volupté; oui, mais ou plaçait-il la volupté? dans l'accomplissement de nos devoirs d'homme. Et certes, il avait grande raison; car le bien n'est reconnu pour tel, que parce qu'en effet, ce qu'on indique par ce mot, est reconnu pour être la vraie source du bonheur de l'humanité. Jamais les bonnes actions n'eussent été ainsi appelées, si elles n'étaient conformes à notre nature, et c'est en se conformant à sa nature que tout être est heureux. Cicéron qui, dans ce troisième livre, répète avec tant de charme, et une sorte d'intrépidité sublime, que tont ce qui est honnête est utile, que dit-il, autre chose que ce que disait Épicure lui-même; car, ce qui est utile, ne constitue-t-il pas véritablement la félicité. Les moralistes qui parlent sans cesse de sacrifices, font un contre-sens perpétuel. Épicure ne voulut pas le faire, et professa l'alliance éternelle, fondée sur la nature des choses, de la vertu et du bonheur. Cicéron prétend que la justice croule, dans le système d'Epicure; mais il est évident, au contraire, que si les hommes étaient justes, ils jouiraient tous, par cela même, de la plus grande somme de bonheur possible; si l'homme de bien paraît quelquefois malheureux, ce n'est pas parce qu'il est juste, mais parce que les autres ne le sont pas; en devenant injuste à son tour, il se rendrait malheureux, d'un malheur

plus réel, et sans consolation intérieure. Cela est si vrai, qu'en établissant ainsi l'injustice de proche en proche, si vous la faisiez règner exclusivement sur la terre, tout bonheur en disparaîtrait, ou plutôt, la société ne saurait subsister. C'est donc la justice qui dispense et maintient encore pour nous quelques jouissances ; l'injustice produirait l'effet contraire. Les absurdes interprétations que de prétendus disciples d'Epicure ont donné à ses principes, en plaçant le siége de la volupté dans les sensations physiques exclusivement, ne peuvent en altérer la vérité. Les plaisirs des sens se changent en amertume, et n'ont que des pointes douloureuses, quand la partie intelligente de nous-mêmes, à l'action de la quelle nous ne pouvons nous dérober, les repousse et les désavoue. La pureté de la vie d'Epicure fut garante de celle de sa doctrine. Il vécut jusqu'à l'âge de soixante-douze ans fort adonné à l'étude; on fait monter à trois cents volumes les ouvrages qu'il composa. Il n'en reste que quelques fragmens.

Page 263. La définition du bonheur donnée par *Métrodore* est impertinente, en tout sens; car si le bonheur consiste *dans la jouissance d'une constitution vigoureuse, qu'on puisse se flatter de conserver long-tems*, je demande, qui est-ce qui peut avoir quelque certitude sur ce dernier article?

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPR.

Fin des Notes du troisième et dernier Livre.

TABLE

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES.

(*N. B.*) Les chiffres arabes indiquent la page, et les chiffres romains le volume. Pour les articles après lesquels il ne se trouve pas immédiatement de chiffre romain, il faut se reporter au chiffre romain antécédent.

A Beilles. Leur réunion comparée à la société humaine. *Page* 275, I *vol.*

Abondance. Doit être entretenue dans l'état par ceux qui gouvernent, 99. II.

Académiciens. Cicéron étoit leur partisan. *p.* 89. I. Plusieurs sectes portaient ce nom ; quelles étaient leurs opinions, et en quoi elles différaient de celles des péripatéticiens et des stoïciens, 281. Pourquoi disputaient toutes les propositions, 11. II.

Accusations. Offrent un champ où peut briller l'éloquence, 63. II. On se rend odieux en accusant souvent, 65.

Accusés. Gloire qu'obtiennent ceux qui se consacrent à les défendre. 67. II.

Acilius. A écrit l'histoire romaine en grec, 261. II.

Action. On considère, avant d'agir, si une action est honnête ou utile, 97. 99. I. Le mérite de la vertu réside essentiellement dans l'action, 109. Circonstances où l'on doute de quelle nature est l'action qu'on se propose, 141. II. Perplexités où nous jette l'incertitude des avantages quidoivent résulter d'une action, 167.

Administration. Exige des talens aussi recommandables que les fonctions militaires, 175 et *suiv.* I.

Admiration. Il est important d'inspirer ce sentiment, 45. II. Ce qui la produit, 47 et *suiv.*

Adoption. Ce quelle était chez les romains. 58. I.

Ædiles obligés de donner des fêtes au peuple, 75. II. Quelles étaient leurs fonctions, 288 et *suiv.*

Æsopus. Fameux acteur, 221. I. Ce qu'il fit en faveur de Cicéron, 306.

Affaires publiques. Répugnance blamable des philosophes à s'en mêler, 121. I. A qui on doit permettre de s'éloigner des affaires, 171. Obligation d'y prendre part, *idem.*

Agamemnon. Son vœu d'immoler sa fille était insensé; ne devait pas tenir sa promesse, 235. II.

Agir. Bien agir vaut mieux que bien penser, 279. I.

Agis. Roi de Sparte, mis à mort par les Lacédémoniens, et pourquoi, 107. II. Notice à son sujet, 297.

Agraires. (Lois.) Ceux

qui les proposent sappent les fondemens de la république, 103 et *suiv.* Ce que c'était que la loi agraire, et observations à ce sujet, 294 et *suiv.*
Agriculture. La plus noble des professions, 269. I.
Ajax. Son caractère, 221 et 306. I.
Alexandre. (le grand.) En quoi inférieur à Philippe, son père, 193. I. Reproche que son père lui adresse, 69. II.
Alexandre. (de Phérée.) Angoisses dans lesquelles vivoit ce tyran, 31. II.
Allobroges. Rôle que jouèrent les députés de cette nation, dans la conspiration de Catilina, 521.
Amis. Où doivent s'arrêter les égards qu'on leur doit, 171. II.
Amitié. Ses douceurs, et sur quoi elle se fonde, 153. I.
Amour de la patrie. Est le plus auguste et le plus fort de tous les liens, 153. I.
Amour (de l'indépendance.) Un des caractères distinctifs de la nature de l'homme, 103. I.
Amour (de l'ordre.) Un des caractères distinctifs de la nature de l'homme, 103. I.
Annibal. Etait cruel, 135. I. Rusé, 215. Notice sur sa personne, 289. Observations sur les reproches de cruauté et de perfidie qui lui sont faits, 290. Ce qui lui fit désespérer de parvenir à abattre les Romains, 261. II.
Antigonus. (roi d'Asie.) Douceur de langage qu'il recommandait à son fils, 61. II.
Antipater. (roi de Macédoine.) Douceur de langage qu'il recommandait à son fils, 61. II.
Antipater (de Sidon.) Philosophe Stoïcien, très-célèbre, auteur de plusieurs épigrammes recueillies dans l'anthologie, et qui fut maître de Caton d'Utique. Son sentiment dans plusieurs questions délicates sur le devoir; 179 et 231. II.
Antonius (Caïus.) Collègue de Cicéron, 44. I. Ce que fit Cicéron pour qu'il ne s'opposât point à ses desseins, 45.
Antoine (Marc.) Ayeul du triumvir et célèbre orateur, 63. II. Notice à son sujet, 288.
Antoine (triumvir.) Sa conduite après la mort de César, 77 et *suiv.* Demande à ses collègues la tête de Cicéron, 81.
Approbation. Celle des autres ne doit pas nous être indifférente, 203. I.
Aquilius. Formules qu'il publia contre le dol, 189 et 305. II.
Aratus. (de Sycione.) Sa conduite pour concilier l'intérêt des proscrits qu'il fit rentrer et des acquéreurs de leurs biens, 107. II. Réflexions sur sa conduite, 297.
Aristide. Fait rejeter une proposition de Thémistocle, quoiqu'elle parût avantageuse, parce qu'elle

n'étoit pas honnête, 177. II. Notice à son sujet, 399. Anecdote d'un citoyen qui votait pour son bannissement, et réflexions sur ce fait, *idem* et *suiv.*

Aristippe. 263 et 310. I.

Ariston. Sa doctrine tombée, 95. I. En quoi elle consistait, 283.

Aristote. Notice sur ce philosophe, 283. I. Ce qu'il dit des profusions qui ont lieu dans les fêtes, 73. II.

Armée. On n'est pas assez riche si on ne peut entretenir une armée, 117. I. C'est peu d'avoir de grandes armées au dehors, si l'on n'a de bons conseils au dedans, 177.

Artifice. Combattu par les lois et la philosophie; mais d'une manière différente. 201. II. Ne peut être confondu avec la prudence, 205.

Art de parler. (Voyez *éloquence.*)

Assas. (d') Son admirable dévouement; et réflexions à ce sujet, 284.

Atrée. 201 et 300. I.

Atticus. Commencement de l'amitié qui exista entre lui et Cicéron. 29. I.

Avarice. Source la plus commune des injustices, 115. I. Ceux qui administrent les affaires publiques doivent éviter jusqu'au soupçon d'avarice, 99. II. Il n'y a pas de vice plus bas, 103.

Avocat. Peut prendre le parti de la vraisemblance, 65 et 67. II. *idem.* 288.

B.

Basilus. Faux testament sous son nom, 207. II.

Bardylis. Fameux brigand, 51. II.

Bâtimens. Règles à observer lorsqu'on bâtit, 253. I.

Bayard. A renouvellé le trait de bravoure d'Horatius Coclès, 291. I.

Beauté. On y distingue la majesté et les graces, 241. I.

Bêtes. Services qu'elles rendent, domptées par les hommes, 17 et *suiv.* II. Leurs ravages ont souvent détruit des races entières d'hommes, 21.

Bienfaisance. Conforme à notre nature. Règles qu'il y faut observer, 137 et *suiv.* I. (Voyez *Bienfaits, Libéralité.*)

Bienfaits. Doivent être utiles à nos amis, sans nuire à personne 139. I. Ne doivent pas s'étendre au-delà de nos moyens, *idem.* Doivent être proportionnés au mérite de chacun, 141. Considérer dans leur distribution les besoins de chacun; et s'il ne peut être secouru que par nous, 155. Sont un des moyens de gagner la bienveillance, 41. II. Ce qu'on a coutume de consulter pour placer ses bienfaits, et en faveur de qui notre intérêt bien entendu les sollicite, 91.

Bienséance. Est intimement liée à l'honnêteté, 197 et *suiv.* I. Observée par les

poëtes, 201. Devoirs qui en dérivent, 205. Pour la conserver, il ne faut pas sortir de son naturel, 217 et *suiv.* Fait une loi de persévérer dans le genre de vie qu'on a choisi, 229 La bienséance considérée dans ses détails, 257.

Bienveillance. Quels sont les moyens d'exciter en sa faveur celle des autres, 25 et *suiv.* II.

Bonne Déesse. Ses mystères, 57. I.

Bonne foi. Base de la justice, 113. I. Combien il faut la respecter, 247 et 308. II. (Voyez *Foi.*)

Brigands. Ont besoin de conserver entr'eux des traces de justice, 51. II.

Brutus (Junius.) Dépouille Collatinus du consulat, 167. II. Notice à son sujet, 304.

Brutus (Marcus.) Demande qu'il fait à Cicéron, 71 I. Dissimule avec César, 75. Sa conduite après la mort de César, 77. Réflexions sur le meurtre de César dont il fut auteur, 141 et 300 et *suiv.* II.

C.

Callicratidas. Général lacédémonien. Faute qu'il fit, 185. I. Son caractère, 217.

Calliphon. Ce philosophe veut accorder l'honnêteté et la volupté, 267. II.

Calomnie. Mal à propos présentée comme suite nécessaire de la liberté des opinions, ou comme avantageuse à la société, en ce qu'elle tient immédiatement à la censure des hommes publics, 277 et *suiv.* II.

Candidats. Se mettaient eux-mêmes sur les rangs pour les emplois publics. Avantages de ce système. Pourquoi on les nommait ainsi, 33. I.

Canius. Chevalier romain. Ce qui lui arriva, 187. II.

Caractères. La nature nous a revêtus de deux caractères ; et en quoi ils consistent, 213. Ne pas contrarier son caractère, 217. Il y a des caractères dont aucuns ne sont blamables, quoiqu'opposés, *idem.* Influence étonnante de la diversité des caractères, 219. Troisième caractère que nous recevons du hasard. Quatrième, de notre choix, 223. Observations sur la diversité des caractères, 303, (Voyez *nature. naturel.*)

Catilina. Son portrait, tracé par Salluste, 43. I. Sollicite le consulat, 43. Dispose les moyens d'exécuter sa conjuration, 48. Va rejoindre son armée, 51. Périt sur le champ de bataille, 54.

Caton (le censeur.) Ce qu'il écrivit à son fils, qui servait dans l'armée de Popilius, 131. I. A fait un recueil d'apophtegmes, 209. Notice sur lui, 500. Sa réponse à quelqu'un qui lui demandait quelle est la meilleure propriété, 117, *et suiv.* II.

Caton (d'Utique.) Son opi-

nion contre les conspirateurs complices de Catilina, 52 I. Effet de la sévérité de son caractère, 219. Notice sur sa personne. 304. --- Trop exigeant envers les fermiers de la république, 227. II.

Catulus. Eclatant témoignage qu'il reçut de l'estime publique, 39. I. Proclame dans le sénat : Cicéron *père de la patrie* 55. I. Eloge qu'en fait Cicéron 177. Les deux Catulus père et fils, étaient recommandables par leur affabilité, 217. La beauté de leur prononciation les plaça au rang des orateurs les plus distingués, 245.

Centumalus, (Claudius) Sa mauvaise foi dans la vente d'une maison, 197. II.

Centuries. Comment le peuple romain était distribué dans les assemblées par centuries 37 et *suiv.* I.

César. Son opinion dans l'affaire des complices de Catilina, 52. I. Son association avec Pompée et Crassus, 55. Sa conduite et ses dispositions à l'égard de Cicéron, 56 et 59. La guerre éclate entre lui et Pompée, 73. Bon accueil qu'il fait à Cicéron après avoir vaincu Pompée, 74. Demande le titre de roi et est assassiné dans le sénat 76. Mot de Montesquieu à son sujet, 84. --- Sa mort prouve qu'un tyran est toujours victime de la haine publique, 29. II. Notice sur sa personne, 285.

Cethegus. Sénateur complice de Catilina, 52 I.

Chefs de l'Etat. Leurs devoirs, 187. I. *idem.* 97. 99. 113, et 115. II.

Choix. D'un genre de vie, 223 et *suiv.* I. On doit tout ramener dans ce choix aux dispositions de la nature, 229.

Chrysippe. Mot ingénieux de ce philosophe, 169. I.

Cicéron. En quelle année il naquit; ce qu'étaient ses parens, 25. I. Quels furent ses maîtres et premiers ouvrages qu'il composa, 26 et 27. Suit le barreau ; plaide pour Roscius, 29. Ses voyages. Se lie d'amitié avec Atticus, 30. Sollicite la questure, et est envoyé en Sicile, 31. Avanture plaisante qui lui arrive à son retour, 32. Demande l'édilité, 33. Accuse Verrès, 34. Est nommé préteur, 36 Assiste aux leçons des philosophes pendant sa préture, 39. Obtient le consulat, 44. Sa conduite conciliatrice en entrant en fonctions, *idem* et *suiv.* Dénonce Catilina au sénat, 50. Honneurs qu'il reçoit pour avoir déjoué cette conspiration, 54. Son consulat expire, 55. Persécutions qu'il éprouve, *idem.* Son exil, 62. Se montre sensible à cette disgrace, 63. Son rappel proposé, et décret du sénat à ce sujet, 64. Foule innombrable qui se rend à Rome pour voter

en sa faveur, *idem*. Son retour ; accueil qu'il reçoit à son passage, 66. Ouvrages qu'il écrivit à cette époque, 67. Est nommé gouverneur de Cilicie, 69. Comment en remplit les fonctions, 70. Sa réponse à une demande indiscrète de Brutus, 71. Victoire qu'il remporte sur les Parthes, 73. De retour à Rome, suit le parti de Pompée, contre César, 74. Après la défaite de Pompée, se tient éloigné des affaires. Ouvrages qu'il compose dans sa retraite, *idem*. Réflexions sur sa conduite avec César, 75. Veut se retirer à Athènes après la mort de César, et revient sur ses pas, 78. Prononce les Philippiques contre Antoine, *idem*. Est proscrit par les triumvirs, 81. Veut s'embarquer, 82. Est contrarié par les vents, *idem*. Ses assassins l'investissent ; fermeté qu'il montre à ses derniers momens, 83. Son éloge, 84. Rappelle les événemens de son consulat et le témoignage que lui rendit Pompée, 179. Réflexions apologétiques sur son amour pour la gloire, 296. Expose pourquoi il se livre aux études philosophiques, 5. II. Fut élevé aux charges publiques aussi-tôt que son âge lui permettait d'y prétendre, 79. Motifs de sa retraite et de son éloignement de Rome, 1 II. et *suiv*.

Cicéron. (Marcus) Fils du précédent, naquit dans l'année du consulat de son père, 53. Le traité *des devoirs* lui est adressé, *idem*. Notice sur sa personne, 280.

Cimon. Fils de Miltiade. Son hospitalité, 85. II. Notice à son sujet. 291.

Cléombrote. Livre bataille à Epaminondas contre toute raison, 185. I.

Clodius. Qui il était, 57. I. Ses ressentimens contre Cicéron, et leur cause, *idem*. Se fait adopter par un plébéïen, et sollicite le tribunat, 58. Comment parvient à ses fins, 60 et *suiv*. Fin de son tribunat, 63. Ses vains efforts pour s'opposer au rappel de Cicéron, 54 et 65.

Clytemnestre. Femme d'Agamemnon. Citée comme personnage d'une tragédie d'Accius. 221. I.

Coclès. (Horatius-) Son courage et sa belle action, 159 et 291. I.

Colère. Ne doit jamais avoir part à nos jugemens, 191. I.

Collatinus. Dépouillé du consulat par Brutus son collègue ; et si cette conduite fut juste, 167. II.

Comédiens. Leur discernement dans le choix des rôles qui leur conviennent, 221. I. Précautions de décence qu'ils prenaient en montant sur le théâtre, 239.

Commerce. De quelle manière il s'exerce honorablement, 267. I. Les gains qui se fondent sur le mensonge sont hon-

teux, *idem*. Réflexions sur cette sorte d'improbité, 310.

Commun. Quelles sont les choses dont on doit laisser la jouissance en commun, 147 et *suiv*. I.

Comparaison. La comparaison entr'elles de deux choses honnêtes ou de deux choses utiles à été omise par Panetius ; elle doit faire partie de la discussion sur les devoirs, 99. I. Cicéron établit la comparaison des choses honnêtes entr'elles, 269 et *suiv*. --- Il établit la comparaison entre les choses utiles, 117. II.

Confiance. Moyens de l'obtenir, 59 et *suiv*. II. ; repose sur les lumières et la probité, 43. Laquelle de ces deux qualités en inspire davantage, *idem*.

Conon. Général athénien, 225 et 307. I.

Consuls. Fonctions et durée de leur magistrature, 290. II.

Conscience. Défend de s'approprier le bien d'autrui, 145. II. ; est l'organe de la Divinité, 171.

Conventions. Doivent être interprêtées suivant la bonne foi, 203. II. (Voyez *engagemens, obligations, promesses*.)

Conversation. Est un art qui mériterait d'être cultivé, 243 et *suiv*. I. Il ne faut pas s'en emparer exclusivement, 247. Sujets sur lesquels elle doit rouler, *idem*.

Corinthe : Politique odieuse des romains lorsqu'ils la détruisirent, 173. II.

Courage. Impossible d'en avoir si l'on regarde la douleur comme le plus grand des maux, 931. Comment défini par les stoïciens, 161. Courage domestique, qui n'est pas inférieur à la valeur guerrière, 179.

Coutumes. On est obligé de se soumettre à celles de son pays. 263. I.

Crainte. Rien de plus insensé que de vouloir gouverner par elle, 29. II. (Voyez *terreur*.)

Crassus. (Lucius) Orateur célèbre, 213 et 300. I. --- I. 59 et 288. II.

Crassus (Marcus) disait qu'on n'est point assez riche, si on ne peut entretenir une armée, 117. Vil flatteur de Sylla, 215 et 304. --- Profite d'un faux testament, 207. II. prêt à sauter de joie dans la place publique, pour un héritage, 209.

Cratippe. Philosophe d'Athènes, dont le fils de Cicéron suivait les leçons, 87. I. 280, *idem*.

Cruauté. Rien ne répugne tant à la nature 173. II.

Curion. Se glorifiait d'être parvenu aux charges sans avoir donné de fêtes au peuple pour obtenir ses suffrages, 79. II. Tort qu'il eut, de dire dans le sénat qu'une demande était juste, et d'ajouter qu'il ne convenait pas aux intérêts de la république de l'accorder, 227.

Curius découvre à sa maî-

tresse les complots de Catilina, 49. I.
Cyniques : Raisonnemens par lesquels ils combattent le sentiment de la pudeur, 239. I. Il faut proscrire leur système, 265.
Cyrenéens. Secte de philosophes, leur système, 263 et 311, II.
Cyrsile lapidé par les Athéniens, pour leur avoir proposé une lâcheté, 175. II.

D.

Damon et *Pithias*. Philosophes pithagoriciens. Trait sublime de leur amitié, 171. II.
Décence. (Voyez *bienséance*.)
Décius. Leur dévouement patriotique ; en quoi il consista, 159 et 291. I.
Défauts. Nous frappent plus dans autrui que dans nous-mêmes, 26. Bonne méthode des maîtres pour les corriger, 263.
Défenseurs. Leurs fonctions gratuites à Rome, 30. I.
Définition. Toute dissertation doit commencer par la définition de son objet, 95. I.
Délibérations. (Voyez *considérations*.)
Démarche, ne doit être ni lente ni précipitée, 241 I.
Démétrius. (roi de Macédoine, surnommé le preneur de villes.) Les Macédoniens se révoltèrent contre lui, 33 II.
Démétrius (de Phalère), Orateur à la fois et philosophe, 89. I. Notice sur sa personne, 282.
Démosthènes eût traité les matières philosophiques avec tout l'éclat de l'éloquence s'il eût voulu faire cet usage de son talent, 91. I. Notice sur sa personne, 282.
Denis (le tyran.) A quel point il était tourmenté de la terreur qu'il inspirait, 31. II. Notice à son sujet, 283.
Dépendance. Une ame bienfaite en est ennemie. 103. I. — Ce qui fait que les hommes se mettent dans la dépendance d'un autre, 27. II.
Dépenses. Celles des fêtes données au peuple, frivoles et sans fruit, 73. II. Circonstances dans lesquelles il ne faut pas les refuser, et avec quelle réserve on doit les faire, 77 ; les plus louables sont celles relatives à des établissemens publics, 79.
Dépôt. Circonstances où l'on n'est pas obligé de le garder, 237. II.
Désintéressement, est une des vertus qui excite le plus l'admiration, 49. II. Exemple du désintéressement des anciens Romains, 103 ; est le plus sûr moyen dans les grandes places pour se concilier les esprits, *idem*. (Voyez *avarice*.)
Devoirs. Tiennent à la dignité de notre nature et aux intérêts de notre union, 10 et *suiv*. I. Le mot *devoir* mal entendu,

13 et 14. Tous les philosophes ont traité des *devoirs*, 91. Définition du *devoir*, 95, et note sur cette définition 284. Division du devoir en *demi-devoirs* et *devoirs parfaits*, 97. Devoirs à remplir envers ceux qui nous ont offensé, 127. Quels sont les devoirs dont on ne peut se dispenser envers personne 149. L'expérience est nécessaire pour la pratique des devoirs 157. Si la définition du *devoir* donnée par Cicéron remplit son objet, 284 et *suiv.* — *Demi-devoirs*, font le véritable objet du traité de Cicéron, 135. II.

Dictateur. Ses fonctions. Comment on le nommait, 290. II.

Dicæarque : philosophe illustre, a écrit que les propres fureurs des hommes, comme les guerres et les séditions en ont fait périr un plus grand nombre que les autres fléaux réunis, 21. II.

Dieux. Nous leur sommes redevables avant tout, 279. I. — Comment nous pouvons nous les rendre favorables, 15. II.; ne nous font point de mal, *idem*; ne sont pas susceptibles de courroux, 247.

Dinomachus a voulu associer l'honnêteté et la volupté, 267. II.

Dion. Formé par Platon, 273. I. Notice à son sujet, 312.

Disette. Un marchand qui porte du bled quelque part en tems de disette, doit-il avertir, au risque de vendre moins cher, que d'autres marchands vont en apporter aussi? 179. II.

Divertissemens. (Voyez *jeux.*)

Dol. Sa définition par Aquilius. 191 II.; puni par les lois, *idem.* Peu d'affaires en sont exemptes, 195.

Domination. Etablie sur la terreur ne peut être de longue durée, 33. II. Celle du peuple romain était bienfaisante dans l'origine; comment et à quelles époques elle dégénéra, et *suiv.* 33

Douleur (la) est moins contraire à la nature que d'enlever à autrui ce qui lui appartient, 134. II. N'est pas le plus grand mal, et n'en est pas même un, 249.

Droit civil Ordonne au vendeur d'un bien fonds d'en déclarer les vices, 197. II. Ce qu'on entend par *droit civil*, 201 et 306.

Droit des gens. S'oppose à ce qu'il soit libre à un individu de nuire aux autres pour son avantage, 145. II. Ce qu'on entend par *droit des gens*, 201 et 306.

Droit. (science du) Combien elle était honorée chez les Romains et propre à concilier la faveur publique à ceux qui s'y livraient, 87. II.

Drusus. Austérité de son caractère, 213. I.

E.

Egalité. Sur quoi elle se fonde et en quoi elle consiste, 1 et *suiv*. I — Egalité des fortunes attaque directement le but des sociétés, 97. II. Sans égalité il n'est point de droits, 53 et 287.

Egards. Distinguer dans ce que nous devons aux autres les égards et la justice, 204. I. En quoi consistent les égards, 205.

Egine. Politique révoltante des Athéniens à l'égard des habitans de cete île, 173. II.

Eloquence : attire la faveur publique, 61 et 63 II. Il n'y a rien au-dessus de l'éloquence, 87 et *suiv*. ; dégénère à Rome, *idem*.

Enfans. La place qui leur appartient dans nos affections, 155. I. La gloire des pères est le plus précieux héritage qu'ils puissent recueillir, 231.

Engagemens. Est-on obligé de garder tous ceux auxquels la violence et la ruse n'ont point eu de part ? 233. II.

Ennemi. Sens de ce mot dans son origine, 133. I. La parole qu'on lui donne est inviolable, 135. Cicéron prend le change dans l'explication qu'il attribue au mot *ennemi* en latin, 286.

Ennius : pensée de ce poëte, 117, I. Citation du même sur Pyrrhus, 135. Autre citation, 149. *Idem*, sur Fabius-Maximus, 187. — Autre citation, 29. II. Autre, 193. Notice sur ce poëte, 209.

Epaminondas dût ses vertus à *Lysis*, 271. I. Notice sur ce grand homme, 311.

Epicure. Conséquence de son système, 265. II. Observations sur sa doctrine, 311.

Epigones. Tragédie d'Euripide, dont le sujet est la seconde guerre de Thèbes, et qui fut traduite en latin par Accius, 221. I.

Esclaves. On leur doit justice, et comment il faut les traiter, 137. I. — On doit faire connaître leurs défauts lorsqu'on les vend, 205. II. Si on doit les nourrir dans une grande disette, et lequel on doit jeter d'un cheval de prix ou d'un esclave lorsqu'il faut sacrifier partie de la cargaison d'un vaisseau en péril, 227.

Etéocle. Maxime abominable qu'Euripide met dans sa bouche, 219. II. *idem*. 306.

Etrangers. Leurs devoirs, 235. I. ; leurs propriétés, sacrées comme celle des citoyens, 151 II. Injustice de leur interdire tout accès ou tout commerce dans la cité, 175.

Euripide. Citation de ce poëte, 219. II. Autre, 251 ; n'a pas mérité un reproche que lui fait Cicéron, 306.

Exercice (l') conserve la fraicheur du teint, 241. I.

F.

Fabius Maximus. Vers d'Ennius à sa louange, 187. I. Etait d'un secret impénétrable, 215. Notice à son sujet, et sa réponse à Annibal, 297.
Fabricius. Comment il accueillit un traître qui offrait d'empoisonner Pirrhus, 223. II. Notice à son sujet, 298.
Fêtes : doivent être regardées comme dépenses frivoles, 73. II. Les édiles étaient obligés d'en donner, et plusieurs en donnérent de magnifiques, 75.
Fils. S'il doit dénoncer son père qui vole ou conspire, 229 et *suiv.* II.
Fimbria. Idée qu'il avait d'un honnête homme, 211. II.
Flatteurs. Il ne faut pas les confondre avec les amis, 195 I.
Foi. (Bonne foi.) D'où dérive le mot foi, 113. I. Sa statue placée auprès de celle de Jupiter, 247 et *suiv.* II. Quelle est la force de ce mot, 308 et *suiv.*
Fortune. Ne pas abandonner le soin de sa fortune et comment en user, 85. II.
Fraude. Est une des manières de commettre l'injustice, 137. I.
Fulvie, dévoile à Cicéron les complots de Catilina, 49. I.

G

Généraux. Etaient dans Rome les protecteurs des nations et des cités soumises par leurs armes, 131. I. *idem.* 55. II.
Générosité. Est la vertu dont on sait le plus de gré à un homme puissant ; et pourquoi, 81. II.
Genre de vie. Voyez *Choix.*
Giges. Berger du roi de Lydie, dont Platon raconte l'aventure, 163. II.
Gloire. Le désir de la gloire a ses dangers, 167. I. La gloire des pères est le plus précieux héritage des enfans, 231. — En quoi consiste la gloire, 59. II. Il faut savoir la placer à propos, 55. La plus courte voie pour y arriver est d'être en effet ce qu'on voudrait paraître, *idem.*
Gouvernement, a pour but l'avantage de ceux pour qui on gère, et non de ceux qui gèrent, 187. I.
Gracchus. (Tibérius) tué par Scipion Nasica, 77. I. Pourquoi et comment, 295. Réflexions sur cette action de Scipion, 296. — Les Gracques regardés comme séditieux., 55. II. (Caius), 55 et 288. II.
Grandeur d'ame : dérive d'un amour naturel de l'indépendance, 103. I. ; est un des principes élémentaires de l'honnêteté,

105. Ses effets, 107, est le plus brillant des principes élémentaires de l'honnêteté, 159; blamable si la justice ne la domine, *idem*; en quoi consiste 163; à quoi on la reconnaît, 165. Nouveaux développemens sur ses caractères, 181. — Ce qui lui est opposé ne peut pas être utile, 237 et *suiv.* II.

Gratidianus. Parent de Cicéron. Son affaire avec Orata, 199. II. Sa conduite envers ses collègues pendant sa préture, 215.

Guerre, à ses lois, 127. Quels sont les motifs légitimes de prendre les armes, 129; consacrés dans le code fécial, 131. Deux sortes de guerres: celles pour l'honneur et celles pour la vie. Comment on doit s'y conduire, 133. *Lois* de la guerre, expression impropre, 286. Observation sur la distinction de deux sortes de guerres, *idem.* Si la guerre est un fléau inévitable pour les peuples, 287 et *suiv.*

H.

Haine. Il n'est point de puissance assez forte pour résister à la haine publique, 29. II.

Hasard. Son influence sur nos destinées, 26. II.

Hécaton. Auteur d'un traité *des devoirs.* Maximes qu'il y professe, 195. II. Questions qu'il agite, et comment il les résout; 227 et *suiv.*

Hercule. Ce qu'il fit lorsqu'il voulut choisir un genre de vie, 227. I. Pourquoi placé au rang des Dieux, 147. II.

Herillus Sa doctrine tombée, 95. I.; en quoi elle consistait, 283.

Hirrius dépensait des sommes énormes pour entretenir des poissons, 308 et *suiv.*

Homme. Différence entre lui et les autres animaux, 101. I.; est curieux de la vérité; éprouve le désir de dominer; est sensible à l'ordre, 103. — Combien les hommes tirent d'avantages de leur union, 15 et *suiv.* II. Désastres que produit leur mésintelligence, 21. Il faut se rendre les autres hommes favorables, *idem.* Il n'est pas de manière d'être où l'on puisse se passer des autres, 49. Rien ne répugne tant à la nature de l'homme qu'une action honteuse, 159.

Homme de bien. Comment se doit conduire s'il est juge dans la cause de son ami. 171. II. Ce que c'est que l'homme de bien, 195.

Hommes d'état. Caractère qui leur convient, 173. I.

Honnêteté. Ce qui la constitue, 105. I. L'honnêteté est le seul bien désirable ou au moins celui qui l'est le plus, 157. II.

Honnête. On a coutume d'examiner avant que d'agir,

d'agir, si ce qu'on se propose est honnête, 97. I. Principes dont émane tout ce qui est honnête, 185 et *suiv.* Comparaison entre plusieurs choses honnêtes, pour déterminer la préférence, 269, et *suiv.* — L'honnête est toujours utile, et rien n'est utile que ce qui est honnête, 133 et *suiv.*,

Hortensius, Célèbre orateur, rival de Cicéron. Sa manie et ses dépenses énormes pour des poissons, 309 II. — Profite d'un faux testament, 207. II.

Hospitalité. Combien il est honorable de l'exercer, 85. II.

J.

Jason (de Phères.) Quel était son mérite, 215. I.

Jeunes gens. Leurs devoirs, 233, I. — Leur âge respecté par l'envie trouve par-tout de l'indulgence et de l'intérêt, 57. II. La guerre leur offre des moyens de se distinguer, *idem.* Donnent bonne opinion d'eux-mêmes en s'attachant à des hommes de mérite, 59.

Jeux. La nature ne nous a point faits pour eux, 207. I. Comment on doit en user, 209.

Justice. Quelle est sa première loi, 111. I. Sa base est la bonne foi, 113. Acte de justice change quelquefois de nature, et en quelles occasions, 124 et *suiv.*; est due aux hommes du plus bas rang, 137. Devoirs de la justice préférables à ceux qui ont pour objet l'étude des sciences, 273.; ne doivent pas passer avant ceux de la modération et de la pudeur 277. La justice n'est point de convention, 284; excite l'affection, la confiance et l'admiration des autres en faveur de celui qui la pratique, 49. II. Il faut la cultiver pour elle seule, 55.

I.

Impôts. Les chefs de l'état doivent observer de n'en pas charger le peuple, 99. II.

Indépendance. L'amour de l'indépendance est naturel à l'homme, 103. I.; est le but de ceux qui recherchent les honneurs et de ceux qui les fuient, 169.

Industrie. Ses effets admirables, 15 et *suiv.* II.

Ingratitude. Est odieuse à tout le monde, et pourquoi, 85. II; n'est point une vertu populaire et républicaine et cause la ruine des gouvernemens, 276 et *suiv.*

Injustice. Il y en a de deux sortes, 115. I. Différence entre celle qui est l'effet d'un premier mouvement et celle qu'on commet de sang-froid, 119; se commet souvent par une interprétation artificieuse

de la loi, 125 : deux manières de la commettre, 137.
Isocrate. 91. I. Notice sur cet orateur, 283.

L.

Labéon. Comment il jugea un différend entre les habitans de Naples et ceux de Nole, 127. I.
Lælius, 215 I. Notice à son sujet, 301. — ; Réprima Viriatus, 51. II.
Langage, est de deux sortes : *oratoire* ou *familier*, 243 I. *idem.* 61. II.
Largesses. Ne doivent point aller jusqu'à dissiper son patrimoine, 71 et *suiv.* II. Règles à suivre dans leur application, 81.
Lentulus. Sénateur et l'un des complices de Catilina, 52. I. ; conduit en prison par Cicéron, et mis à mort, 53.
Leuctres. Victoire remportée par les Thébains, 159, et 290. I.
Libéralité. Conforme à notre nature. Règles qu'il y faut observer, 137 et *suiv.* I. Deux sortes de libéralités : donner ou rendre, 145. — Les déprédations suivent les excessives libéralités, 71. II. Il ne faut pas confondre le libéral et le prodigue, *idem.* Quelles sont les libéralités utiles. 83.
Liberté Pourquoi l'homme y a droit, et en quoi elle consiste, 9 et *suiv.* I. Rien de si préjudiciable que son abus, 16.
Lænas. (Popilius.) Assassin de Cicéron, 83. I.
Logement. Comment un homme qui tient un rang doit être logé, 251. I. Magnificence du logement fait honte au maître, si son mérite n'y répond, 253.
Lois. Il faut se soumettre à celles de son pays. 263. I. Comment entendre ce que dit Cicéron, qu'on ne doit agir ni parler contre les lois de son pays, 310. — Quelle fut l'origine des lois, 53. II. Elles sont ennemies du dol, 191.
Lois (des douze tables.) Sur les tutelles, 191. II. Sur le serment, 257.
Lois (féciales.) Ce qu'elles exigeaient pour autoriser la guerre, 131. II.
Lucullus conseille à Cicéron de préférer à l'exil une résistance à force armée, 62. I. Sa magnificence dans ses maisons de campagne, 255. Notice sur sa personne, 307. ; sur ses maisons, 308.
Lycurgue. Législateur de Lacédémone. Ses lois contribuèrent encore plus aux victoires de Lacédémone que le mérite des généraux de cette république, 177. I. Notice à son sujet et sur la constitution qu'il donna à son pays. Réflexions sur cette constitution, et ce qu'elle avait de contraire à la liberté et à l'humanité, 293 et *suiv.*
Lysandre. Son caractère,

215 et 217. I. Observations à ce sujet, et ce qu'il disait des sermens, 304.
Lysis. Instituteur d'Epaminondas, 273 et 312. I.

M.

Magistrats. Leurs Devoirs, 235. I.
Maisons. On ne pouvait faire disparaître les trophées de celles qui avaient appartenu à des généraux vainqueurs lorsqu'on les vendait, 307. I.
Manilius. Loi proposée par ce tribun; quel en était l'objet. 39. I.
Manlius (Torquatus). Sa conduite envers l'accusateur de son père, 257. II. Sa rigueur envers son fils, *idem.* Réflexions sur sa conduite, 310.
Marathon. Victoire remportée à Marathon par les Athéniens, 159 et 290. I.
Marcellus. Notice sur sa personne. Prit Syracuse, et comment se comporta envers Archimède, 291 et *suiv.*
Marchands. Ne doivent pas survendre, 310. I. Ont besoin d'une renommée de justice, 51. II. Si un marchand pour mieux vendre son bled dans un temps de disette, peut se dispenser d'avertir qu'il en vient d'autres après lui, 179 et *suiv.*
Marius. Moyen peu honnête dont il usa pour parvenir au consulat, 213. II.
Marseille. Conduite indigne de Cœsar envers cette ville, 35. II.
Maux. Il faut entre plusieurs choisir le moindre, et savoir en tirer quelqu'avantage, 123. II. Les maux corporels sont moins contraires à la nature, que d'enlever à autrui ce qui lui appartient, 134. II.
Mèdes. Pourquoi ils crèèrent des rois, 53. II.
Médisance. Il faut éviter de dire des absens un mal, vrai ou supposé, 247. I.
Médus. Tragédie de Pacuvius, 221. I.
Ménalippe. Tragédie d'Accius, 221. I.
Mépris. Différence entre avoir du mépris pour quelqu'un, ou mal penser de lui, 45. II. Le mépris des biens et des maux extérieurs est l'objet de l'admiration publique, 47.
Mérite. On doit proportionner ses bienfaits au mérite de chacun, 141. I. Comparaison entre le mérite guerrier et le mérite administratif, 183 et *suiv.*
Métellus. Opposition de ses sentimens avec ceux de Scipion l'africain, 189. I. Notice sur ce général, 298.
Métrodore. Comment ce philosophe définissait le bonheur, 263. II. Vice de cette définition, 312.
Militaires. (Faits) Si on a raison de les élever au-dessus des autres? 175. I.
Minos. 201 et 300. II.
Mirabeau. Comparé à Démosthênes, 283.
Milon. (Annius) acheta des

gladiateurs pour défendre Cicéron, 64. I. -- 77. II. Notice sur son sujet, 209. *idem*.

Modération. Définition de ce mot, 255. et *suiv*. I. Réflexions sur les caractères de la modération, 299.

Mœurs. Ce serait une contradiction de vouloir la liberté sans les mœurs, *préface*, page 1. La ressemblance des mœurs est le fondement de l'amitié, 153. I.

Molière. Réflexions sur l'opposition des caractères d'Alceste et de Philinte, dans son Misanthrope, 303. I.

Montesquieu. Ce qu'il a dit de César, 84. I. Examen d'une opinion qu'il a énoncée sur Caton, 305.

Morale. C'est en renverser les bases que de placer le souverain bien hors de la vertu, 93. I.

Mort. Celles de Socrate et de Caton les plus belles de l'antiquité : différence que le sentiment des convenances y a apporté, 305. I. La mort est moins contraire à la nature que l'injustice, 134 et *suiv*. II. C'est calomnier la divinité que de redouter la mort, 303.

Mummius. Vainqueur de Corinthe. Son désintéressement, 103. I. Anecdote et notice sur ce général, 292.

N.

Nasica. (Scipion) tue Tibérius Gracchus, 177. I. En quelle occasion et comment, 296. Observations sur les éloges donnés à cette action, *idem*.

Nature. L'injustice lui est plus contraire que la pauvreté, la douleur et la mort, 134 et *suiv*. II. Permet à chacun de travailler à acquérir pour soi par préférence aux autres, 145. Rien ne lui répugne tant que la cruauté, 173. Le véritable état de nature est la société, 273 et *suiv*.

Naturel. Il ne faut pas s'en écarter, 217. I.

Nourriture. Quelle est celle qui convient, 213. I.

O.

Ordre. L'homme est né sensible à l'ordre, 103. I. L'amour de l'ordre est un des principes élémentaires de l'honnêteté, 105. En quoi consiste l'ordre, 257 et *suiv*.

Obligations. Celles que la société nous imposent classées suivant la grandeur des devoirs qui en résultent, 155. I. (Voyez *engagemens, promesses*.)

Othon. Sa loi pour assigner aux chevaliers un banc distingué aux spectacles. Effets qu'elle produisit, 45 et *suiv*. I.

P.

Paysans. Idée qu'ils se forment de la probité, 213. II.

Panœtius. (auteur d'un traité sur les *devoirs*, qui a servi de modèle à Cicéron,) a omis de définir le devoir, 95. I. Trois considérations, selon lui, peuvent nous arrêter avant d'agir, 97. La division qu'il établit laisse quelque chose à desirer, 99. -- Cicéron s'attache particulièrement à le suivre avec quelques changemens, 127. II. N'a point traité, quoiqu'il l'eut promis, la troisième des considérations qu'on a coutume d'examiner avant d'agir, *idem* et *suivantes*. A vécu trente ans après la publication de son ouvrage, 129. Comment il s'est exprimé sur l'apparente opposition de l'utile et de l'honnête, 157. Note à son sujet, 298.

Pappius. Auteur d'une loi sur les étrangers, 175. II.

Parens. Devoirs envers eux, 155. I.

Paresse. Eloigne des affaires publiques beaucoup plus que les motifs de désintéressement qu'on allègue, 171. I.

Parjure. En quoi il consiste, et dans quel cas on le commet, 251. II. La ruse ajoute à l'odieux du parjure. 259.

Parole. Elle a une grande influence, 243. I. Considérée dans le style grave et dans le familier, *idem*. (Voyez *langage, éloquence.*)

Particuliers. Devoirs des citoyens sous le rapport de personnes privées, 235. I. -- Leurs richesses et leur pouvoir trop étendu appelle la vengeance, 161. II.

Passions. La grandeur d'ame consiste à n'être pas dominé par elles, 165. I.

Patrie. A des droits sur notre existence, 113. I. L'amour de la patrie est le plus vif de tous, 153.

Patrons. Ce que faisaient les patrons pour leurs cliens, 30. I.

Paul-Emile. Son désintéressement, 103. Note à son sujet, 292.

Pausanias. Général de Lacédémone. Ses services comparés à ceux de Lycurgue, 175 et *suiv.* I. Notice à son sujet, 293.

Peines. Celles qu'on inflige doivent avoir une mesure, et ce qu'elle doit être, 127. I.

Pennus. Auteur d'une loi sur les étrangers, 175. II.

Périclès. Son caractère, 215. I. Mot qu'il adressa à Sophocle, 259. Notice à son sujet, 302.

Péripatéticiens. Ce qu'ils enseignaient, 281. I.

Personnes privées. (Voyez *particuliers.*)

Peuple. Il faut veiller avec un soin égal aux intérêts du peuple et à ceux des grands, 187. I. Sens du mot *peuple*, et importance de le bien entendre, 297. Comment on doit entendre cette maxime, que le salut du peuple est la suprême loi, 299.

Phalaris. Monstre de cruauté. Sa fin tragique, 33. II. S'il est permis de

prendre à un tyran tel que Phalaris ce dont on a besoin pour soi, 153 et 155. Notice à son sujet, 284.

Philippe. (roi de Macédoine, père d'Alexandre,) en quoi il fut supérieur à son fils, 193. I. Notice à son sujet, 298. -- Belles paroles qu'il écrivait à son fils, 69. II.

Philippus. (Lucius) 213 et 301. I. Tort qu'il eût de proposer la loi agraire, 97. II. Avis peu honnête qu'il ouvrit au sénat et qui fut suivi, 225.

Philosophes. Se sont livrés à la recherche des devoirs, 93. I. Leur portrait tracé par Platon, imparfait, 119. I. Les plus illustres ont cherché la paix loin des affaires publiques, et pourquoi, 169. Comment ont contribué au bonheur de leurs semblables, 273 et *suiv.*

Philosophie. Son éloge, 7 et *suiv.* II. Réponse à ses détracteurs, 272. Elle n'a point eu part aux malheurs du monde, 273.

Pison. Auteur de la première loi contre le Péculat, 101. I.

Pithyas. (Voyez Damon.)

Plaute. Offre des exemples de bonne plaisanterie, 209. I. Observations à ce sujet, 300.

Plaisanteries. Celles qui sont permises et celles qui ne le sont pas, 209. I.

Platée. Victoire remportée par les grecs, 159 et 290. I.

Platon. Eloquence qu'il aurait pu déployer au barreau, 91. I. Une de ses maximes, 113. Portrait des philosophes tracé par lui, 119. Préceptes qu'il adresse aux hommes en place, 187. Ce qu'il dit sur ceux qui se disputent les emplois, 189. Forma Dion, de Syracuse, 273. Notice sur lui, 289. --- Rapporte l'aventure de Gygès, 163.

Pline. (le jeune) Ce qu'il écrivait à l'empereur Trajan du traité *des devoirs*, de Cicéron, *préface*, 18. I. Rapporte qu'on ne pouvait enlever les trophées des maisons des généraux vainqueurs, lorsqu'elles étaient vendues, 307.

Pompée. Premier triumvirat entre lui, Crassus et Cœsar, 55. I. Ce qu'il dit de Cicéron, 179. --- Dans quelles vues ambitieuses il donna sa fille en mariage à César, 219. II. Notice sur lui, 278.

Pompée. (Sextus) Cultiva la géométrie, 109. I.

Pompéia. Femme de César. Son intrigue avec Clodius, 57. I.

Popilius Lœnas. Assassin de Cicéron, 83. I.

Pontius. Chef des Samnites. Ce qu'il disait, 101. II. Sa conduite plus noble que celle des Romains, 309.

Possidonius. Cite des exemples de choses si infâmes qu'on ne pourrait se les permettre pour le salut de la patrie, 277. I. -- A omis de traiter de la comparaison de l'utile et de l'honnête, 129. II. Son témoignage sur la même omission faite par Panœtius, 131.

Préteurs. Quelles étaient leurs fonctions, et comment on les élisait, 361 et 290. II.

Probité. Ne doit jamais être sacrifiée à nos amis, 173. II. (Voyez *honnêteté, justice.*)

Procès. Il faut faire beaucoup pour les éviter.

Professions. Il y en a d'honorables et de viles. Quelles sont celles de l'une et l'autre espèce, 265 et *suiv.*

Prononciation. Qualités qu'elle doit avoir, et comment on peut les acquérir, 245. I. (Voyez *langage, parole.*)

Promesses. Circonstances où on en est dégagé, 125. I. Arrachées par violence n'engagent point, *idem.* Réflexions sur un passage de Cicéron, relatif aux occasions dans lesquelles on est dégagé de sa promesse, 286. -- Nouveaux détails sur les circonstances où l'on n'est pas obligé de garder ses promesses, 233 et *suiv.* II. (Voyez *engagemens, obligations.*)

Propreté. Règles à observer sur ce point, 213. I.

Propriétés. Il n'y en a point dans la nature. Sur quoi elles se fondent, 113. I. Le premier devoir des chefs du gouvernement est de conserver à chacun les siennes, 97. II. (Voyez *agraire.*)

Prospérité. Il faut se posséder au sein de la prospérité, 193 et *suiv.*

Prudence. En quoi elle consiste, 203. I. (Voyez *modération, ordre, sagesse, science.*)

Puberté. Elle est l'époque destinée par la nature au choix d'un genre de vie, 227. I.

Pudeur. La pudeur de l'homme s'est modelée sur les dispositions de la nature, 237. I. Les choses contraires aux devoirs de la pudeur sont si viles qu'on ne peut se les permettre par aucun motif, 277. (Voyez *cyniques.*)

Puffendorf. Sa définition du devoir, et réflexions à ce sujet, 285. I.

Pyrrhon. Sa doctrine tombée, 95. I. En quoi elle consistait, 283.

Pyrrhus. Belles paroles de lui en renvoyant des prisonniers, 135. Notice à son sujet, 289.

Pythagore. Sa belle définition de l'amitié, 153. I. Etait d'un caractère grave, 215. Notice sur lui, 301.

Pythius. Banquier de Syracuse. (Voyez *Canius.*)

Q.

Questeurs. Leurs fonctions, 31. I. 290. II.

R.

Raison. Effets de sa puissance, 101. I. -- Elle n'appartient qu'aux Dieux et aux hommes, 15. II.

Raynal. Ce qu'il dit des marchands qui survendent 311. I.

Reproches. Comment il faut se conduire lorsqu'on est obligé d'en faire, 249. I.
Reconnaissance. Le plus exigeant des devoirs, 143. I. -- Lorsqu'on oblige un homme de bien on obtient la sienne et celle du public, 81. II. Les riches et les puissans en sont susceptibles, 93.
Régner. La passion de régner est le plus grand des crimes dans un état libre ; 219 et *suiv.* II. (Voyez *domination.*)
Régulus. Garde inviolablement sa parole envers les Carthaginois , 135. I. -- Détails sur la conduite qu'il tint en cette occasion, et combien elle fut sublime , 241 et *suiv.*
Repentir. Est souvent une réparation suffisante des injures , 127. I.
Rois. Pourquoi institués , 53. II. Leur sort est d'être trompés , 221. Réflexions sur l'origine et le pouvoir des rois , 286 et *suiv.*
Richesses. Passions des richesses décèle une petite ame , 167. I,
Romulus. Ne peut être justifié du meurtre de son frère, 167 et 305. II.
Roscius. (Amérinus) Défendu dans une accusation capitale par Cicéron , 29. I. 67. II.
Rousseau. (J. J.) Son sentiment sur le scrutin secret et sur celui à haute voix , 31. I. Ce qu'il dit de Caton , 304. -- Ce qu'il dit de la manière dont on élisait un dictateur , 291. II. Passage de cet écrivain sur la beauté de la vertu, et les transports qu'elle excite , 307.
Royauté. Son origine , 53. II.
Rutilius. Disciple de Panœtius , ce qui lui valut une grande réputation de probité et de lumières, 59 et *suiv.* II. Ce qu'il disait de l'ouvrage de Panœtius sur les devoirs , 131. Note à son sujet , 288.

S.

Sage. Ce que les stoïciens entendaient par cette dénomination , 135. II. Les sept *sages* de la grèce et les autres qui ont obtenu ce nom n'étaient pas tels dans l'étendue du mot , 137. Dans quel sens les stoïciens ont pu nous présenter ce modèle idéal qu'ils appellent *sage* , 298.
Sagesse. La première des vertus, et sa définition , 271. I. Se réduit à trois points , 23. II. (Voyez *prudence, science.*)
Salamine. Victoire remportée par les Athéniens à Salamine , 159 et 290. I.
Santé. Soins qu'on lui doit et comment la conserver , 115 II.
Scævola. (Quintus) Fameux jurisconsulte. Eut part à l'éducation de Cicéron , 27. I. Trait de désintéressement de sa part , 193. II. Ce qu'il disait des actes où l'on promet d'agir de bonne foi , 203.
Scaurus. Mots qu'il adressa au père de Cicéron , 27. I.

Eloge qu'en fait Cicéron, 177. Notice sur lui, 301.
Science. Un des principes élémentaires de l'honnêteté, 103. I. La vérité est l'objet de son travail, 107. Ce qu'il faut éviter en s'y livrant, 109. Doit se rapporter au bien de la société, 275. I.
Scipions. (Les deux Africains) Notice à leur sujet, 159 et 291. I. Désintéressement de Scipion, 101. II. Belles paroles du même, 121.
Sénat Romain. Ne distingua jamais son intérêt de l'honneur, 225. II. Réflexions à ce sujet, 306. Renvoie à Annibal des prisonniers parjures, et refusent d'en racheter d'autres qui s'étaient laissés envelopper, 259 et *suiv.*
Serment. Sainteté du serment, et sa définition, 247 et *suiv.* II. Il est rarement permis de s'écarter d'un serment à l'ennemi, 251. En quoi consiste le parjure, *idem.* Combien le serment était respecté par les romains; faits historiques à ce sujet, 255 et *suiv.* (Voyez *engagemens, obligations, promesses.*)
Services. Distinction à faire entre ceux qui nous sont rendus, 145. I. Il ne faut pas nuire aux uns pour obliger les autres, 91 et 95. II.
Silence. A le caractère d'une dissimulation honteuse dès qu'il est intéressé, 185. II.
Société. Etablie par la nature, 101. I. Les hommes se doivent à elle, 113. Rapports que les lois de la société établissent entre les hommes, 145. Divers dégrés de liaison dans la société, 147 et *suiv.*
Socrate. Souvent cité comme chef de plusieurs sectes philosophiques. Notice sur sa personne, 280. I.
Solon. Comparaison entre les services qu'il rendit à son pays et ceux que rendit Thémistocle, 175. Notice sur sa personne et sur la constitution qu'il donna à Athènes, 292.
Sophocle. Anecdote sur ce poëte, 259. I. Notice sur le même, 309.
Souverain bien. Vices des systèmes qui le placent hors de la vertu, 93. I. Consiste à vivre d'une manière conforme à la nature, 133. II.
Statilius. Sénateur, complice de Catilina, 52. I.
Stoïciens. Cicéron suit particulièrement leur doctrine dans le traité *des devoirs*, 95. I. Notice et réflexions sur cette doctrine, 281. Disaient que le souverain bien consiste à vivre d'une manière conforme à la nature et sens de cette maxime, 133. II.
Suffrages. Comment se donnaient à Rome, 31. I. Cicéron blâme le changement du scrutin à haute voix en scrutin secret. J. J. Rousseau est d'un avis contraire.
Sulpicius. (Servius) Fameux jurisconsulte, 87. II. Note à son sujet, 291.
(Caius) se livra à l'astronomie, 109. I.

Sylla. Ses cruautés, 35. II. Notice sur sa vie, 284 et *suiv.*
(Publius) parent du dictateur, et greffier pour la vente des biens des proscrits, 37. II.

T.

Tempérance. On n'en peut avoir si on fait consister le souverain bien dans la volupté, 93. I. Fait partie du quatrième principe élémentaire de l'honnêteté, 197. I. Rien de ce qui lui est opposé ne peut être utile, 263. II. Comment les épicuriens la conciliaient avec leur système, 257. (Voyez *bienséance, modération, ordre.*)
Temps. On doit observer quel est celui propre à chaque chose, 255 et *suiv.* I.
Térence. Belle pensée extraite de ses comédies, 121. I. Cité de nouveau, 267.
Terreur. Domination établie sur elle ne peut être de longue durée, 33 et *suiv.* II. (Voyez *crainte, tyran.*)
Testamens. Un honnête homme rougirait de s'y faire inscrire par des soins étudiés et une amitié feinte, 209. et *suiv.* II.
Thébé. Femme du tyran Alexandre de Phérée. L'assassina, 31. II.
Thémistocle. Comparaison entre les services qu'il rendit aux Athéniens et ceux de Solon, 175. I. Notice sur lui, 292. -- A quel homme il disait qu'il donnerait la préférence pour époux de sa fille, 95. II. Proposition qu'il fait aux Athéniens, rejettée, et pourquoi, 177.
Théophraste. Cité, 89. I. Notice sur ce philosophe, 282. -- Ce qu'il a dit des fêtes qu'on donne au peuple, 73. II.
Thermopyles. Bravoure et dévouement des Lacédémoniens aux Thermopyles, 159 et 290. I.
Thésée. Souhaite aveuglément la mort de son fils Hyppolite, 123. I.
Timothée. Général Athénien, 221 et 306.
Tribuns. Leurs fonctions, 290.
Tribus. En quoi consistait la division des citoyens romains par tribus, 37. I.
Tyrans. La haîne publique est leur partage. Ils en évitent rarement les effets. Exemples des tourmens qu'ils éprouvent, 29 et *suiv.* II. Est-on criminel pour donner la mort à un tyran, même lorsqu'on est son ami, 141. Il n'existe point de société avec les tyrans, 155. Il est glorieux de leur ôter la vie, *idem.* Troubles d'un tyran, 223. Réflexions sur la question de savoir si on est criminel de donner la mort à un tyran, 300 et *suiv.*

V.

Vaisseau. Appartient aux

passagers pendant le trajet, 229. II.
Vendeur. S'il est obligé de déclarer les défauts de ce qu'il vend, 183 et *suiv*. II. Ne doit point aposter d'enchérisseurs, 193. Déclaration que le droit romain exigeait du vendeur d'un bien-fonds, 195 et 197. Sa responsabilité dans la vente des esclaves, 217.
Vengeance. Doit avoir sa mesure, et même se contenter du repentir du coupable, 127. I.
Vénus. (de Co) Tableau d'Appelle, qui demeura imparfait, et qu'aucun peintre n'osa se charger d'achever à cause de sa beauté, 131. I.
Vérité. Sa recherche appartient à l'homme en propre, 103. I. Est l'objet du travail de la science, 107. (Voyez *science*.)
Verrès. Accusé par Cicéron, 34. I. Prévient son jugement par l'exil, 35.
Vertu. Le souverain bien ne peut être placé hors d'elle, 93. I. Son mérite réside essentiellement dans l'action, 109. La philosophie en développe les règles, 9. II. (Voyez *honnêteté*, *souverain bien*.)
Vieillards. Quels sont leurs devoirs, 233. I.
Villes. L'espérance de mettre en sûreté les fruits de leurs travaux a seule engagé les hommes à en bâtir, 99 et 105. II.
Viriatus. Brigand que les armées romaines eurent peine à vaincre, 51. II.
Voltaire. Justifie Cicéron de la sensibilité qu'il témoigna lors de son exil, 63. I. Jugement qu'il porte du traité des devoirs, 285 et *suiv*. Vers qu'il met dans la bouche de Cicéron, 295. Vers de lui sur Caton et réflexions à ce sujet, 306.
Voix. Doit être douce et claire. Moyens de lui donner ces qualités, 245. I. (Voyez *langage*, *parole*.)

U.

Ulysse. Esclave de Circé et de Calypso, 22. I. Notice sur lui, 305. Entendait mal ses intérêts lorsqu'il contrefit l'insensé pour ne pas aller au siége de Troye. Reproches qu'il reçut, 237 et *suiv*. II.
Utile. On a coutume d'examiner avant d'agir si une chose est utile, 97 et 99. I. C'est par abus qu'il s'est établi une distinction entre l'honnête et l'utile, 13. II. Comparaison de plusieurs choses utiles entre elles pour déterminer à laquelle est due la préférence, 117. L'utile ne peut jamais rivaliser avec ce qui est honnête, 137. Il n'est jamais utile de mal faire, 195.
Usages. On n'a pas le droit d'agir ou de parler contre les usages de son pays, 263. I.
Usure, Beau mot de Caton sur le prêt à usure, 119. II.

X.

X Enocrate. Dût une partie de sa célébrité à la sévérité de son extérieur, 217. II. Notice sur sa personne, 302.
Xénophon. Ce qu'il rapporte d'Hercule, 227. I. Un de ses ouvrages traduit par Cicéron, 117. II.

Z.

Z Enon. Soutenait que l'honnêteté est le seul bien, 159 et 304. II.

Fin de la Table des Matières.

BIBLIOTHEQUE ROYALE



TABLE GÉNÉRALE DES MATIERES.

(N. B.) Les chiffres arabes indiquent la page, et les chiffres romains le volume. Pour les articles après lesquels il ne se trouve pas immédiatement de chiffre romain, il faut se reporter au chiffre romain antécédent.

Abeilles. Leur réunion comparée à fa société humaine. *vol*
Abondance. Doit être entretenue dans l'état par ceux qui gouvernent,
Académiciens. Cicéron étoit leur partisan. *p.*
Académiciens. Plusieurs sectes portaient ce nom; quelles étaient leurs opinions, et en quoi elles différaient de celles des péripatéticiens et des stoïciens,
*Académiciens.*Pourquoi disputaient toutes les propositions,
Accusations. Offrent un champ où peut briller l'éloquence,
Académiciens. On se rend odieux en accusant souvent,
Accusés. Gloire qu'obtiennent ceux qui se consacrent à les défendre.
Acilius. A écrit l'histoire romaine en grec,
Action. On considère, avant d'agir, si une action est honnête ou utile,
Action. Le mérite de la vertu réside essentiellement dans l'action,
Action. Circonstances où l'on doute de quelle nature est l'action qu'on se propose,
*Action.*Perplexités où nous jette l'incertitude des avantages qui doivent résulter d'une action,
Administration. Exige des talens aussi recommandables que les fonctions militaires, *suiv.* I.
Admiration. Il est important d'inspirer ce sentiment,
Admiration. Ce qui la produit, *suiv.*
Adoption. Ce quelle était chez les romains.
AEdiles obligés de donner des fêtes au peuple,
AEdiles Quelles étaient leurs fonctions, *suiv.*
AEsopus. Fameux acteur,
AEsopus. Ce qu'il fit en faveur de Cicéron,
Affaires publiques. Répugnance blamable des philosophes à s'en mêler,
Affaires publiques. A qui on doit permettre de s'éloigner des affaires,
Affaires publiques. Obligation d'y prendre part,
Agamemnon. Son voeu d'immoler sa fille était insensé; ne devait pas tenir sa promesse,
Agir. Bien agir vaut mieux que bien penser,
Agis. Roi de Sparte, mis à mort par les Lacédémoniens, et pourquoi,
Agis. Notice à son sujet,
Agraires. (Lois.) Ceux qui les proposent sappent les fondemens de la république, *suiv.*
Agraires. Ce que c'était que la loi agraire, et observations à ce sujet, *suiv.*
Agriculture. La plus noble des professions,
Ajax. Son caractère,
Alexandre. (le grand.) En quoi inférieur à Philippe, son père,
Reproche que son père lui adresse,
Alexandre. (de Phérée.) Angoisses dans lesquelles vivoit ce tyran,
Allobroges. Rôle que-jouèrent les députés de cette nation, dans la conspiration de Catilina,
Amis. Où doivent s'arrêter les égards qu'on leur doit,
Amitié. Ses douceurs, et sur quoi elle se fonde,
Amour de la patrie. Est le plus auguste et le plus fort de tous les liens,
Amour (de l'indépendan Un des caractères distinctifs de la nature de l'homme,
Amour (de l'ordre.) Un des caractères distinctifs de -la nature de l'homme.
Aunibal. Etait cruel,
Aunibal. Rusé,
Aunibal. Notice sur sa personne,
Aunibal. Observations sur les reproches de cruauté et de perfidie qui lui sont faits,
Aunibal. Ce qui lui fit désespérer de parvenir à abattre les Romains,
Antigonus. (roi d'Asie). Douceur de langage qu'i recommandait à son fils.
Antipater. (roi de Macé doine.) Douceur de langage qu'il recomman. dait à son fils,
Antipater (de Sidon.) Philosophe Stoïcien, très-célèbre, auteur de plusieurs épigrammes recueil *lies* dans l'anthologie, et qui fut maître de Caton d'Utique. Son sentiment dans plusieurs questions délicates sur le devoir
Antonius (Caïus.) Collègue de Cicéron,
Antonius Ce que fit Cicéron pour qu'il ne s'opposât point à ses desseins,
Antoine (Marc.) Ayeul du triumvir et célèbre orateur,
Antoine (Marc.) Notice à son sujet,
Antoine (triumvir.) Sa conduite après la mort de César, *suiv.*
Antoine (triumvir.) Demande a ses collègues la tête de Cicéron,
Approbation. Celle des autres ne doit pas nous être indifférente,
Aquilius. Formules. qu'il publia contre le dol
Aratus. (de Sycione.) Sa conduite pour concilier 1 intérêt des proscrits qu'il fit rentrer et des acquéreurs de leurs bien s,
Aratus. (de Sycione.) Réflexions sur sa conduite,
Aristide. Tait rejeter une proposition de Thémistocle, quoiqu'elle parût avantageuse, parce qu'elle n'étoit pas honnête,
Aristide. Notice à son sujet,
Aristide. Anecdote d'un citoyen qui votait pour son bannissement, et réflexions sur ce fait,
Aristippe.
Ariston. Sa doctrine tombée,
Ariston. En quoi elle consistait,
Aristote. Notice sur ce philosophe,
Aristote. Ce qu'il dit des profusions qui ont lieu dans les fêtes,
Armée. On n'est pas assez riche si on ne peut entretenir une armée,
Armée. C'est peu d'avoir de grandes armées au dehors, si l'on n'a de bons conseils au dedans,
Artifice. Combattu par les lois et la philosophie; mais d'une manière différente.
Artifice. Ne peut être confondu avec la prudence,
Art de parler. (Voyez *éloquence.*)
Assas. (d') Son admirable dévouement; et réflexions à ce sujet,
Atrée.
Atticus. Commencement de l'amitié qui exista entre lui et Cicéron.
Avarice. Source la plus commune des injustices,
Avarice. Ceux qui administrent les affaires publiques doivent éviter jusqu'au soupçon d'avarice,
Avarice. Il n'y a pas de vice plus bas,
Avocat. Peut prendre le parti de la vraisemblance,
Avocat. Peut prendre le parti de la vraisemblance,

B.

Basilus. Taux testament sous son nom,
Bardylis. Fameux brigand,
Bâtimens. Règles à observer lorsqu'on bâtit,
Boyard. A renouvelle le trait de bravoure d'Horatius Coclès,
Beauté. On y distingue la majesté et les graces,
Bêtes. Services qu'elles rendent, domptées par les hommes, *suiv.* II.
*Bêtes.*Leurs ravages ont souvent détruit des races entières d'hommes,
Bienfaisance. Conforme ànotre nature. Règles qu'il y faut observer, *suiv.* I. (Voyez *Bienfaits, Libéralité.*)
Bienfaits. Doivent être utiles à nos amis, sans nuire à personne
Bienfaits. Ne doivent pas s'étendre au-delà de nos moyens,
*Bienfaits.*Doivent être proportionnés au mérite de chacun,
Bienfaits. Considérer dans leur distribution les besoins de chacun; et s'il ne peut être secouru que par nous,
Bienfaits. Sont un des moyens de gagner la bienveillance,
Bienfaits. Ce qu'on a coutume de consulter pour placer ses bienfaits, et en faveur de qui notre intérêt bien entendu les sollicite,
Bienséance. Est intimement liée à l'honnêteté, *suiv.* I.

Bienséance. Observée par les poëtes,
Bienséance. Devoirs qui en dérivent,
Bienséance. Pour la conserver, il ne faut pas sortir de son naturel, *suiv.*
Bienséance. Fait une loi de persévérer dans le genre de vie qu'on a choisi,
Bienséance. La bienséance considérée dans ses détails,
Bienveillance. Quels sont les moyens d'exciter en sa faveur celle des autres, *suiv.* II.
Bonne Déesse. Ses mystères,
Bonne foi. Base de la justice,
Combien il faut la respecter, *Foi.*)
Brigands. Ont besoin de conserver entr'eux des traces de justice,
Brutus (Junius.) Dépouille Collatinus du . consulat,
Brutus (Junius.) Notice à son sujet,
Brutus (Marcus.) Demande qu'il fait à Cicéron,
Brutus (Marcus.) Dissimule avec César,
Brutus (Marcus.) Sa conduite après la mort de César,
Brutus (Marcus.) Réflexions sur le meurtre de César dont il fut auteur, *suiv.* II
C.
Callicratidas. Général lacédémonien. Faute qu'il fit,
Callicratidas. Son caractère,
Calliphon. Ce philosophe veut accorder l'honnêteté et la volupté,
Calomnie. Mal à propos présentée comme suite nécessaire de la liberté des opinions, au comme avantageuse à la société, en ce qu'elle tient immédiatement à la censure des hommes publics, *suiv.* II.
Candidats. Se mettaient eux-mêmes sur les rangs pour les emplois publics. Avantages de ce système. Pourquoi on les nommait ainsi,
Canius. Chevalier romain. Ce qui lui arriva,
Caractères. La nature nous a revêtus de deux caractères; et en quoi ils consistent,
Caractères. Ne pas contrarier son caractère,
Caractères. Il y a des caractères dont aucuns ne sont blamables, quoiqu'opposés,
Caractères. Influence étonnante de la diversité des caractères,
Caractères. Troisième caractère que nous recevons du hasard. Quatrième, de notre choix,
Caractères. Observations sur la diversité des caractères, *nature. naturel.*)
Catilina. Son portrait, tracé par Salluste,
Catilina. Sollicite le consulat,
Catilina. Dispose les moyens d'exécuter sa conjuration,
*Catilina.*Va rejoindre son armée,
Catilina. Périt sur le champ de bataille,
Caton (le censeur.) Ce qu'il écrivit à son fils, qui servait dans l'armée de Popilius,
Caton A. fait un recueil d'apophtegmes,
Caton Notice sur lui,
Caton Sa réponse à quelqu'un qui lui demandait quelle est la meilleure-propriété, *et suiv.* II.
Caton (d'Utique.) Son opinion contre les conspirateurs complices de Catilina,
Caton (d'Utique.) Effet de la sévérité de son caractère,
Caton (d'Utique.) Notice sur sa personne.
Caton (d'Utique.) Notice sur sa personne. Trop exigeant envers les fermiers de la république,
Catulus. Eclatant témoignage qu'il reçut de l'estime publique,
Catulus. Proclame dans le sénat: Cicéron *père de la patrie*
Catulus. Eloge qu'en fait Cicéron
Catulus. Les deux Catulus père et fils, étaient recommandables par leur affabilité,
*Catulus.*La beauté de leur prononciation les plaça au rang des orateurs les plus distingués,
Centumalas, (Claudius) Sa mauvaise foi dans la vente d'une maison,
Centuries. Comment le peuple romain était distribué dans les assemblées par centuries *suiv.* I.
César. Son opinion dans l'affaire des complices de Catilina,
César. Son association avec Pompée et Crassus,
César. Sa conduite et ses dispositions à l'égard de Cicéron,
César. La guerre éclate entre lui et Pompée,
César. Bon accueil qu'il fait à Cicéron après avoir vaincu Pompée,
César. Demande le titre de roi et est assassiné dans le sénat
César. Mot de Montesquieu à son sujet,
César. Mot de Montesquieu à son sujet, Sa mort prouve qu'un tyran est toujours victime de la haine publique,
César. Notice sur sa personne,
Cethegus. Sénateur complice de Catilina,
Chefs de l'Etat. Leurs devoirs,
Choix. D'un genre de vie, *suiv.* I.
Choix. On doit tout ramener dans ce choix aux dispositions da la nature,
Chrysippe. Mot ingénieux de ce philosophe,
Cicéron. En quelle année il naquit; ce qu'étaient ses parens,
Cicéron. Quels furent ses maîtres et premiers ouvrages qu'il composa,
Cicéron. Suit le barreau; plaidé pour Roscius,
Cicéron. Ses voyages. Senlie d''amitié avec Atticus,
Cicéron. Sollicite la questure, et est envoyé en Sicile,
Cicéron. Avanture plaisante qui lui arrive à son retour,
Cicéron. Demande l'édilité,
Cicéron. Accuse Verrès,
Cicéron. Est nommé préteur,
Cicéron. Assiste aux leçons des philosophes pendant sa préture,
Cicéron. Obtient le consulat,
Cicéron. Sa conduite conciliatrice en entrant en fonctions, *suiv.*
Cicéron. Dénonce Catilina au sénat,
Cicéron. Honneurs qu'il reçoit pour avoir déjoué cette conspiration,
Cicéron. Son consulat expire,
Cicéron. Persécutions qu'il éprouve,
Cicéron. Son exil,
Cicéron. Se montre sensible à cette disgrâce,
Cicéron. Son rappel proposé, et décret du sénat à ce sujet,
*Cicéron.*Foule innombrable qui sa rend à Rome pour voter en sa faveur,
Cicéron. Son retour; accueil qu'il reçoit à son passage,
Cicéron. Ouvrages qu'il écrivit à cette époque,
Cicéron. Est nommé gouverneur de Cilicie,
Cicéron. Comment en remplit les fonctions,
Cicéron. Sa réponse à une demande indiscrète de Brutus,
Cicéron. Victoire qu'il remporte sur les Parthes,
Cicéron. De retour à Rome, suit le parti de Pompée, contre César,
Cicéron. Après la défaite de Pompée, se tient éloigné des affaires. Ouvrages qu'il compose dans sa retraite,
Cicéron. Réflexions sur sa conduite avec César,
Cicéron. Veut se retirer à Athènes après la mort de César, et revient sur ses pas,
Cicéron. Prononce les Philippiques contre Antoine,
Cicéron. Est proscrit par les triumvirs,
*Cicéron.*Veut s'embarquer,
*Cicéron.*Est contrarié par les . vents, *idem.* Ses assassins l'investissant; fermeté qu'il montre à ses derniers momens,
Cicéron. Son éloge,

Cicéron. Rappelle les événemens de son consulat et le témoignage que lui rendit Pompée,
Cicéron. Réflexions apologétiques sur son amour pour la gloire,
Cicéron. Expose pourquoi il se livre aux études philosophiques,
Cicéron. Fut élevé aux charges publiques aussi-tôt que son âge lui permettait d'y prétendre,
Cicéron. Motifs de sa retraite et de son éloignement de Rome,
Cicéron. (Marcus) Fils du précédent, naquit dans l'année du consulat de son père,
Cicéron. (Marcus) Le traité *des devoirs* lui est adressé,
Cicéron. (Marcus) Notice sur sa personne,
Cimon. Fils de Miltiade. Son hospitalité,
Cimon. Notice à son sujet,
Cléombrote, Livre batailla à Epaminondas contre toute raison,
Clodius, Qui il était,
Clodius, Ses ressentimens contre Cicéron, et leur cause,
Clodius, Se fait adopter par un plébéïen, et sollicite le tribunal,
Clodius, Comment parvient à ses fins, *suiv.*
Clodius, Fin de son tribunal,
Clodius, Ses vains efforts pour s'opposer au rappel de Cicéron,
Clytemnestre. Femme d'Agamemnon. Citée comme personnage d'une tragédie d'Accius.
Coclès. (Horatius.) Son courage et sa belle action,
Colère. Ne doit jamais avoir part à nos jugemens,
Collatinus. Dépouillé du consulat par Brutus son collègue; et si cette conduite fut juste,
Comédiens. Leur discernement dans le choix des rôles qui leur conviennent,
Comédiens. Précautions de décence qu'ils prenaient en montant sur le théâtre,
Commerce. De quelle manière il s'exerce honorablement,
Commerce. Les gains qui se fondent sur le mensonge sont honteux,
Commerce. Réflexions sur cette sorte d'improbité,
Commun. Quelles sont les choses dont on doit laisser la jouissance en commun, *suiv.* I.
Comparaison. La comparaison entr'elles de deux choses honnêtes où de deux choses utiles à été omise par Panetius; elle doit faire partie de la discussion sur les. devoirs,
Comparaison. Cicéron établit la comparaison des choses honnêtes entr'elles, *suiv.*
Comparaison. Il établit la comparaison entre les choses utiles,
Confiance. Moyens de l'obtenir, *suiv.* II.;
Confiance. repose sur les lumières et la probité,
Confiance. Laquelle de ces deux qualités en inspire davantage,
Conon. Général athénien,
Consuls, Fonctions et durée de leur magistrature,
Conscience. Défend de s'approprier le bien d'autrui,
Conscience. est l'organe de la Divinité,
Conventions. Doivent être interprêtées suivant la bonne foi, *engagemens, obligations, promesses.*)
Conversation. Est un art qui mériterait d'être cultivé, *suiv.* I.
Conversation. Il ne faut pas s'en emparer exclusivement,
Conversation. Sujets sur lesquels elle doit rouler,
Corinthe: Politique odieuse des romains lorsqu'ils la détruisirent,
Courage. Impossible d'en avoir si l'on regarde la douleur comme le plus grand des maux,
Courage. Comment défini par les stoïciens,
Courage. Courage domestique, qui n'est pas inférieur à la valeur guerlière,
Coutumes. On est obligé de se soumettre à celles de son pays.
Crainte. Rien de plus insensé que de vouloir gouverner par elle, *terreur.*)
Crassus. (Lucius) Orateur célèbre,
Crassus. (Lucius) Orateur célèbre, I.
Crassus (Marcus) disait qu'on n'est point assez riche, si on ne peut entretenir une armée,
Crassus (Marcus) Vil flatteur de Sylla,
Crassus (Marcus) Profite d'un faux testament,
Crassus (Marcus) prêt à sauter de joie dans la place publique, pour un héritage,
Cratippe. Philosophe d'Athènes, dont le fils de Cicéron suivait les leçons,
Cruauté. Rien ne répugne tant à la nature
Curion. Se glorifiait d'être parvenu aux charges sans avoir donné de fêtes au peuple pour obtenir ses suffrages,
Curion. Tort qu'il eut, de dire dans le sénat qu'une demande était juste, et d'ajouter qu'il ne convenait pas aux intérêts de la république de l'accorder,
Curius decouvre a aa maî- tresse les complots de Catilina,
Cyniques: Raisonnemens par lesquels ils combattent le sentiment de la pudeur,
Cyniques: Il faut proscrire leur système,
Cyrenéens. Secte de philosophes, leur système,
Cyrsile lapidé par les Athéniens, pour leur avoir proposé une lâcheté,

D.

Damon et *Pithias.* Philosophes pithagoriciens. Trait sublime de leur amitié,
Décence. (Voyez *bienséance.*)
Décius. Leur dévouement patriotique; en quoi il consista,
Défauts. Nous frappent plus dans autrui que dans nous-mêmes,
Défauts. Bonne méthode des maîtres pour les corriger,
Défenseurs. Leurs fonctions gratuites à Rome,
Définition. Toute dissertation doit commencer par la définition de son objet,
Délibérations. (Voyez *considérations.*)
Démarche, ne doit être ni lente ni précipitée,
Démétrius. (roi de Macédoine, surnommé le preneur de villes.) Les Macédoniens se révoltèrent contre lui,
Démétrius (de Phalère), Orateur à la fois et philosophe,
Démétrius Notice saf sa personne,
Démosthènes eût traité les. matières philosophiques avec tout l'éclat de l'éloquence s'il eût voulu faire cet usage de son talent,
Démosthènes Notice sur sa personne,
Denis (le tyran.) A quel point il. était tourmenté de la terreur qu'il inspirait,
Denis Notice à son sujet,
Dépendance. Une ame bienfaite en est ennemie.
Dépendance. Ce qui fait que les hommes se mettent dans la dépendance d'un autre,
Dépenses. Celles des fêtes données au peuple, frivoles et sans fruit,
Dépenses. Circonstances dans lesquelles il ne faut pas les refuser, et avec quelle réserve on doit les faire,
Dépenses. les plus louables sont. celles relatives à des ètablissemens publics,
Dépôt. Circonstances où l'on n'est pas obligé de le garder,
Désintéressement, est une des vertus qui excite le plus l'admiration,
Désintéressement, Exemple du désintéressement des anciens Romains,
Désintéressement, est le plus sûr moyen dans les glandes places pour se concilier les esprits, *avarice,*)
Devoirs. Tiennent *à* la dignité de notre nature et aux intérêts de notre union, *suiv.* I.
Devoirs. Le mot *devoir* mal entendu,
Devoirs. Tous les philosophes ont traité des *devoirs,*
Devoirs. Définition du *devoir*,
Devoirs. Définition du *devoir*, et note sur cette définition
Devoirs. Division du devoir en *demi devoirs* et *devoirs parfaits,*
Devoirs. Devoirs à remplir envers ceux qui nous ont offensé,
Devoirs. Quels sont les devoirs dont on ne peut se dispenser envers personne
Devoirs. L'expérience est nécessaire pour la pratique des devoirs
Devoirs. Si la définition du *devoir* donnée par Cicéron remplit son objet, *suiv.* I
Devoirs. Si la définition du *Demi-de-voirs,* font le véritable objet du traité de Cicéron,
Dictateur. Ses fonctions. Comment on le nommait,

Dicoearque. philosophe illustre, a écrit que les propres fureurs des hommes, comme les guerres et les séditions en ont fait périr un plus grand nombre que les autres fléaux réunis,
Dieux. Nous leur sommes redevables avant tout,
Dieux. Comment nous pouvons nous les rendre favorables,
Dieux. ne nous font point de mal,
Dieux. ne sont pas susceptibles de courroux,
Dinomachus a voulu associer l'honnêteté et la volupté,
Dion. Formé par Platon,
Dion. Notice à son sujet,.
Disette. Un marchand qui porte du bled quelque paît en tems de disette, doit-il avertir, au risque de Tendre moins cher, que d'autres marchands vont en apporter aussi?.
Divertissemens. (Voyez *jeux.*)
Dol. Sa définition par Aquilius.
Dol. puni par les lois,
Dol. Peu d'affaires en sont exemptes,
Domination. Etablie sur la terreur ne peut être de longue durée,
Domination. Celle du peuple romain était bienfaisante dans l'origine; comment et à quelles époques elle dégénéra, et *suiv.*
Douleur (la) est moins contraire à la nature que d'enlever à autrui ce qui lui appartient,
Douleur N'est pas le plus grand mal, et n'en est pas même an,
Droit civil Ordonne au vendeur d'un bien fonds d'en déclarer les vices,
Droit civil Ce qu'on entend par *droit civil,*
Droit des gens. S'oppose à ce qu'il soit libre à un individu de nuire aux autres pour son avantage,
Droit des gens. Ce qu'on entend par *droit des gens,*
Droit. (science du) Combien elle était honorée chez les Romains et propre à concilier la faveur publique à ceux qui s y livraient,
Drusus. Austérité de son caractère,

E.

Egalité. Sur quoi elle se fonde et en quoi elle consiste, *suiv.* I
Egalité. Egalité des fortunes attaque directement le but des sociétés,
Egalité. Sans égalité il n'est point de droits,
Egards. Distinguer dans ce que nous devons aux autres les égards et la jus tice,
Egards. En quoi consistent les égards,
Egine. Politique révoltante des Athéniens à l'égard des habitans de cete île,
Eloquence: attire la faveur publique,
Eloquence: Il n'y a rien au-dessus de l'éloquence, *suiv.;* I
Eloquence: dégénère à Rome,
Enfans. La place qui leur appartient dans nos affections,
Enfans. La gloire des pères est le plus précieux héritage qu'ils puissent recueillir,
Engagemens. Est-on obligé de garder tous ceux auxquels la violence et la ruse n'ont point eu de part?
Ennemi. Sens de ce mot dans son origine,
Ennemi. La parole qu'on lui donne est inviolable,
Ennemi. Cicéron prend le change dans l'explication qu'il attribue au mot *ennemi*en latin,
Ennius: pensée de ce poëte,
Ennius: Citation du même sur Pyrrhus,
Ennius: Autre citation,
Ennius: Citation du même sur Fabius-Maximus,
Ennius: Autre citation,
Ennius: Autre,
Ennius: Notice sur ce poëte,
Epaminondas dût ses vertus à *Lysis,*
Epaminondas Notice sur ce grand homme,
Epicure. Conséquence de son système,
Epicure. Observations sur sa doctrine,
Epigones. Tragédie d'Euripide, dont le sujet est la seconde guerre de Thèbes, et qui fut traduite en latin par Accius,
Esclaves. On leur doit justice, et comment il faut les traiter,
Esclaves. On doit faire connaître leurs défauts lorsqu'on les vend,
Esclaves. Si on doit les nourrir dans une grande disette, et lequel on doit jeter d'un cheval de prix ou d'un esclave lorsqu'il faut sacrifier partie de la cargaison d'un vaisseau en péril,
Etéocle. Maxime abominable qu'Euripide met dans sa bouche,
Etéocle. Maxime abominable qu'Euripide met dans sa bouche,
Etrangers. Leurs devoirs,
Etrangers. leurs propriétés, sacrées comme celle des citoyens,
Injustice de leur interdire tout accès ou tout commerce dans la cité,
Euripide. Citation de ce poëte,
Euripide. Autre
Euripide. n'a pas mérité un reproche que lui fait Cicéron,
Exercice (l') conserve la fraîcheur du teint,

F.

Fabius Maximus. Vers d'Ennius à sa louange, .
Fabius Maximus. Etait d'un secret impénétrable,
Fabius Maximus. Notice à son sujet, et sa réponse à Annibal,
Fabricius. Comment il accueillit un traître qui offrait d'empoisonner Pirrhus,
Fabricius. Notice à son sujet,
Fêtes: doivent être regardées comme dépenses frivoles,
Fêtes: Les édiles étaient obligés d'en donner, et plusieurs en donnèrent de magnifiques,
Fils S'il doit dénoncer son père qui vole ou conspire, *suiv.* II.
Fimbria. Idée qu'il avait d'un honnête homme,
Flatteurs. Il ne faut pas les confondre avec les amis,
Foi. (Bonne foi.) D'où dérive le mot foi,
Foi. (Bonne foi.) Sa statue placée auprès de celle de Jupiter, *suiv.* II.
Foi. (Bonne foi.) Quelle est la force de ce mot, *suiv.*
Fortune. Ne pas abandonner le soin de sa fortune et comment eu user,
Fraude. Est une des manières de commettre l'injustice,
Fulvie, dévoile à Cicéron les complots de Catilina,

G

Généraux. Etaient dans Rome les protecteurs des nations et des cités soumises par leurs armes,
GÉnéraux. Etaient dans Rome les protecteurs des nations et des cités soumises par leurs armes,
Générosité. Est la vertu dont on sait le plus de gré à un homme puissant; et pourquoi,
Genre de vie. Voyez *Choix.*
Giges. Berger du roi de Lydie, dont Platon raconte l'aventure,
Gloire. Le désir de la gloire a ses dangers,
Gloire. La gloire des pères est le plus précieux héritage des enfans,
Gloire. En quoi consiste la gloire,
Gloire. Il faut savoir la placer à propos,
Gloire. La plus courte voie pour y arriver est d'être en effet ce qu'on voudrait paraître,
Gouvernement, a pour but l'avantage de ceux pour qui on gère, et non de ceux qui gèrent,
Gracchus. (Tibérius) tué par Scipion Nasica,
Gracchus. (Tibérius) tué par Scipion Nasica, Pourquoi et comment,
Gracchus. (Tibérius) Réflexions sur cette action de Scipion,
Gracchus. (Tibérius) - Les Gracques regardés comme séditieux.,
Gracchus. (Tibérius) (Caius),
Grandeur d'ame: dérive d'un amour naturel da l'indépendance,

Grandeur d'ame: est un des principes élémentaires de l'honnêteté,
Grandeur d'ame: Ses effets,
Grandeur d'ame: est le plus brillant des principes élémentaires de l'honnêteté,
Grandeur d'ame: blamable si la justice ne la . domine,
Grandeur d'ame: en quoi consiste
Grandeur d'ame: à quoi on la reconnaît,
Grandeur d'ame: Nouveaux développemens sur ses caractéres,
Grandeur d'ame: Ce qui lui est opposé ne peut pas être utile, *suiv.* II.
Gratidianus. Parent de Cicéron. Son affaire avec Orata,
Gratidianus. Sa conduite envers ses collègues pendant sa préture,
Guerre, à ses lois,
Guerre, Quels sont les motifs légitimes de prendre les armes,
Guerre, consacrés dans le code fécial,
Guerre, Deux sortes de guerres: celles pour l'honneur et celles pour la vie. Comment on doit s'y conduire,
Guerre, Lois de la guerre, expression impropre,
Guerre, Observation sur la distinction de deux sortes de guerres,
Guerre, Si la guerre est un fléau inévitable pour les peuples, *suiv.*

H.

Haine. Il n'est point de puissance assez forte pour résister à la haine publique,
Hasard. Son influence sur nos destinées,
Hécaton. Auteur d'un traité *des devoirs.* Maximes qu'il y professe,
Hécaton. Questions qu'il agite, et comment il les résout; *suiv.*
Hercule. Ce qu'il fit lorsqu'il voulut choisir un genre de vie,
*Hercule.*Pourquoi placé au rang des Dieux,
Herillus Sa doctrine tombée,
Herillus en quoi elle consistait,
Hirrius dépensait des sommes énormes pour entretenir des poissons, *suiv.*
Homme. Différence entre lui et les autres animaux,
Homme. est curieux de la vérité; éprouve le désir de dominer; est sensible à l'ordre,
Homme. - Combien les hommes tirent d'avantages de leur union, *suiv.* II.
Homme. Désastres que produit leur mésintelligence,
Homme. Il faut se rendre les autres hommes favorables,
Homme. Il n'est pas de manière d'être où l'on puisse se passer des autres,
Homme. Rien ne répugne tant à la nature de l'homme qu'une action honteuse,
Homme de bien. Comment se doit conduire s'il est juge dans la cause de son ami.
Homme de bien. Ce que c'est que l'homme de bien,
Hommes d'état. Caractère qui leur convient,
Honnêteté. Ce qui. la constitue,
Honnêteté. L'honnêteté est le seul bien désirable ou au moins celui qui l'est le plus,
Honnête. On a coutume d'examiner avant que d'agir, d'agir, si ce qu'on se propose est honnête,
Honnête. I. Principes dont émane tout ce qui est honnête, *suiv.*
Honnête. Comparaison entre plusieurs choses honnêtes, pour déterminer la préférence, *suiv.*
Honnête. - L'honnête est toujours utile, et rien n'est utile que ce qui est honnête, *suiv.,*
Hortensius, Célèbre orateur, rival de Cicéron. Sa manie et ses dépenses énormes pour des poissons,
Hortensius, Profite d'un faux testament,
Hospitalité. Combien il est honorable de l'exercer,

J.

Jason (dePhères.) Quel était son mérite,
Jeunes gens. Leurs devoirs,
Jeunes gens. - Leur âge respecté par l'envie trouve par-tout de l'indulgence et de l'intérêt,
Jeunes gens. La guerre leur offre des moyens de se distinguer,
Jeunes gens. Donnent bonne opinion d'eux-mêmes en s'attachant à des hommes de mérite,
Jeux. La nature ne nous a point faits pour eux,
Jeux. Comment on doit en user,
Justice. Quelle est sa première loi,
Justice. Sa base est la bonne foi,
Justice. Acte de justice change quelquefois de nature, et en quelles occasions, *suiv.* ;
Justice. est due aux hommes du plus bas rang,
Justice. Devoirs de la justice préférables à ceux qui ont pour objet l'étude des sciences,
Justice. ne doivent pas passer avant ceux de la modération et de la pudeur
Justice. La justice n'est point de convention,
Justice. excite l'affection, la confiance et l'admiration des autres en faveur de celui qui la pratique,
Justice. Il faut la cultiver pour elle seule,

I.

Impôts. Les chefs de l'état . doivent observer de n'en pas charger le peuple,
Indépendance. L'amour de l'indépendance est naturel à l'homme
Indépendance. est le but de ceux qui recherchent les honneurs et de ceux qui les fuient,
Industrie. Ses effets admirables, *suiv.* II.
Ingratitude. Est odieuse à tout le monde, et pourquoi,
Ingratitude. n'est point une vertu populaire et républicaine et cause la ruine des gouvernemens, *suiv.*
Injustice. Il y en a de deux sortes,
Injustice. Différence entre celle qui est l'effet d'un premier mouvement et celle qu'on commet de sang-froid,
Injustice. se commet souvent par une interprétation artificieuse de la loi,
Injustice. deux manières de la commettre,
Isocrate.
Isocrate. Notice sur cet orateur,

L.

Labéon. Comment il jugea un différend entre les habitans de Naples et ceux de Noie,
Loelius,
Loelius, Notice à son sujet,
Loelius; Réprima Viriatus,
Langage, est de deux sortes: *oratoire* ou *familier,*
Largesses. Ne doivent point aller jusqu'à dissiper son patrimoine,
Largesses. Règles à suivre dans leur application,
Lentulus. Sénateur et l'un des complices de Catilina,
Lentulus. conduit en prison par Cicéron, et mis à mort,
Leuctres. Victoire remportée par les Thébains,
Libéralité. Conforme à notre nature. Règles qu'il y faut observer,
Libéralité. Deux sortes de libéralités: donner ou rendre,
Libéralité. Les déprédations suivent les excessives libéralités,
Libéralité. Il ne faut pas confondre le libéral et le prodigue,
Libéralité. Quelles sont les libéralités utiles
Liberté Pourquoi l'homme y a droit, et en quoi elle consiste, *suiv.* I.
Liberté Rien de si préjudiciable que son abus,
Loenas. (Popilius.) *Asisassin* de Cicéron,
Logement. Comment un homme qui tient un range doit être logé,
Magnificence du logement fait honte au maître, si son mérite n'y répond,
Lois. Il faut se soumettre à celles de son pays.
Lois. Comment entendre ce que dit Cicéron, qu'on ne doit agir ni parler contre les lois de son pays,

Lois. - Quelle fut l'origine des lois,
Lois. Elles sont ennemies du dol.
Lois (des douze tables.) Sur les tutelles,
Sur le serment,
Lois (féciales.) Ce qu'elles exigeaient pour autoriser la guerre,
Lucullus conseille à Cicéron de préférer à l'exil une résistance à force *armée,*
Lucullus Sa magnificence dans ses maisons de campagne,
Lucullus Notice sur sa personne,
Lucullus Notice sur ses maisons,
Lycurgue. Législateur de Lacédémone. Ses lois contribuèrent encore plus aux victoires de Lacédémone que le mérite des généraux de cette république,
Lycurgue. Notice à son sujet et sur la constitution qu'il donna à son pays. Réflexions sur cette constitution, et ce qu'elle avait de contraire à la *liberté*et a l'humanité, *suiv*
Lycurgue. Son caractère,
Lycurgue. Observations à ce sujet, et ce qu'il disait des sermens,
Lysis. Instituteur d'Epaminondas,

M.

Magistrats. Leurs De voirs,
Maisons. On ne pouvait faire disparaître les trophées de celles qui avaient appartenu à des généraux vainqueurs lorsqu'on les . vendait,
Manilius. Loi proposée par ce tribun; quel en était l'objet.
Manlius (Torquatus). Sa conduite envers l'accusa teur de son père,
Manlius Sa rigueur envers son fils,
Manlius Réflexions sur sa conduite,
Marathon. Victoire remportée à Marathon par les Athéniens,
Marcellus. Notice sur sa personne. Prit Syracuse, et comment se comporta envers Archimède, *suiv.* I
Marchands. Ne doivent pas survendre,
Marchands. Ont besoin d'une renommée de justice,
Marchands. Si un marchand pour mieux vendre son bled dans un temps de disette, peut se dispenser d'avertir qu'il en vient d'autres après lui, *suiv* I
Marius. Moyen peu honnête dont il usa pour parvenir au consulat,
Marseille. Conduite indigne de Coesar envers cette ville,
Maux. Il faut entre plusieurs choisir le moindre, et savoir en tirer quelqu'avantage,
Maux. Les maux corporels sont moins contraires à la nature que d'enlever à autrui ce qui lui appartient,
Mèdes. Pourquoi ils créèrent des rois,
Médisance. Il faut éviter da dire des absens un mal, vrai ou supposé,
Médus. Tragédie de Pacuvius,
Ménalippe. Tragédie d'Accius,
Mépris. Différence entre avoir du mépris pour quelqu'un, ou mal penser de lui,
Mépris. Le mépris des biens et des maux extérieurs est l'objet de l'admiration publique,
Mérite. On doit proportionner ses bienfaits au mérite de chacun,
Mérite. Comparaison entre le mérita guerrier et le mérite administratif,
Métellus. Opposition de ses sentimens avec ceux de Scipion l'africain,
Métellus. Notice sur ce général,
Métrodore. Comment ce philosophe définissait le bonheur,
Métrodore. Vice de cette définition,
Militaires. (Faits) Si on a raison de les élever au-dessus des autres?
Minos.
Mirabeau. Comparé à Démosthênes,
Milon. (Annius) acheta des gladiateurs pour défendre Cicéron,
Milon. (Annius) acheta des gladiateurs pour défendre Cicéron,
Milon. (Annius) Notice sur son sujet,
Modération. Définition de ce mot, *suiv.* I.
Modération. Réflexions sur les caractères de la modération,
Moeurs. Ce serait une contradiction de vouloir la liberté sans les moeurs, *préface*, page 1. La ressemblance des moeurs est le fondement de l'amitié,
Molière. Réflexions sur l'opposition des caractères d'Alceste et de Philinte, dans son Misanthrope,
Montesquieu. Ce qu'il a dit de César,
Montesquieu. Examen d'une opinion qu'il a énoncée sur Caton,
Morale. C'est en renverser les bases que de placer le souverain bien hors de la vertu,
Mort. Celles de Socrate et de Caton les plus belles de l'antiquité: différence que le sentiment des convenances y a apporté,
Mort. La mort est moins contraire à la nature que l'injustice, *suiv.* II,
C'est calomnier la divinité que de redouter la mort,
Mummius. Vainqueur de Corinthe, Son désintéressement,
Anecdote et notice sur ce général,

N.

Nasica. (Scipion) tue Tibérius Gracchus,
Nasica. (Scipion) En quelle occasion et comment,
Nasica. (Scipion) Observations sur les éloges donnés à cette action,
Nature. L'injustice lui est plus contraire que la pauvreté, la douleur et la mort, *suiv.* II.
Nature. Permet à chacun de travailler à acquérir pour soi pat préférence aux autres,
Nature. Rien ne lui répugne tant que la cruauté,
Le véritable état de nature est la société, *suiv.* II.
Naturel. Il ne faut pas s'en écarter,
Nourriture. Quelle est celle qui convient,

O.

Ordre. L'homme est né sen¯sible à l'ordre,
Ordre. L'amour de l'ordre est un des principes élémentaires de l'honnêteté,
Ordre. En quoi consiste l'ordre, *suiv.* I
Obligations. Celles que la société nous imposent classées suivant la grandeur des devoirs qui en résultent, *engagemens, promesses* .)
Othon. Sa loi pour assigner aux chevaliers un banc distingué aux spectacles. Effets qu'elle produisit, *suiv.* I.

P.

Paysans. Idée qu'ils se forment de la probité,
Panoetius. (auteurd'un traité sur les *devoirs,* qui a servi de modèle à Cicéron,) a omis de définir le devoir,
Panoetius. Trois considérations, selon lui, peuvent nous arrêter avant . d'agir,
Panoetius. La division qu'il établit laisse quelque chose à desirer,
*Panoetius.*Cicéron s'attache particulièrement à le suivre avec quelques changemens,
Panoetius. N'a point traité, quoiqu'il l'eut promis, la troisième des considérations qu'on a coutume d'examiner avant d'agir, *idem* et *suivantes.* A vécu trente ans après la publication de son ouvrage,
Panoetius. Comment il s'est exprimé sur l'apparente opposition de l'utile et de honnête,
Panoetius. Note à son sujet,
Pappius. Auteur d'une loi . sur les étrangers,
Parens. Devoirs envers eux,
Paresse. Eloigne des affaires publiques beaucoup plus que les motifs de désintéressement qu'on allègue,
Parjure. En quoi il consiste, et dans quel cas on le commet,
Parjure. La ruse ajoute à l'odieux du parjure.
Parole. Elle a une grande influence,
Parole. Considérée dans le style grave et dans le familier, *langage, éloquence.*)
Particuliers. Devoirs des citoyens sous le rapport de personnes privées,
Particuliers. Leurs richesses et leur pouvoir trop étendu appelle la vengeance,
Passions. La grandeur d'ame consiste à n'être pas dominé par elles,
Patrie. A des droits -sur notre existence,
L'amour de la patrie est le plus vif de tous,
Patrons. Ce que faisaient les patrons pour leurs cliens,
Paul Emile. Son désintéressement,

Paul Emile. Note à son sujet,
Pausanias. Général de Lacédémone. Ses services , comparés à ceux de Lycurgue, *suiv.* I.
Pausanias. Notice à son sujet,
Peines. Celles qu'on inflige doivent avoir une mesure, er ce qu'elle doit être,
Pennus. Auteur d'une loi sur les étrangers,
Périclès. Son caractère,
Périclès. Mot qu'il adressa à Sophocle,
Périclès. Notice à son sujet,
Péripaléticiens. Ce qu'ils enseignaient,
Personnes privées. (Voyez *particuliers.*)
Peuple. Il faut veiller avec un soin égal aux intérêts du peuple et à ceux des grands,
Peuple. Sens du mot *peuple*, et importance de le bien entendre,
Peuple. Comment on doit entendre cette maxime, que le salut du peuple est la suprême loi,
Phalaris. Monstre de cruauté. Sa fin tragique,
Phalaris. S'il est permis de prendre à un tyran tel que Phalaris ce dont ou a besoin pour soi,
Phalaris. Notice à son sujet,
Philippe. (roi de Macédoine, pére d'Alexandre,) en quoi il fut supérieur à son fils,
Philippe. Notice à son sujet,
Philippe. Belles paroles qu'il écrivait à son fils,
Philippus. (Lucius)
Philippus. (Lucius) Tort qu'il eût de proposer la loi agraire,
Philippus. (Lucius) Avis peu honnête qu'il ouvrit au sénat et qui fut suivi,
Philosophes. Se sont livrés à la recherche des devoirs,
Philosophes. Leur portrait tracé par Platon, imparfait,
Philosophes. Les plus illustres ont cherché la paix loin des affaires publiques, et pourquoi,
Philosophes. Comment ont contribué au bonheur de leurs semblables, *suiv.* I
Philosophie. Son éloge, *suiv.* II.
Philosophie. Réponse à ses détracteurs,
Philosophie. Elle n'a point eu paît aux malheurs du monde,
Pison. Auteur de la première loi contre le Péculat,
Pithyas. (Voyez Damon.)
Plaute. Offre des exemples de bonne plaisanterie,
Plaute. Observations à ce sujet,
Plaisanteries. Celles qui sont permises et celles qui ne le sont pas,
Platée. Victoire remportée par les grecs,
Platon. Eloquence qu'il aurait pu déployer au barreau,
Platon. Une de ses maximes,
Platon. Portrait des philosophes tracé par lui,
Platon. Préceptes qu'il adresse aux- hommes en place,
Platon. Ce qu'il dit sur ceux qui se disputent les emplois,
Platon. Forma Dion, de Syracuse,
*Platon.*Notice sur lui,
*Platon.*Rapporte l'aventure de Gygès,
Pline. (le jeune) Ce qu'il écrivait à l'empereur Trajan du traité *des devoirs,*de Cicéron, *préface,*
Pline. Rapporte qu'on ne pouvait enlever les trophées des maisons des généraux vainqueurs, lorsqu'elles étaient vendues,
Pompée. Premier triumvirat entre lui, Crassus et Coesar,
Pompée. Ce qu'il dit de Cicéron,
Pompée. Dans quelles vues ambitieuses il donna sa fille en mariage à Césai,
Notice sur lui,
Pompée. (Sextus) Cultiva la géométrie,
Pompéia. Femme de César. Son intrigue avec Clodius, ,
Popilius Loenas. Assassin de Cicéron,
Pontius. Chef des Samnites. Ce qu'il disait,
Pontius. Sa conduite plus noble que celle des Romains,
Possidonius. Cite des exemples de choses si infâmes qu'on ne pourrait se les permettre pour le salut de la patrie,
Possidonius. A omis de traiter de la comparaison de l'utile et de l'honnête,
Possidonius. Son témoignage sur la même omission faite par Panoetius,
Quelles étaient leurs fonctions, et comment on les élisait,
Probité. Ne doit jamais être sacrifiée à nos amis, *honnêteté, justice.*)
Procès. Il faut faire beaucoup pour les éviter.
Professions. Il y en a d'honorables et de viles. Quelles sont celles de l'une et l'autre espèce, *suiv.* I
Prononciation. Qualités qu'elle doit avoir, et comment on peut les acquérir, *langage, parole.*)
Promesses. Circonstances où on en est dégagé,
Promesses. Arrachées par violence n'engagent point,
Promesses. Réflexions sur un passage de Cicéron, relatif aux occasions dans lesquelles on est dégagé de sa promesse,
Promesses. Nouveaux détails sur les circonstances où l'on n'est pas obligé de garder ses promesses, *suiv.* II. (Voyez *engagemens, obligations.*)
Propreté. Règles à observer sur ce point,
Propriétés. Il n'y en a point dans la nature. Sur quoi elles se fondent,
Propriétés. Le premier devoir des chefs du gouvernement est de conserver à chacun les siennes, *agraire.*)
Prospérité. Il faut se posséder au sein de la prospérité,
Prudence, Eu quoi elle consiste, *modération, ordre, sagesse, science.*)
Puberté. Elle est l'époque destinée par la nature au choix d'un genie de vie,
Pudeur. La pudeur de l'homme s'est modelée sur les dispositions de la nature,
Pudeur. Les choses contraires aux devoirs de la pudeur sont si viles qu'on ne peut se les permettre par aucun motif, *cyniques.*) I
Puffendorf. Sa définition du devoir, et réflexions à ce sujet,
Pyrrhon. Sa doctrine tombée,
Pyrrhon. En quoi elle consistait,
Pyrrhus. Belles paroles de lui en renvoyant des prisonniers,
Pyrrhus. Notice à son sujet,
Pythagore. Sa belle définition de l'amitié,
Pythagore. Erait d'un caractère grave,
Pythagore. Notice sur lui,
Pythius. Banquier de Syracuse. (Voyez *Canius.*)

Q

Questeurs. Leurs fonctions,

R.

Raison. Effets de sa puissance,
Raison. Elle n'appartient qu'aux Dieux et aux hommes,
Raynal. Ce qu'il dit des marchands qui survendent
Reproches. Comment il faut se conduire lorsqu'on est obligé d'en faire,
Reconnaissance. Le plus exigeant des devoirs,
Reconnaissance. Lorsqu'on oblige un homme de bien on obtient la sienne et celle du public,
Reconnaissance. Les riches et les puissans en sont susceptibles,
Régner. La passion de régner est le plus grand des crimes dans un état libre; *suiv.* II. (Voyez *domination.*)
Régulus. Garde inviolablement sa parole envers les Carthaginois,
*Régulus.*Détails sur la conduite qu'il tinten cette occasion, et combien elle fut sublime, *suiv.* I.
Repentir. Est souvent une réparation suffisante des injures,
Rois. Pourquoi institués,
Rois. Leur sort est d'être trompés,
Rois. Réflexions sur l'origine et le pouvoir des rois, *suiv.* I.

Richesses. Passions des richesses décèle une petite ame,
Romulus. Ne peut être justifié du meurtre de son frère,
Roscius. (Amérinus) Défendu dans une accusation capitale par Cicéron,
Rousseau. (J. J.) Son sentiment sur le scrutin secret et sur celui à haute voix,
Rousseau. (J. J.) Ce qu'il dit de Caton,
Rousseau. (J. J.) Ce qu'il dit de la manière dont on élisait un dictateur,
Passage de cet écrivain sur la beauté de la vertu, et les transports qu'elle excite,
Royauté. Son origine,
Rutilius. Disciple de Panoetius, ce qui lui valut une grande réputation de probité et de lumières, *suiv.* II.
Rutilius. Ce qu'il disait de l'ouvrage de Panoetius sur les devoirs,
Rutilius. Note à son sujet,

S.

Sage. Ce que les stoïciens entendaient par cette dénomination,
Sage. Les sept *sages* de la grèce et les autres qui ont obtenu ce nom n'étaient pas tels dans l'étendue du mot,
Sage. Dans quel sens les stoïciens ont pu nous présenter ce modèle idéal qu'ils appellent *sage,*
Sagesse. La première des vertus, et sa définition,
Sagesse. Se réduit à trois points, *prudence, science.*)
Salamine. Victoire remportée par les Athéniens à Salamine,
Santé. Soins qu'on lui doit et comment la conserver,
Scoevola. (Quintus) Fameux jurisconsulte. Eut part à l'éducation de Cicéron,
Scoevola. Trait de désintéressement de sa part,
Scoevola. Ce qu'il disait des actes où l'on promet d'agir de bonne foi,
Scaurus. Mois qu'il adressa au père de Cicèron,
Scaurus. Eloge qu'en fait Cicéron,
Scaurus. Notice sur lui,
Science. Un des principes élémentaires de l'honnêteté
Science. La vérité est l'objet de son travail,
Science. Ce qu'il faut éviter en s'y livrant,
Science. Doit se rapporter au bien de la société,
Scipions. (Les deux Africains) Notice à leur sujet,
Scipions. Désintéressement de Scipion,
Scipions. Belles paroles du même,
Sénat Romain. Ne distingua jamais son intérêt de honneur,
Sénat Romain. Réflexions à ce sujet,
Sénat Romain. Renvoie à Annibal des prisonniers parjures,. et refusent d'en racheter d'autres qui s'étaient laissés envelopper, *suiv.* I.
Serment. Sainteté du serment, et sa définition,
Serment. Il est rarement permis de s'écarter d'un serment à l'ennemi,
Serment. En quoi consiste le parjure,
Serment. Combien le serment était respecté par les romains; faits historiques à ce sujet, *suiv.* I. (Voyez *engagemens, obligations, promesses.*)
Services. Distinction à faire entre ceux qui nous sont rendus,
Services. Il ne faut pas nuire aux uns pour obliger les autres,
Silence. A le caractère d'une dissimulation honteuse dès qu'il est intéressé,
Société. Etablie par la nature,
Société. Les hommes se doivent à elle, Rapports que les lois de la société établissent entre les hommes,
Société. Divers dégrés de liaison dans la société, *suiv.* I.
Socrate. Souvent cité comme chef de plusieurs sectes philosophiques. Notice sur sa personne,
Solon. Comparaison entre les services qu'il rendit à son pays et ceux que rendit Thèmistocle,
Solon. Notice sur sa personne et sur la constitution qu'il donna à Athènes,
Sophocle. Anecdote sur ce poëte,
Sophocle. Notice sur le même,
Souverain bien. Vices des systèmes qui le placent hors de la vertu,
Souverain bien. Consiste à vivre d'une manière conforme à la nature,
Statilius. Sénateur, complice de Catilina,
Stoïciens. Cicéron suit particulièrement leur doctrine dans le traité *des devoirs*
Stoïciens. Notice et réflexions sur cette doctrine,
Disaient que le souverain bien consiste à vivre d'une manière conforme à la nature et sens de cette maxime,
Suffrages. Comment se donnaient à Rome,
Suffrages. Cicéron blâme le changement du scrutin à haute voix en scrutin secret. J. J. Rousseau est d'un avis contraire.
Sulpicius. (Servins) Fameux jurisconsulte,
Sulpicius. Note à son sujet,
Sulpicius.(Caius) se livra à l'astronomie,
Sylla. Ses cruautés,
Sylla. Notice sur sa vie, *suiv.* I.
Sylla. (Publius) parent du dictateur, et greffier pour la vente des biens des proscrits,

T.

Tempérance. On n'en peut avoir si on fait consister le souverain bien dans la volupté,
Tempérance. Fait partie du quatrième principe élémentaire de honnêteté,
Tempérance. Rien de ce qui lui est opposé ne peut être utile,
Tempérance. Comment les épicuriens la conciliaient avec leur système, *bienséance, modération, ordre.*)
Temps. On doit observer quel est celui propre à chaque chose, *suiv.* I.
Térence. Belle pensée extraite de ses comédies,
Térence. Cité de nouveau,
Terreur. Domination établie sur elle ne peut être de longue durée, *suiv.* II. (Voyez *crainte, tyran.*)
Testamens. Un honnête homme rougirait de s'y faire inscrire par des soins étudiés et une amitié feinte, *suiv.* II.
Thébé Femme du tyran Alexandre de Phérée. L'assassina,
Thémistocle. Comparaison entre les services qu'il rendit aux Athéniens et ceux de Solon,
Thémistocle. Notice sur lui,
Thémistocle. - A quel homme il disait qu'il donnerait la préférence pour époux de sa fille,
Thémistocle. Proposition qu'il fait aux Athéniens, rejettée, et pourquoi,
Théophraste. Cité,
Théophraste. Notice sur ce philosophe,
Théophraste. Ce qu'il a dit des fêtes qu'on donne au peuple,
Thermopyles. Bravoure et dévouement des Lacédémoniens aux Thermopyles,
Thésée. Souhaite aveuglément la mort de son fils Hyppolite,
Timothée. Général Athénien,
Tribuns. Leurs fonctions,
Tribus. En quoi consistait la division des citoyens romains par tribus,
Tyrans. La haine publique est leur partage. Ils en évitent rarement les effets. Exemples des tourmens qu'ils éprouvent, *suiv.* II.
Tyrans. Est-on criminel pour donner la mort à un tyran, même lorsqu'on est son ami,
Tyrans. Il n'existe point de société avec les tyrans,
Tyrans. Il est glorieux de leur ôter la vie,
*Tyrans.*Troubles d'un tyran,
*Tyrans.*Réflexions sur la question de savoir si on est criminel de donner la mort à Un tyran, *suiv.* I.

V.

Vaisseau. Appartient aux passagers pendant le trajet,
Vendeur. S'il est obligé de déclarer les défauts de ce qu'il vend, *suiv.* II.
Vendeur. Ne doit point aposter d'enchérisseurs,
Déclaration que le droit romain exigeait du vendeur d'un bien-fonds,
Vendeur. Sa responsabilisé dans la vente des esclaves,
Vengeance. Doit avoir sa mesure, et même se contenter du repentir du coupable,

Vénus.(de Co) Tableau d'Appelle, qui demeura imparfait, et qu'aucun peintre n'osa se charger d'achever à cause de sa beauté,
Vérité. Sa recherche appartient à l'homme en propre,
Vérité. Est l'objet du travail de la science, *science* .)
Verrés. Accusé par Cicéron,
Verrés. Prévient son jugement par. l'exil,
Vertu. Le souverain bien ne peut être placé hors d'elle,
Vertu. Son mérite réside essentiellement dans l'action,
Vertu. La philosophie en développe les règles, *honnêteté, souverain bien.*)
Vieillards. Quels sont leurs devoirs,
Villes. L'espèrance de mettre en sûreté les fruits de leurs travaux a seule engagé les hommes à en bâtir,
Viriatus. Brigand que les armées romaines eurent peine à vaincre,
Voltaire. Justifie Cicéron de la sensibilité té qu'il témoigna lors de son exil,
Jugement qu'il porte du traité des devoirs, *suiv.*
Voltaire. Vers qu'il met dans la bouche de Cicéron,
*Voltaire.*Vers de lui sur Caton et réflexions à ce sujet,
Voix. Doit être douce et claire. Moyens de lui donner ces qualités, *langage, parole.*)

U.

Ulysse. Esclave de Circé et de Calypso,
Ulysse. Notice sur lui,
Ulysse. Entendait mal ses intérêts lorsqu'il. contrefit l'insensé pour ne pas aller au siège de Troye. Reproches qu'il reçut,
Utile. On a coutume d'examiner avant d'agir si une chose est utile,
Utile. C'est par abus qu'il s'est établi une distinction entre l'honnête et l'utile,
Utile. Comparaison de plusieurs choses utiles entre elles pour déterminer à laquelle est due la préférence,
Utile. L'utile ne peut jamais rivaliser avec ce qui est honnête,
Utile. Il n'est jamais utile de mal faire,
Usages. On n'a pas le droit d'agir ou de parler contre les usages de son pays,
Usure, Beau mot de Caton sur le prêt à usure,

X.

Xenocrate. Dut une partie de sa célébrité à la sévérité de son extérieur,
Xenocrate. Notice sur sa personne,
Xénophon. Ce qu'il rapporte d'Hercule,
Xénophon. Un de ses ouvrages traduit par Cicéron,

Z.

Zenon. Soutenait que l'honnêteté est le seul bien,
Fin de la Table des Matières